HISTOIRE D'EMILIE MONTAGUË.

par l'Auteur de

JULIE MANDEVILLE.

Traduit de l'Anglois.

I.e Partie.

A AMSTERDAM

Chez D. J. CHANGUION,

MDCCLXX.

HISTOIRE D'EMILIE MONTAGUE.

PREMIERE PARTIE.

LETTRE I.

A Mr. JEAN TEMPLE, Ecuyer, à Paris.

Cowes, le 10 *Avril* 1766.

JE ſuis ici depuis trois jours : je les ai paſſés fort agréablement avec des amis qui m'ont fait voir tout ce qu'il y a de beau & de curieux dans l'île. J'ai vu le château de Carisbrook, & je n'ai pu m'empêcher de donner quelques tendres larmes à la mémoire de l'infortuné Charles I. Je parts pour l'Amérique. Vous ſavez mon deſſein : j'y vais former l'établiſſement auquel j'ai droit comme Lieutenant-Colonel à demi-apointe-

mens. Après quelques informations & une mûre délibération, je préfere le Canada à la Nouvelle York, pour deux raiſons: le Canada eſt plus ſauvage, & les femmes y ſont plus belles. La premiere raiſon ne ſera peut-être pas approuvée de tout le monde, la ſeconde aura ſurement votre ſuffrage.

Si vous trouvez mon projet un peu romaneſque, je dois vous dire que l'activité de mon tempérament ne s'accommode point du tout de la vie oiſive d'un officier réformé. J'ai le cœur trop haut pour me borner à mon état préſent, je le trouve ſi reſſerré; d'un autre côté, je me ſens trop bien né pour partager une fortune modique qui ſuffit à peine à l'entretien de ma mere & de ma ſœur, ſur le pied auquel elles ſont accoutumées.

Ce que vous appellez un ſacrifice n'en eſt point un. J'aime l'Angleterre, ſans-doute; mais je ne ſuis point attaché à un morceau de terre plutôt qu'à un autre. Je ſuis libre, & la nature a par-tout des charmes pour un homme diſpoſé à ſe plaire par-tout. A mon âge, le changement de climat eſt déja un agrément. L'amour de la nouveauté, & l'activité naturelle à la jeuneſſe ſuffiroient pour me faire goûter ce voyage, quand même je ne me flatterois pas, comme je fais, de me voir un jour maître & ſei-

gneur d'un Domaine de prince, digne d'exciter l'envie de nos Anglois à vaſtes poſſeſſions. A la vérité, je n'aurai d'abord pour ſujets que des ours & des élans; j'eſpere avec le temps y compter des hommes: je verrai *cette belle forme, faite à la reſſemblance de la Divinité*, ſe multiplier autour de moi. En cultivant, en poliſſant cette terre ſauvage, je goûterai le plus grand des plaiſirs, celui de la création: je verrai l'ordre & la beauté ſortir par degrés du cahos.

Le vaiſſeau a levé l'ancre: le vent eſt favorable: une briſe légere agite doucement la ſurface de l'eau: toute la nature eſt riante. Je parts, l'imagination enflammée des plus belles eſpérances; cependant l'amitié jette un regard languiſſant vers le rivage.

Adieu, mon cher Temple; que nous allons reſſentir vivement cette perte réciproque! Je ne ceſſerai de vous regretter; & vous remplacerez difficilement l'ami de votre jeuneſſe. Vous trouverez du mérite: il aura votre eſtime; ce ſera tout. Peu de liaiſons formées après vingt-cinq ans peuvent jetter d'auſſi profondes racines que cette premiere ſympathie qui nous unit depuis notre enfance, & qui a augmenté au moment de notre ſéparation.

Quelles douceurs dans ces amitiés formées

au ſortir du berceau, avant que le monde, ce monde dur & intéreſſé, vienne deſſécher les épanchemens libres & naturels d'un cœur qui ne voit que la vérité, & n'a en vue que le bonheur!

Je ne ſuis point ſurpris que les païens aient élevé des autels à l'amitié. Il étoit naturel qu'une ſuperſtition née de l'enthouſiaſme du cœur déifiât la ſource de tout bien. Ils adoroient l'amitié qui anime le monde moral, ſur le même principe qui les portoit à rendre des hommages au ſoleil qui donne la vie au monde phyſique.

On m'appelle à bord. Adieu!

Votre fidele ami,

EDOUARD RIVERS.

LETTRE II.

A Miſs RIVERS, Clarges-Street.

Quebec, le 27 Juin.

JE reçois dans ce moment votre lettre, ma chere. Je ſuis charmé d'apprendre que ma mere ſe ſoit bien amuſée à Bath; & je ne ſuis point du tout ſurpris qu'elle ſoit votre rivale dans toutes vos conquêtes. Cela me feroit preſque croire que ſa beauté ſurpaſſe la vôtre,

quoique vous me diſiez que vous êtes plus belle que jamais. Ce qui m'étonne, c'eſt qu'elle ait eu aſſez peu de politique pour mener avec elle une ſi grande fille; autrement on ne lui auroit pas donné plus de vingt-cinq ans.

Vous êtes folle, Lucie; croyez-vous, ma chere, que je n'aie pas cent fois plus de ſatisfaction à contribuer au plaiſir de ma mere, & aux amuſemens d'une vie aiſée que mon voyage lui procure, qu'à en jouir moi-même? Conſolez-la de mon abſence, je vous en prie. Dites-lui que je m'eſtimerai heureux tant qu'elle jouira gaiement du peu que je lui ai laiſſé pour ſon uſage. Je ſuis plus content que ſi je poſſédois les tréſors d'un Créſus, ſans être à même de les lui faire partager.

Revenons: en vérité, Lucie, vous me faites un million de queſtions; & je ſuis encore ſi neuf dans ce pays-ci que je puis à peine répondre à la premiere avec quelque connoiſſance de cauſe. Le climat, les couvens, les bals, les femmes, les élégans, &c. C'eſt une relation dans les formes, & non une ſimple lettre que vous me demandez: il me faudroit toute une année pour ſatisfaire votre curioſité.

Par où commencer? ſans-doute par ce qui doit fixer d'abord l'attention d'un militaire. J'ai vu le champ de gloire où l'aimable héros a

rendu le dernier ſoupir entre les bras de la victoire; j'ai ſuivi ſes traces pas à pas avec autant d'étonnement que d'admiration. Il faut être ici pour ſe former une juſte idée d'une auſſi grande entrepriſe. Les difficultés ſont telles qu'elles euſſent ôté tout eſpoir de réuſſite à qui les eût prévues.

Le pays eſt très-beau : il joint aux agrémens communs à preſque toute l'Europe, je ne ſais quoi de grand, de ſublime, de merveilleux. Ici tout eſt magnifique. Les hommes y ſemblent être une eſpece nouvelle, lorſqu'on les compare aux François dont ils deſcendent.

En approchant des côtes de l'Amérique, j'ai été ſaiſi d'un reſpect religieux à la vue de ces rochers dont le ſommet va ſe cacher dans les nues, & qui ſont couverts d'une vaſte forêt de pins auſſi anciens que le monde. Le ſilence qui regne ſur ces côtes ne contribue pas peu à remplir l'ame de frayeur & de vénération. Du cap Roſieres, en remontant le fleuve Saint-Laurent, durant une courſe de plus de deux cens milles, on ne trouve pas le moindre veſtige d'homme. On n'y voit que des montagnes, des bois, & un grand nombre de rivieres qui ſemblent rouler en vain leurs eaux.

On ne ſauroit contempler ce ſpectacle, ſans déplorer la folie des hommes qui, plus inhu-

mains que les féroces habitans de ces déſerts, verſent le ſang d'un million de leurs ſemblables, pour la vaine poſſeſſion d'un morceau de terre dont la plus grande partie reſte toujours ſans maître, & refuſe toute ſorte de culture.

Le fleuve eſt un des plus conſidérables du globe. Sa largeur eſt de quatre-vingt-dix milles à ſon embouchure: elle diminue enſuite graduellement & preſque imperceptiblement. Il eſt navigable juſqu'à près de cinq cens milles de la mer, & contient pluſieurs îles qui en rendent la navigation fort agréable.

La vue de Quebec a quelque choſe de frappant pour l'œil étranger qui en approche. Cette ville eſt bâtie ſur le ſommet d'une haute montagne eſcarpée, au confluent de deux beaux fleuves, le Saint-Laurent & le Saint-Charles. Les couvens & les autres édifices publics ſe préſentent avec avantage lorſqu'on les regarde du port. L'Ile d'Orléans, la caſcade de Montmorenci qui ſe voit dans l'enfoncement, & de l'autre côté le village de Beauport, bâti irrégulièrement le long de la rive du fleuve Saint-Charles, terminent le tableau en le rendant plus charmant.

Je n'ai eu que le temps de remarquer que les Canadiennes ont la vivacité des Françoiſes, & plus de beauté. Nous n'avons point encore eu

de bals ni d'assemblées. C'est l'effet naturel de la crise présente. Le changement de gouvernement, ou plutôt l'interregne, doit suspendre les amusemens. Je ne vous parlerai point de l'état politique du pays. J'aurois mille choses à dire pour & contre: des volumes ne suffiroient pas. Je ne suis point de ces observateurs pénétrans qui après un séjour d'une semaine dans quelque contrée que ce soit, se croient en état d'en donner une histoire naturelle, morale & politique. D'ailleurs, nous sommes trop jeunes l'un & l'autre pour être de profonds politiques. Nous attendons un successeur qui fasse revivre ici l'âge d'or. Alors je pourrai vous écrire des lettres plus intéressantes pour une jeune Demoiselle.

Adieu! ma chere. Dites mille choses pour moi à ma mere. Tout à vous,

ED. RIVERS.

LETTRE III.

Au Colonel RIVERS, à Quebec.

Londres, le 30 *Avril.*

EN vérité! mon cher Edouard! peupler les déserts de l'Amérique, multiplier autour de

de ſoi *cette belle forme, faite à la reſſemblance de la Divinité!* Oui, j'en conviens: c'eſt un projet digne d'un Colonel de vingt-ſept ans, qui joint les graces de la figure aux avantages de la taille. A-t-on jamais rien vu d'auſſi parfait? Cinq pieds & onze pouces, fait à peindre, une bouche meublée de deux rangs de perles, des yeux expreſſifs, un air militaire, les façons du beau monde: de l'eſprit, une ame généreuſe, du bon ſens, des connoiſſances, une éloquence naturelle, un cœur ſenſible, un vif penchant pour le beau ſexe, en un mot tout ce qu'on peut deſirer dans un homme de qualité; rien de plus propre pour former une colonie. Oh! belles Canadiennes, prenez garde à vous. Mon cher Edouard, vous n'avez rien contre vous, que votre modeſtie, vertu de peu d'uſage dans un climat François, ou même par-tout ailleurs. Je voudrois que vous connuſſiez un peu mieux votre mérite. Rappellez-vous l'oracle d'Apollon: *la perfection de la ſageſſe conſiſte à ſe connoître ſoi-même.* Notre belle amie, Mistreſs H— dit „qu'il ne manque „qu'un grain de fatuité au Colonel Rivers pour „être l'homme du monde le plus charmant."

Pour moi, je hais l'humilité dans un homme du monde: elle eſt pire, à mon avis, que l'hypocriſie des dévots. Je ſais que je ſuis un Ado-

nis pour les graces de la figure; irai-je le nier par modeſtie, quand j'ai le plaiſir de trouver toutes les femmes de mon ſentiment.

J'arrive de Paris: la divine Madame De — eſt toujours aimable & conſtante. Quelle cruauté de l'avoir quittée! Il eſt vrai; mais qui peut rendre raiſon des caprices du cœur? Le mien étoit épris des innocens attraits d'une Angloiſe toute neuve, ſortant du couvent. La fleur qui s'ouvre à peine — ah, Edouard! Mais j'oublie que vous êtes pour la roſe épanouie. Nos goûts ſont différens: c'eſt un bonheur pour nous & pour notre amitié. Jamais nous ne ſerons rivaux: une femme eſt preſque paſſée pour moi, avant qu'elle ſoit mûre pour vous. Mon bon ami, vous êtes trop délicat: je n'entends point ce raffinement. La jeuneſſe & la beauté me ſuffiſent; il vous faut de l'amour. Donnez-moi la fleur de dix-ſept ans, & je vous cede tout l'empire du ſentiment.

Ma lettre vous trouvera ſans-doute, exerçant la force de vos charmes ſéducteurs ſur les dames ſauvages de l'Amérique, donnant la chaſſe à ces pauvres créatures dans des bois auſſi ſauvages qu'elles. Je m'imagine vous voir faiſant l'amour à la veuve de quelque fameux Chef Indien, ou dans un tête-à-tête avec une Amazone parvenue à l'âge du ſentiment, ou bien adres-

fant vos vœux à quelque Reine douairiere des Ottawas ou des Tuſcaroras.

Eh bien, mon cher, comment trouvez-vous ces dames ſauvages? C'eſt la pure nature, ſans voile, ſans déguiſement, ſans cette afféterie Européenne. Vos ſervices ſeront d'autant mieux reçus, que les héros Indiens ſont moins galans; car on m'a dit qu'ils étoient peu touchés des charmes du beau ſexe.

Vous parlez bien de l'amitié; & il y a beaucoup de ſentiment dans ce que vous en dites. Perſonne n'a des idées plus ſublimes que moi des affections de cette eſpece; je ſuis pourtant fort éloigné de croire avec vous que l'amitié anime le monde moral. Un homme auſſi galant que vous, auroit du lui donner pour ame un principe plus actif:

O Venus! ô mere de l'amour!

Je me ſens ce matin ſi indolent, & j'en tire tant de vanité, que je n'écrirois pas une ligne de plus pour l'empire du monde; vous penſez bien que je n'y comprends pas le monde féminin. Adieu!

J. Temple.

LETTRE IV.

A Mr. JEAN TEMPLE, Ecuyer, Pall-Mall.

Quebec, le 1 Juillet.

IL eſt vrai, mon cher Temple, je n'aime point les *Miſes*: ces petites filles ont le cœur auſſi puérile que les manieres: elles ne reſſentent d'autre paſſion que la vanité, & ſans avoir aucun goût décidé, elles ſont prêtes à mourir de langueur pour le premier qui leur dit qu'elles ſont belles. Je vous laiſſe volontiers vos écolieres & vos novices. Mais donnez-moi une femme, j'entends une femme qui ait une ame, & non une ſtatue inanimée, inſenſible aux tendres expreſſions d'un amour véritable, & auſſi froide que la poupée qui lui ſervoit de jouet, il y a quelques jours.

Vous m'avouerez que Prior ſavoit apprécier le mérite des femmes; & ſi vous voulez un témoignage d'un plus grand poids, rappellez-vous que la Sunamite qui fit les délices de Salomon, le plus galant des rois, nous eſt repréſentée, pour ainſi dire, en pleine fleur.

Vous avez beau dire, la beauté & les manieres d'une fille de dix-ſept ans ont je ne ſais

quoi de folâtre, de léger, je dirois presque de pétulant, qui est mal compensé par la fraîcheur de l'âge, le seul avantage dont elle puisse se glorifier.

Un autre inconvénient, c'est qu'une fille s'imagine sans cesse que tout homme qui lui parle a des desseins. Une coquette & une prude à la fleur de l'âge, sont deux êtres également insupportables. La premiere veut que chacun l'adore; l'autre est alarmée même des politesses ordinaires & générales auxquelles tout le sexe a droit. De ces deux défauts, le dernier me semble le plus dangereux. Je voudrois que ces jeunes innocentes fussent persuadées qu'elles courent moins de risque qu'elles ne pensent; & qu'elles peuvent être polies envers la plupart des hommes qui les approchent, sans craindre qu'ils s'en autorisent pour exiger des complaisances contraires à la vertu la plus austere. Nous ne sommes pas des animaux aussi terribles que le disent les mamans, les nourrices & les romans; & si mon opinion peut être de quelque importance dans cette matiere, je suis porté à croire que ces hommes redoutables qui en veulent à tout le sexe, sont & ont toujours été des êtres aussi fabuleux que les géants qui jouent un si grand rôle dans les contes des Fées.

A vingt ans les femmes commencent à reve-

nir des frayeurs de l'enfance, & à converſer avec nous ſur le pied de créatures raiſonnables, ſans craindre ni eſpérer de trouver un amant dans chaque homme qui leur fait la cour.

Ce qui peut ſervir d'apologie au ſexe le plus foible, c'eſt que j'ai ſouvent remarqué dans le nôtre le même enfantillage, ou plutôt la même abſurdité. J'ai vu quantité de jeunes-gens bien nés, & qui d'ailleurs ne manquoient pas de jugement, pâlir ou rougir aux politeſſes prévenantes d'une femme.

Je blâme ce défaut dans l'un & l'autre ſexe, parce qu'il ôte beaucoup du plaiſir que l'on doit ſe flatter de goûter dans la ſociété des hommes & des femmes, la ſeule qui ſoit de mon goût.

Ne vous imaginez pourtant pas, parce que je n'aime point les *Miſſes*, que j'aie un penchant décidé pour les grand'meres. Mon cher, il y a un juſte milieu, un milieu d'or, dont il me ſemble que vous n'avez pas d'idée.

Vous êtes fort mal informé des mœurs des Dames Indiennes. Ces roſes ſauvages ne ſont acceſſibles qu'avant d'être entiérement épanouies : prodigues de leurs charmes avant le mariage, elles ſont la chaſteté même lorſqu'elles ont conſacré leur beauté au Dieu de l'hymen. Dès qu'elles entrent en ménage,

elles perdent toute idée de plaiſir, pour ſe livrer entiérement aux ſoins de la vie domeſtique, ſoins durs & pénibles qui n'ont rien de commun avec les occupations frivoles & délicates de nos femmes. Laborieuſes, actives, infatigables, on les voit labourer la terre, ſemer, faire la moiſſon, tandis que leurs maris plus fiers, dédaignant ces emplois qu'ils regardent comme au deſſous de la dignité de l'homme, s'amuſent à chaſſer, à pêcher, à tirer de l'arc, & à tels autres exercices qui ſont des images de la guerre.

Quand je vous parle des travaux de la vie ſauvage, il faut remarquer qu'ils ne ſont que paſſagers, & ſeulement autant que la néceſſité les commande. Dans toute autre circonſtance, c'eſt une pareſſe, une oiſiveté ſans exemple. Si le bonheur conſiſte dans l'indolence du corps & la tranquillité de l'eſprit, ſuivant la définition des Epicuriens, il n'eſt point ſur la terre de peuple auſſi heureux que les Indiens des deux ſexes. Libres de tout ſoin, ils jouiſſent du préſent, oubliant le paſſé, & ſans inquiétude ſur l'avenir. En été, couchés nonchalamment ſur un tapis de verdure, ils chantent, ils rient, ils jouent, ils racontent les exploits de leurs anciens héros pour faire paſſer dans l'ame des jeunes-gens l'ardeur mar-

tiale dont ils furent animés. En hyver, enveloppés dans des fourrures que la nature ſemble leur avoir deſtinées en les faiſant naître au milieu des bêtes farouches qui les portent, ils danſent, ils font des feſtins, bravant les rigueurs d'une ſaiſon inſupportable aux Européens efféminés.

Comme la guerre eſt leur plus ſérieuſe affaire & leur premiere paſſion, preſque tous leurs amuſemens en portent l'empreinte & l'image. Tout le monde a entendu parler de leurs danſes guerrieres, & des chanſons dont ils les accompagnent: elles ſont preſque toutes ſur le même ſujet, & après la plus exacte recherche je n'ai pu découvrir qu'une ſeule chanſon érotique dans leur langue. Elle eſt courte, ſimple & expreſſive : en voici la traduction.

Je vous aime,
Je vous aime tendrement,
Je vous aime tout le jour.

Un vieillard Indien m'a dit qu'ils avoient des chanſons d'amitié; mais je n'ai jamais pu me procurer la traduction d'aucune. Je me hazardai un jour de prier cet Indien de m'en traduire une en François; il me répondit fiérement que les Indiens n'étoient point accou-

tumés à traduire, & que, ſi je voulois entendre leurs chanſons, je devois apprendre leur langue. Elle eſt très-harmonieuſe, ſur-tout dans la bouche de leurs femmes, & auſſi propre à la muſique que l'Italienne même. Un exemple de leur eſprit d'indépendance, fort analogue à la réponſe de ce vieillard, c'eſt que, quoiqu'ils profeſſent la Religion Catholique-Romaine, ils n'ont jamais voulu permettre qu'on fît le ſervice divin pour eux dans une autre langue que dans la leur. Les femmes qui ont en général de fort belles voix, chantent au cœur avec un goût qui vous ſurprendroit, & une dévotion capable d'édifier les nations les plus religieuſes.

Les Indiennes ſont grandes & bien faites : elles ont de beaux yeux. La chevelure, qui eſt par-tout ailleurs un ſi bel ornement pour les femmes, ſert plutôt à déparer les Indiennes par le peu de ſoin qu'elles en ont : leurs cheveux noirs, longs, épais & bien plantés, ſont preſque toujours luiſans de graiſſe. Elles ont d'ailleurs les traits du viſage aſſez agréables, à la couleur près. Je parle des filles, car la vie dure des femmes mariées eſt peu favorable à la beauté. Elles deviennent hommaſſes, & en perdant le deſir de plaire, elles en perdent auſſi le pouvoir. La perte de leurs char-

mes eſt compenſée par un nouvel empire qu'elles acquierent en ſe mariant : elles ſont conſultées dans toutes les affaires d'état, elles choiſiſſent un chef toutes les fois que le trône devient vacant, elles ſont les arbitres ſuprêmes de la paix & de la guerre, ainſi que du ſort des captifs infortunés qui ont le malheur de tomber entre leurs mains ; car ils ſont adoptés au nombre de leurs enfans, ou mis cruellement à mort, ſelon que les femmes des vainqueurs ſourient ou froncent le ſourcil.

Un miſſionaire Jéſuite m'a conté à ce ſujet une hiſtoire qu'on ne peut entendre ſans horreur. Une Indienne, chez qui il demeuroit pendant ſa miſſion, donnoit à manger à ſes enfans, lorſque ſon mari lui amena un priſonnier Anglois. Elle lui coupa auſſi-tôt un bras, & fit boire à ſes enfans le ſang qui en dégouttoit. Le Jéſuite lui ayant repréſenté la cruauté d'une telle action, elle lui répondit avec un regard & un ton féroces : „ J'en veux faire des „ guerriers; je dois les nourrir de chair hu„ maine.

Cette anecdote vous indiſpoſera peut-être contre les Indiennes qui certainement ne ſont pas fort recommandables du côté de la douceur, & de cette aménité de caractere ſi convenable à leur ſexe. Je reviens donc à nos

Canadiennes qui ont tous les charmes excepté la ſenſibilité; précieuſe ſenſibilité qui embellit toutes les autres qualités, & ſans quoi, tout le reſte eſt inſipide à mes yeux! Elles ſont gaies, vives, coquettes, plus galantes que ſenſibles, plus flattées d'inſpirer de la paſſion, que capables d'en ſentir elles-mêmes. Semblables à leurs compatriotes Européennes elles préferent les démonſtrations d'une vaine admiration, au tendre attachement du cœur. Il n'y a peut-être point de femmes ſur la terre qui parlent tant d'amour, & qui en ſentent auſſi peu que les Françoiſes. C'eſt le contraire en Angleterre. Mes belles Angloiſes ſont aſſez ſenſibles pour rougir de cette aimable ſenſibilité à laquelle elles doivent le pouvoir de leurs charmes.

Adieu! Je ſuis appellé à un rendez-vous. Une belle Françoiſe m'a permis de la conduire au cours dans ma caleche. C'eſt le *Hyde-Park* de Quebec; on y voit chaque ſoir, ſur le chemin de Saint-Foix, quarante à cinquante caleches des plus élégantes où ſont les plus belles femmes. L'excuſe eſt aſſez bonne pour me permettre de finir.

ED. RIVERS.

LETTRE V.

A Miſſ. RIVERS, Clarges-Street.

Quebec, le 4 Juillet.

QUE l'homme eſt un animal inconſtant ! Croiriez-vous, Lucie, que je commence à m'ennuyer du ſpectacle champêtre dont la premiere vue me fit éprouver une ſi douce ſenſation ? J'ai goûté dans cette aimable campagne toutes les douceurs que des objets inanimés peuvent procurer : je ſens que l'ame eſt bientôt raſſaſiée de ce plaiſir, s'il n'eſt point aſſaiſonné de quelque choſe de plus vif & de plus piquant. C'eſt un ſpectacle divin ; mais tout divin qu'il eſt, ce n'eſt qu'un ſpectacle, & la ſcene la plus charmante ceſſe de plaire, dès que les yeux y ſont accoutumés. Au premier abord, les beautés de la nature nous frappent d'admiration : nous nous imaginons qu'elles auront toujours les mêmes attraits pour nous. Vaine eſpérance ! Hélas ! Nous ſoupirons après la ſociété : nous deſirons la compagnie des perſonnes qui nous ſont cheres : nous regrettons les délices du cœur, de tous les plaiſirs les plus vifs & les plus ſatisfaiſans.

Il y a ici de belles femmes & des hommes de mérite; mais comme le ſentiment ne ſe commande point, mon cœur n'eſt encore épris de perſonne. Je dois ſonger ſérieuſement à mon établiſſement, afin de ſortir de l'état de végétation où je ſens que je tombe malgré moi.

Vous me demandiez, dans votre derniere Lettre, un détail circonſtancié des couvens de ce pays. Ma chere, avez-vous envie de renoncer au monde? Si vous avez du goût pour la vie religieuſe, vous ne pouviez mieux vous adreſſer qu'à moi. Ma réſerve & mon extrême modeſtie jointes à la facilité avec laquelle je parle le François, m'ont introduit dans les trois communautés de Quebec. J'y ſuis aſſez bien vu des ſupérieures & des plus anciennes religieuſes: elles diſent unanimement que le Colonel Rivers eſt un très aimable homme; & elles m'ont donné une permiſſion illimitée de les venir voir quand je voudrois. Quelquefois auſſi elles m'accordent la grace de converſer avec quelques-unes des plus jeunes: faveur ſinguliere qui n'eſt pas pour tout le monde.

Il y a ici trois couvens, vous pourrez choiſir: les Urſulines, l'Hôtel-Dieu, & l'Hopital-Général. Le premier eſt de l'ordre le plus rigide de l'Egliſe Romaine, ſi pourtant

on en excepte cet ordre barbare qui preſcrit un ſilence éternel aux belles ſolitaires qui y ſont admiſes, ne leur permettant pas d'uſer du don ineſtimable de la parole. La maiſon eſt grande & belle, mais elle a un air de triſteſſe qui s'accorde aſſez bien avec l'habit noir & la paleur livide des nonnes qui l'habitent. L'égliſe ſeule s'éloigne du ſtyle ſombre & mélancolique du reſte du couvent : elle eſt magnifiquement ornée, claire, & d'une propreté tout-à-fait aimable. La ſupérieure eſt une Angloiſe de bonne famille, qui fut faite priſonniere par les ſauvages lorſqu'elle étoit encore enfant. Un officier François eut la généroſité de la tirer de leurs mains & de la mettre dans cette maiſon. C'eſt une des plus aimables femmes que j'aie vues : un certain air de bonté répandu ſur toute ſa perſonne charme tous ceux qui la voient: j'aime extrêmement ſa converſation, quoiqu'elle ait ſoixante ans & qu'elle ſoit nonne.

L'Hôtel-Dieu eſt fort agréablement ſitué, ayant vue ſur les deux fleuves & ſur l'entrée du port. Le bâtiment eſt gai, bien aëré, & fort agréable. L'habit des religieuſes eſt extrêmement propre & avantageux, circonſtance qui n'eſt point à négliger, pour une belle perſonne: il eſt blanc, avec un voile de gaze noi-

re, très-propre à vous faire paroître avec avantage. L'ordre eſt moins ſévere que celui des Urſulines, & beaucoup plus utile à mon avis. Il eſt voué au ſoin des malades. Les nonnes de ce couvent ont un enjouement & un air de ſanté qui manque aux Urſulines.

L'Hopital-Général, ſitué à un mille de la ville, eſt ſans-contredit le plus agréable des trois. L'ordre & l'habit ſont les mêmes que ceux de l'Hôtel-Dieu, avec cette ſeule différence que l'habit eſt orné d'une croix telle que la portent les Chanoineſſes en Europe. C'eſt une diſtinction que leur a donnée Saint Vallier, ſecond Evêque de Quebec, leur fondateur. Le couvent eſt un vaſte & magnifique édifice où regnent la grandeur, l'élégance & la plus exquiſe propreté. On n'y reçoit que la nobleſſe. J'y ai vu de belles ſolitaires; elles ſont toutes aimables & bien élevées: elles ont l'air du beau monde, une converſation aiſée, ſpirituelle, polie. Quand on converſe avec elles la femme de qualité fait oublier la religieuſe. Les Urſulines ſont de meilleures nonnes; les dames de l'Hopital-Général ſont des femmes plus aimables. Avec tout cela, celles-ci ont encore un air de chagrin qui perce, malgré elles, au travers du contentement qu'elles affectent. Elles diſent pourtant qu'el-

les ſont heureuſes ; mais le ton dont elles le diſent ſans qu'on le leur demande, eſt une forte preuve du contraire.

Quoique le plus indulgent des hommes pour les folies des autres, pour celles ſur-tout qui naiſſent d'une dévotion mal-entendue, quoique très-diſpoſé à laiſſer chacun jouer ſur le théâtre du monde le rôle qu'il juge lui être le plus convenable, cependant je ne puis m'empêcher de blâmer une inſtitution qui me paroît également incompatible avec le bien public & le bonheur particulier ; une inſtitution cruelle qui dévoue la beauté & l'innocence à l'eſclavage, aux regrets, à la miſere, à une priſon perpétuelle que les loix les plus ſéveres trouveroient trop dure pour les plus grands criminels.

Ma chere Lucie, qui pourroit s'imaginer, ſi l'on n'en avoit pas la triſte l'expérience, que des êtres raiſonnables fuſſent capables de ſe flatter de plaire au Dieu de toute bonté, en ſe tourmentant volontairement eux-mêmes, en renonçant à la ſociété pour laquelle il les a formés, & où il les a placés ; en étouffant les plus douces affections de l'ame, en renonçant pour jamais aux tendres noms d'amie, d'épouſe, de mere ; en détruiſant, autant qu'il eſt en leur pouvoir, l'œuvre de la création ; en ſe privant des douceurs les plus légitimes de la vie,

vie, en rejettant tous les biens que l'Auteur de leurs jours leur a donnés pour contribuer à leur bonheur, en un mot, en détruiſant ſes dons les plus précieux, la ſanté, la beauté, la ſenſibilité, la gaieté & la paix?

Mon indignation a augmenté depuis que j'ai vu, il y a quelques jours, aux Urſulines, une jeune fille, extrêmement aimable, dont l'extérieur annonçoit une ame formée pour goûter les plaiſirs purs & délicats de l'amour & de l'amitié, conduite par un accès d'enthouſiaſme, ou peut-être par une vanité puérile qu'on lui avoit adroitement inſpirée, au pied des autels qu'elle arroſera probablement trop tôt des larmes ameres du repentir & du remords.

La cérémonie, inſtituée ſans-doute pour frapper l'imagination & ſéduire le cœur d'une jeuneſſe ſans expérience, eſt extrêmement ſolemnelle & touchante. La proceſſion de ces vierges conſacrées à Dieu, la douceur de leurs cantiques ſacrés, la profonde dévotion avec laquelle l'aimable enthouſiaſte reçut le voile, en prononçant le vœu barbare qui la ſépare à jamais de la ſociété, tout cela émut mon cœur en dépit de ma raiſon, & je me ſentis touché juſqu'aux larmes par une ſuperſtition pour laquelle je n'ai que de la compaſſion & du mépris.

Je n'attribue pourtant pas cet effet à l'appareil seul de cette cérémonie sainte & barbare. Il étoit impossible que la tendre victime qui s'immoloit elle-même ne fit pas sur moi la plus forte impression. Vous n'avez jamais vu d'objet plus intéressant ; rien de si charmant ; une douce émotion animoit ses graces naturelles ; le souffle du plaisir étoit sur ses joues ; le feu de l'enthousiasme dans ses yeux, les plus beaux que l'on puisse voir ; elle avoit un air de satisfaction, de joie, d'allégresse que n'a point l'épouse la plus heureuse qui ne connoît encore que les douceurs du mariage ; elle sembloit élevée au dessus de la terre, & toute sa personne avoit je ne sais quoi de plus qu'humain.

Quoiqu'ennemi de toute espece de superstition, je dois avouer pourtant qu'elle est moins dangereuse, & conséquemment qu'elle mérite plus d'indulgence dans votre sexe que dans le nôtre, parce qu'elle y est moins contraire au sentiment de la vertu. Elle est sombre & féroce dans les hommes : elle allume le feu de la discorde dans leur ame, & met le glaive aux mains de l'assassin. Dans les femmes, la superstition prend le caractere du sexe ; elle est douce, tendre & bienfaisante : elle s'occupe des actes d'une charité compatissante, & sem-

ble seulement substituer l'amour de Dieu à celui des hommes.

Qui peut s'empêcher d'admirer la fondatrice des Ursulines? Elle inspire un double sentiment d'estime & de pitié. Madame de la Peltrie, à qui la colonie doit en quelque façon son existence, jeune, riche, aimable, veuve à la fleur de son âge, maîtresse d'elle-même, ayant devant les yeux la plus belle perspective pour une femme qui réunissoit tant d'avantages, renonce à tous les plaisirs du monde, consacre ses jours à l'austérité d'une religion qu'elle croit la seule vraie, affronte les dangers de la mer, s'expose à la férocité d'un peuple sauvage, aborde dans une terre inconnue, souffre avec courage le froid & le chaud, la soif & la faim, pour exécuter un projet qu'elle croit agréable à la Divinité. Une telle action sera toujours louable, quelque faux qu'en soit le principe; il n'y a que les dévots qui puissent lui refuser de l'admiration. Un cœur droit déplorera son aveuglement en exaltant son courage. Faut-il que des ames capables d'une aussi héroïque vertu ne suivent pas des principes plus convenables à leur propre bonheur & à celui des autres?

Des affaires extraordinaires m'appellent à Montréal. Je pars en hâte. Adieu, ma très-

chere Lucie! Je vous écrirai dès que je ſerai arrivé. Adieu!

ED. RIVERS.

LETTRE VI.

A Miſs RIVERS, Clarges-Street.

Montréal, le 9 Juillet.

JE viens d'arriver, ma chere, après avoir couru bien des dangers dans un voyage le plus agréable du monde. Jamais chevalier errant n'a vu ſon cœur expoſé à tant d'attaques : c'eſt un bonheur d'avoir pu rapporter ici le mien ſain & ſauf. A chaque ſtation j'étois accueilli & ſervi par de fort jolies payſannes, jeunes, ſpirituelles, tant ſoit peu coquettes, & auſſi galamment habillées que des bergeres de roman. Quelle différence de ces filles à nos mauſſades villageoiſes. Un homme à bonnes fortunes feroit un voyage fort amuſant de Quebec à Montréal.

Les Payſans ſont ignorans, pareſſeux, groſſiers & ſtupides au delà de toute expreſſion; mais courtois, civils & prévenans envers les voyageurs; & ce qu'il y a de plus charmant,

c'eſt qu'ils laiſſent leurs femmes & leurs filles faire les honneurs de la maiſon: emploi dont elles s'acquittent d'une maniere obligeante & avec une attention qui ſembleroit devoir être à charge dans une maiſon aſſez mal pourvue; mais loin d'être à charge elle a tout l'agrément de l'opulence pour une ame honnête. Pour moi, j'ai été enchanté de ces payſannes, & j'ai mangé ce qu'elles m'ont préſenté avec autant de plaiſir que ſi l'on m'eût ſervi des ortolans dans un palais. Leur converſation eſt amuſante. On diroit qu'elles ont à elles ſeules le peu de ſavoir qu'il y a en Canada, car il n'eſt pas rare d'y trouver des grands-ſeigneurs qui ne ſavent pas écrire leur nom.

Le chemin de Quebec à Montréal n'eſt preſque qu'une rue prolongée. Les villages y ſont ſi grands & ſi nombreux le long des bords du fleuve Saint-Laurent, qu'à peine y voit-on quelque terrain ſans maiſon, à moins qu'il ne ſoit rempli par un bras du fleuve, un bois ou une montagne, qui ſemblent placés ainſi de diſtance en diſtance pour diverſifier agréablement la côte. Je ne me rappelle pas d'avoir jamais fait un voyage auſſi agréable. L'agrément varié des points de vue le long du chemin, & le babil charmant des payſannes au gîte m'ont fait regretter que la route ne fût

pas plus longue. J'étois presque fâché d'arriver si-tôt à Montréal.

L'île de Montréal, où est la ville du même nom, est un endroit fort agréable, bien cultivé, moins sauvage, moins magnifique & plus riant que la campagne des environs de Quebec. Les femmes y sont généralement belles, d'un caractere vif & enjoué qui m'a prévenu en leur faveur. Elles n'ont guere d'autre affaire que leur plaisir. Je les ai vu ce matin se promener en caleche & faire ce qu'elles nomment le tour de la ville, accompagnées par des officiers Anglois. Je veux faire connoissance avec elles, avec toutes si le temps me le permet; car quoique je ne puisse pas faire ici un long séjour, je ne vois pas ce qui m'empêcheroit de le rendre aussi agréable qu'il me sera possible. Je vous ai dit que j'aimois les petits bals champêtres: j'en donnerai un dès que j'aurai fait mes visites de cérémonie.

A six heures du soir.

Je viens de diner avec les officiers du régiment de ———, & je me trouve dans l'obligation de faire deux visites que je n'avois pas prévues. Il s'agit de deux Angloises qui demeurent à quelques milles de la ville: l'une est la femme du Major du régiment; l'autre est sur

le point d'épouser un capitaine du même corps, Sir George Clayton, jeune Baronet de bonne mine, qui vient d'hériter de ce titre & d'un fort joli bien par la mort d'un parent éloigné. Il eſt à préſent à la Nouvelle-York : le mariage ſe fera, dès qu'il ſera de retour.

A bait heures.

J'ai fait des viſites rapides à quelques Dames Françoiſes. Quoique je n'aie point vu de beautés, je dois convenir pourtant que les femmes de Montréal ſont en général aſſez bien ; elles ont des manieres aiſées & careſſantes ; leurs charmes tirent un grand avantage de leur vivacité. Je ne ſaurois que me féliciter de leur goût pour les officiers Anglois. Leurs maris, qui en vérité n'ont rien de fort attrayant, n'ont pas auſſi le bonheur d'être leurs meilleurs amis.

Le jeudi au matin.

Je pars dans l'inſtant avec un ami pour la maiſon de campagne du Major Melmoth : je vais faire ma cour aux deux Dames. Cette viſite n'eſt guere de mon goût. Je n'aime pas les demoiſelles en général, encore moins celles qui ſont promiſes. Toutes occupées de la

penſée de leur bien-aimé, à peine daignent-elles laiſſer tomber un regard ſur les autres hommes. On m'a dit néanmoins qu'elles étoient toutes deux fort aimables.

Le 14. à huit heures du ſoir.

Aimable, Lucie ! c'eſt un ange. Heureuſement pour moi, elle n'eſt plus libre ; ſon cœur eſt engagé ailleurs. Il n'y a que cela qui puiſſe me répondre du mien, & vous ſavez ma chere, qu'il ne ſe donne pas aiſément. Enfin j'ai trouvé dans les forêts du Canada, la beauté, la délicateſſe, la ſenſibilité, & tout ce qui peut charmer dans une femme.

Vous me croirez enthouſiaſte, ſi vous voulez ; je vous jure qu'elle eſt charmante, adorable ; non, mes éloges ne ſont point outrés. Je ne lui ai pas demandé ſon amitié pour moi ſeul ; vous la partagerez, Lucie : elle me l'a promis. Elle repaſſera en Angleterre dès qu'elle ſera mariée. Vous êtes faites pour vous aimer l'une l'autre.

Le Major Melmoth nous a retenus une ſemaine entiere chez lui à la campagne, nous l'avons paſſée dans un cercle d'amuſemens champêtres ; je ne parle pas de parties de chaſſe ; j'entends des divertiſſemens auxquels les dame

dames puiſſent prendre part : de petits bals, des fêtes ruſtiques & galantes, non ſeulement avec les dames de notre voiſinage, mais auſſi avec l'élite des femmes de Montréal qui ſont venu partager nos plaiſirs. Miſtreſs Melmoth eſt une jolie brune, mais Emilie Montague —— ! Vous me croiriez amoureux d'elle, ſi j'entreprenois la deſcription de ſes charmes. Non, Lucie, je vous le déclare, je n'en ſuis point amoureux. Sachant qu'elle en aime un autre auquel elle doit bientôt unir ſon ſort, je contemple ſes attraits comme je vois les vôtres, avec un plaiſir flatteur, il eſt vrai, mais ſans deſirs : les circonſtances me défendent tout ſentiment de cette eſpece à ſon égard.

Je vous dis qu'elle eſt charmante : elle ne l'eſt pas aux yeux de tout le monde ; elle eſt aux miens la beauté même, animée par le ſouffle des Graces. L'idée que je me ſuis faite de la beauté s'éloigne peut-être des notions vulgaires. Je n'aime point, par exemple, une femme dont chacun dit froidement, *elle eſt belle*. J'adore la beauté, mais je ne donne pas ce nom aux ſeuls agrémens de la figure : c'eſt la vie, c'eſt l'eſprit, c'eſt l'ame, en un mot c'eſt Emilie Montague ——. Sans être une beauté reguliere, elle charme les cœurs nés ſenſibles : les autres femmes, quoique aimables,

me ſemblent des ſtatues auprès d'elle. Un beau teint un peu pale, mais de cette paleur qui annonce la délicateſſe de ſa complexion ſans ternir l'éclat de la ſanté la plus brillante, des cheveux noirs, de grands yeux de même couleur, à fleur de tête, & pleins de langueur. Je la crois faite pour reſſentir la plus forte paſſion, comme elle eſt capable de l'inſpirer. Son abord eſt tout-à-fait ſéduiſant: c'eſt un air doux, tendre & languiſſant, qui ravit l'ame; ſes yeux, les plus expreſſifs que j'aie vus, vous enchaînent par l'extrême ſenſibilité dont ils ſont le miroir.

Sa converſation a mille charmes inexprimables; ce qui me plaît davantage en elle, c'eſt cette politeſſe exquiſe, ces attentions, ces prévenances qui ſe trouvent rarement dans une jeune perſonne dont le cœur eſt épris; trop ſouvent le deſir de plaire à un ſeul occupant toute l'ame, ne lui laiſſe guere d'attention pour les autres. J'attribue cette heureuſe diſpoſition en partie à ſon jugement & en partie à la douceur naturelle de ſon ame: l'un & l'autre la rendent extrêmement attentive à ce qui peut la faire aimer de tout le monde. Comme je ſuis un peu philoſophe ſur cette matiere, & que j'ai fait une étude particuliere du cœur humain, je ſuis curieux de la voir avec ſon amant, & d'obſerver

l'accroiſſement gradué de ſes charmes en la préſence de celui auquel ils doivent certainement ſe montrer dans tout leur éclat. L'amour, qui embellit les traits les plus ordinaires, doit donner aux ſiens une force irréſiſtible. Quels yeux, quand ils ſont animés par la tendreſſe!

L'amour donne à l'ame une nouvelle force, & une beauté plus touchante. Une femme honnête paroît une fois plus aimable & plus vertueuſe, lorſqu'elle eſt ſenſible au mérite d'un homme digne de ſon affection. Lucie, ſouvenez-vous de ce mot, je ne conviendrai que vous êtes belle que quand j'apprendrai que vous aimez.

Vous ai-je dit qu'Emilie Montague a la plus belle main & le plus beau bras du monde? J'en excepte pourtant les vôtres. Son ton de voix a une douceur mélodieuſe, perfection ſi eſtimable, à mon avis, que ſans elle la plus belle femme ne feroit pas la moindre impreſſion ſur mon cœur. Je crois que vous lui reſſemblez aſſez en tout, à cela près qu'elle eſt plus pale que vous. Vous le ſavez, Lucie; vous m'avez ſouvent dit que je vous aurois aimée, ſi je n'avois pas été votre frere; cette reſſemblance prouve combien vous aviez raiſon. Vous êtes réellement auſſi belle que peut l'être une perſonne de votre ſexe qui n'a point encore aimé.

Je donnerai demain un bal. Mistreſs Melmoth devoit en faire les honneurs; mais comme elle eſt enceinte, elle ne danſera point. Cette circonſtance a produit un débat qui flatte infiniment mon amour-propre. Les dames ſe diſputent l'avantage de danſer avec moi. Oh! l'heureux échange que j'ai fait! Quel homme de bon-ſens voudroit reſter en Angleterre pour y être regardé d'un œil indifférent, lorſqu'il peut être en Canada un objet de rivalité entre les plus belles femmes? Ce point important n'eſt pas encore arrangé. L'étiquette eſt ici fort difficile à régler. Quant à moi, je ſuis partie, on ne me conſultera point. La main eſt deſtinée à la plus longue généalogie: nous faiſons un cas prodigieux de la nobleſſe à Montréal.

Le 15. à quatre heures.

Après une diſpute aſſez vive entre deux Françoiſes qui ont penſé occaſionner un duel entre leurs maris, l'honneur de danſer avec le Colonel Edouard Rivers, a été déféré par l'une & l'autre à Miſs Emilie Montague, chacune d'elles prétendant ſeulement que je ne danſaſſe point avec l'autre. Je me ſuis ſoumis de bonne grace à cet accommodement; vous n'aurez pas de peine à le croire.

Samedi au matin.

Je n'ai jamais paſſé de nuit plus agréable:

nos plaiſirs valent certainement bien ceux de Londres. Une troupe de jeunes cavaliers des plus galans, des femmes d'une beauté & d'une élégance à ravir, une gaieté univerſelle, un contentement général: ma charmante Emilie, belle comme Venus au milieu des Graces dont le nombre ne paſſoit pas ſeize; que peut-on deſirer de plus. Rien n'eſt plus propre qu'un bal à montrer la beauté dans toute ſa pompe. L'état du repos n'a rien qui flatte; la nature en mouvement a toute ſa beauté. Un arbre agité par un vent doux & frais, un vaiſſeau que les voiles enflées précipitent au milieu des flots, un courſier qui fait voler la pouſſiere, une belle qui danſe! Jamais homme n'a eu tant d'averſion que moi pour la vie tranquille.

Je vais retourner chez le Major Melmoth pour un mois entier. Lucie, ne vous allarmez point. Elle eſt belle, mais je vous proteſte que je la vois avec les yeux d'une froide admiration. Une femme qui a des engagemens n'eſt plus une femme pour moi. Il n'y a point d'amour ſans un rayon d'eſpérance. Toute mon ambition eſt d'être ſon ami. Je voudrois encore être le confident de ſon amour. Avec quelle vivacité une ame comme la ſienne doit aimer!

Adieu! ma chere! Je ſuis tout à vous,

ED. RIVERS.

LETTRE VII.

A Miſs RIVERS, Clarges-Street.

Montréal, le 15 Août.

O CIEL! Lucie! C'eſt un charme; on n'y réſiſte pas. J'étois fou de reſter ſi longtemps chez le Major. Quelle enchantereſſe! le cœur le plus froid n'y tiendroit pas. Une auſſi belle perſonne, avoir tant de raiſon! elle devroit en rougir. Je lui paſſerois encore la raiſon, quoiqu'elle ne ſoit pas de ſon âge, ſi elle n'y joignoit pas cette douceur ſéduiſante, cette aménité de caractere dont on ne peut ſe défendre, & qui donneroit des charmes à la laideur même. Encore ſi elle avoit un grain de vanité, ou quelque caprice pour ſervir de contrepoiſon à tant d'appas. Mais non, elle ignore ou ſemble ignorer ſes perfections. En vérité! cela n'eſt pas ſupportable. C'eſt ce que je lui diſois hier au ſoir: elle me répondit par un ſourire gracieux & malin —. De bonne foi, je crois que ce petit tyran des cœurs voudroit me mettre au nombre de ſes eſclaves; non, je ne ſuis pas fait pour ſervir de cortege. La femme que j'aimerai doit être ſi éloi-

gnée de me préférer un autre amant, qu'elle ne doit avoir d'ame que pour moi. Je suis l'homme du monde le plus déraisonnable sur cet article. Qu'elle pense ce qu'elle voudra; je me défie d'elle & de ses charmes. Je lui ai échappé: je pars dans une heure pour Quebec. Il est vrai: la fuite n'est ni de mon état, ni dans mon caractere. Mais il est des circonstances où c'est le meilleur parti qu'un homme ou une femme puisse prendre lorsqu'on n'est pas sûr de pouvoir résister à la tentation.

Je compte mettre dix jours pour me rendre à Quebec. Je me propose d'aller voir les curés de chaque village pour en tirer les connoissances sur la nature du sol, dont je sens que j'ai besoin pour mon établissement. La paresse étant la racine de tous les vices, & la nourrice de l'amour, je veux m'occuper sans cesse. L'occupation convient à l'activité de mon tempérament. Le plaisir de l'agriculture est ici fort supérieur à tout ce que l'on peut goûter en ce genre en Angleterre, soit lorsque les roses commencent à s'ouvrir, soit à la chûte des feuilles. L'Amérique est encore dans la fleur de l'âge, l'Europe est dans la décrépitude. Du reste je ne suis pas tout-à-fait neuf dans cet art aussi utile qu'agréable. J'ai étudié les Géorgiques; je suis fort avancé

dans la théorie, & peut-être que dans la pratique je ſerai dans peu le meilleur gentilhomme cultivateur de toute la colonie.

Attendez-vous à lire mon nom & mes obſervations dans le *Muſeum Ruſticum*. Je compte faire des découvertes ſurprenantes dans l'agriculture. J'ai déja fait deux remarques ſingulieres: j'ai trouvé, par la force de mon propre génie, qu'en Canada la campagne eſt riche, & la capitale pauvre, ce qui eſt le contre pied de tous les autres pays; & pour ſeconde découverte, que les montagnes ſont fertiles & les vallées ſtériles. Voyez quelles ſont les diſpoſitions du Colonel Rivers à être un membre utile de la Société. J'ai toujours eu beaucoup de goût pour l'étude de la phyſique.

Dites à ma mere combien je m'occupe utilement ici, & elle ne pourra s'empêcher d'approuver mon voyage; aſſurez-la ſur tout, ma chere, de mon tendre reſpect.

Les chevaux ſont à la voiture; l'on m'attend, je pars, adieu!

ED. RIVERS.

P. S. L'amant eſt attendu à toute heure. Je ne ſais pas bien ſi je le verrois arriver avec plaiſir. Vous ſavez que dans de tel-

les occaſions un tiers eſt ordinairement de trop, à moins qu'il ſoit ſans conſéquence. Pour moi, quelque part que je ſois, j'aime à fixer l'attention, & je ne ſerois pas fort flatté de ſervir d'ombre au tableau.

LETTRE VIII.

A Miſs RIVERS.

Quebec, le 24 Août.

Vous ne ſauriez croire, ma chere, quel tréſor de connoiſſances utiles j'ai amaſſé; dans les dix jours que j'ai mis à revenir de Montréal ici. Cette colonie eſt une mine plus riche que je ne l'aurois ſoupçonné. Elle n'a ni or ni argent: elle a quelque choſe de plus précieux, du bled & du bétail. Il n'y manque que de l'encouragement. Les Canadiens ſont à leur aiſe, ſans avoir beſoin de travailler: la nature eſt pour eux une bonne mere qui leur donne le néceſſaire ſans qu'ils prennent la peine de le lui demander; la ſuperſtition, la ſtupidité & la pareſſe unies enſemble n'ont pas été capables d'appauvrir le payſan. Je me réjouis de trouver tant d'avance de la part du climat

dans un pays où j'ai dessein de fixer ma demeure, & de me faire un petit domaine.

J'ai été fort civilement reçu des curés que je suis allé voir sur ma route, quoiqu'en général ils ne soient pas assez bien pour fêter les étrangers. Le Clergé parochial est utile par tout ; mais je hais les moines ; ce sont des mouches paresseuses dans la ruche politique, qui semblent s'étudier à être le moins utiles qu'ils peuvent. Ajoutez à cela l'extrême malpropreté de quelques-uns d'entre eux qui se font un point de religion de ne pas porter de linge, & de ne changer d'habit que lorsqu'il tombe en lambeaux. N'est-il pas étrange que des hommes faits à l'image de Dieu s'imaginent que ce grand Etre soit ennemi de la propreté ? Et cependant la plupart des institutions judaïques avoient pour but de l'entretenir.

Par-tout où j'ai fait quelques heures de séjour, je suis allé faire ma cour *à la Dame du village*. Pour les Seigneurs, s'ils n'avoient point de femme, ils ne mériteroient pas une visite.

Les femmes de ce pays me plaisent chaque jour davantage. Si j'étois galant, elles feroient de moi un prosélyte, & je serois en danger de donner dans tous les excès de la galanterie françoise qui certainement est plus élégante ou moins maussade que la nôtre.

Mais qu'eſt-ce que tout cela auprès d'Emilie? Combien j'envie le ſort de Sir George! Quel bonheur le ciel lui a préparé, s'il a aſſez d'ame pour le goûter!

Il faut que je l'oublie. *Je voudrois n'y plus penſer, & j'y penſe ſans ceſſe.* Il étoit temps que je partiſſe. Elle commençoit à m'intéreſſer beaucoup plus qu'il ne convient pour ma tranquillité. J'ai honte de moi-même quand je penſe combien j'ai eu de peine à la quitter: croiriez-vous, Lucie, que je n'ai preſque pas dormi depuis? C'eſt une folie, mais qu'y faire? En ſuis-je le maître? Voilà une excuſe admirable: qu'en penſez-vous?

Il n'y a que deux heures que je ſuis de retour. J'apprends que pendant mon abſence, Miſs Fermor eſt arrivée ici avec ſon pere qui vient rejoindre ſon régiment. Je leur dois une viſite: je vais à Silleri. Ce n'eſt pas la ſeule acquiſition que le pays ait faite depuis quelques jours: il nous eſt venu toute une cargaiſon de belles Ang'oiſes. J'irois leur faire ma révérence, ſi j'en avois le temps: mais je pars demain pour un village Indien où je reſterai une quinzaine, & j'écrirai juſqu'à la nuit.

Adieu! l'on m'interrompt; tout à vous,

ED. RIVERS.

LETTRE IX.

A Mistreſs MELMOTH, à Montréal.

Quebec, le 24 Août.

JE ne puis vous exprimer, Madame, combien je ſuis ſenſible à l'honneur de votre ſouvenir. Le petit mot que vous avez ajouté à la lettre du Major, me flatte infiniment. J'eſpere qu'il voudra bien me permettre de vous adreſſer ma réponſe. S'il s'en formaliſoit, je veux bien qu'il ſache qu'elle en ſera plus vive & plus enjouée, ayant beaucoup plus d'envie de vous plaire qu'à lui, pour cent raiſons qu'il ſeroit inutile de détailler.

Vous avez trop de pénétration, Madame, pour me ſuppoſer *un cœur à la glace.* Au contraire, la ſenſibilité eſt mon défaut. Ce ne ſont pourtant pas ces petites beautés ordinaires qui l'excitent. J'ai un penchant admirable pour l'amour, quoique j'en prenne facilement: ce n'eſt point cruauté, c'eſt délicateſſe. Permettez-moi, vous ou votre divine amie, de porter vos chaînes, & vous verrez que j'aime comme un

ange, quand je ſuis ſérieuſement épris. Hélas! vous avez un mari, elle a un amant. Je n'ai plus d'eſpérance. C'eſt un malheur réel pour moi; car de toutes les perſonnes de votre *ſexe* enchanteur que j'ai vues ici, vous êtes les deux ſeules pour qui mon cœur ſent une véritable inclination. Pour être ſincere, mais n'en parlez pas au Major, je ſuis plus qu'à moitié amoureux de vous deux; & ſi j'étois le grand Seigneur j'équiperois une flotte magnifique pour vous conduire l'une & l'autre dans mon ſerrail.

Il y a ſur tout une vertu que j'admire extrêmement dans vous deux: c'eſt cette humanité compatiſſante que vous avez pour nos pauvres cœurs, & qui fait que vous vous montrez toujours enſemble. Si l'on vous voyoit ſéparément l'une ou l'autre, il n'y a point de héros qui pût y réſiſter.

Vous me demandez comment je trouve les Françoiſes de Montréal. Je les trouve charmantes; il y en a quelques-unes qui peuvent paſſer pour belles. Madame L— m'a paru telle, même auprès de vous & de Miſs Montague; c'eſt dire tout ce que l'on peut en ce genre.

J'ai appris par hazard que Sir George Clayton étoit arrivé à Montréal. Aſſurez Miſs Montague que perſonne ne prend un plus vif intérêt que moi, à ſon bonheur. Elle eſt un chef-d'œu-

vre de la nature; puiſſe-t-elle être auſſi heureuſe qu'elle eſt parfaite! J'exprime trop foiblement ce que je ſens. Avec une ame comme la ſienne, elle doit être une femme infiniment heureuſe, ou extrêmement malheureuſe. L'amitié me fait trembler pour elle, quoique l'excellent caractere qu'on donne à Sir George, me raſſure. Je répondrai une autrefois au Major Melmoth.

J'ai l'honneur d'être
Madame,

Votre &c.
ED. RIVERS.

LETTRE X.

A Miſs RIVERS.

Silleri, le 24 Août.

IL y a près d'un mois que je ſuis ici, ma chere, ſans avoir encore vu le Colonel votre frere, qui eſt à Montréal. On m'a dit pourtant qu'on l'attendoit inceſſamment. Cela ne m'a pas empêché de paſſer fort agréablement le temps. Je ne ſais pas ce que peut-être l'hyver dans ce climat, mais je ſuis enchantée des agrémens que la campagne y offre en été. C'eſt ici l'empire des Fées. La nature y déploie une magnificence &

un luxe qui tiennent du merveilleux, & mille graces ſauvages qui ſurpaſſent infiniment les beautés artificielles de notre Europe. Les environs de la ville ſont agréables; la vue y eſt fort étendue, variée de montagnes, de bois, de rivieres, de cascades, de riches fermes, de maiſons de plaiſance, & terminée au loin par des montagnes qui ſemblent des degrés pour s'élever au ſejour des immortels.

La chaleur du jour eſt plus grande ici qu'en Angleterre, mais elle y eſt plus ſupportable: après midi il s'éleve un petit Zephir qui raffraîchit l'air & rend la ſoirée délicieuſe. Nous avons beaucoup d'orages; il eſt pourtant rare que le tonnerre y faſſe du dégât; du reſte il fait entendre un bruit plus terrible & plus majeſtueux, & les feux qui l'accompagnent ſont plus vifs & plus beaux: j'ai vu un éclair couleur de roſe, comme les premiers feux de l'aurore.

Le verd des prairies eſt ſemblable à celui d'Angleterre, & le ſoir il a une beauté inexprimable par l'éclat qu'y répandent les mouches dorées & les vers luiſans, qui brillent comme une infinité de petites étoiles entre les feuilles des arbres & ſur le gazon.

Il y a deux magnifiques chûtes d'eau auprès de Quebec, la Chaudiere & Montmorenci. La premiere eſt une Caſcade prodigieuſe qui, ſi

précipitant au travers des rochers les plus escarpés, forme un ſpectacle grotesque, irrégulier, terrible. La ſeconde moins irréguliere, moins ſauvage, mais plus agréable & plus majeſtueuſe, tombe d'une hauteur énorme le long d'une montagne nue, dans le fleuve Saint-Laurent. Elle regarde la côte la plus cultivée de l'île d'Orléans, & forme avec les beautés artificielles un contraſte auſſi frappant que gracieux.

La riviere du même nom qui fournit des eaux à la caſcade de Montmorenci, eſt elle-même le plus charmant des êtres inanimés. Et pourquoi l'appeller un être inanimé? Elle reſpire preſque. Je ne ſuis plus ſurpriſe de l'enthouſiaſme des Grecs & des Romains. Ce furent ſans-doute des objets auſſi charmans que celui-ci qui leur inſpirerent les premieres idées mythologiques. N'en doutons pas: cette riviere eſt habitée par des Nayades.

Figurez-vous un rocher immenſe qui ſemble avoir été ouvert par les mains de la nature, pour donner paſſage à une riviere étroite, mais profonde & agréable: elle y coule comme entre deux murailles régulieres & magnifiques, couronnées des plus beaux bois que l'on puiſſe voir; ſes bords ſont émaillés d'une infinité de fleurs arroſées par de petits ruiſſeaux qui, après leur avoir payé le tribut de leurs eaux pures & argentines,

argentines vont se perdre plus bas dans la riviere. Mille grottes naturellement taillées dans le roc représentent le séjour des Néréides. A un mille au-dessus de la cascade, la riviere s'élargit avec pompe comme pour faire place à une petite île couverte de bosquets fleuris: on diroit que c'est le palais ou le trône de la Déesse de ces belles eaux. Les torrens occasionnés par les pointes irrégulieres du rocher, qui dans quelques endroits semblent vouloir se toucher, égalent presque en beauté & surpassent en variété, la cascade même, & terminent cette scene d'enchantement.

En un mot, la beauté de ce spectacle me dédommage pleinement des fatigues du voyage; & si jamais vous m'entendez me plaindre d'avoir traversé péniblement la mer atlantique, rappellez-moi la vue de la riviere de Montmorenci, & je serai plus que consolée.

Je ne puis vous parler que fort imparfaitement des gens de ce pays. J'ai beaucoup plus examiné le payſage des environs de Quebec, que je n'ai fait attention aux figures. Les Françoises sont belles, & les François n'y sont point dangereux: ils le sont si peu, que je pourrois me promener sans risque, au clair de la lune, avec le plus élégant d'entre eux. Je ne suis pas étonnée que les Canadiennes prennent tant de

peines pour nous enlever nos cavaliers; mais je ne penſe pas que nous ayons jamais la tentation d'uſer de repréſailles.

Je ſuis à-préſent dans une fort belle ferme, ſur les bords du fleuve Saint-Laurent. La maiſon eſt au pied d'une montagne eſcarpée, couverte de grands arbres touffus qui forment une multitude de bocages verdoyans, élevés *dans un beau deſordre* les uns ſur les autres en forme d'ampithéâtre. Nous avons la riviere en face; & les vaiſſeaux qui paſſent continuellement offrent à l'œil enchanté un ſpectacle mouvant des plus amuſans. Je n'ai point vu d'endroit ſi propre à inſpirer cette douce molleſſe, ce goût divin pour la pareſſe, que l'on peut appeller proprement la luxurieuſe indolence de la campagne. Je veux élever ici un temple à la Déeſſe de la pareſſe.

J'apperçois un cavalier de bonne mine qui vient par un ſentier détourné du côté de la montagne: à ſon air je le prendrois pour votre frere. C'eſt lui-même. Adieu! je vais le recevoir; mon pere eſt à Quebec.

Toute-à-vous, Votre amie

ISABELLE FERMOR.

P. S. Votre frere vient de m'apprendre une agréable nouvelle. La petite Emilie Mon-

tague eſt à Montréal, ſur le point de faire un parti conſidérable. Tant mieux! c'eſt mon amie, je l'en félicite. Je lui écris ſur le champ pour l'engager à me venir voir avant ſon mariage. Elle paſſa en Amérique, il y a deux ans, avec le Colonel Montague, ſon oncle, qui eſt mort ici. Je la croyois de retour en Angleterre. Elle eſt reſtée à Montréal chez Miſtreſs Melmoth, parente éloignée de ſa mere. Adieu, ma très-chere!

LETTRE XI.

A Miſs RIVERS, Clarges-Street.

Quebec, le 10 *Septembre.*

JE trouve, Lucie, que l'abſence & la diſtraction ſont les meilleurs remedes contre une paſſion naiſſante. J'ai paſſé quinze jours au Village Indien de Lorette; la nouveauté du ſpectacle, & les recherches que j'ai eu occaſion de faire ſur la religion de leurs peres, & leurs anciennes mœurs, ont été cent fois plus utiles à ma guériſon que toutes les réflexions du monde.

Oui, je ſuis reſté trop long-temps à Mont-

réal, ou plutôt chez le Major Melmoth. Paſſer près de ſix ſemains ſous le même toit avec une beauté ſi aimable & ſi charmante, c'eſt une épreuve trop forte pour un cœur plein de ſenſibilité, & d'une ſenſibilité que diverſes cauſes ont miſe juſqu'à ce jour dans une violente contrainte. J'aurois fui d'abord le danger, s'il m'avoit ſemblé tel qu'il étoit. Je me raſſurois en conſidérant les engagemens qu'elle a pris, & je ſens à préſent que cette raiſon devient, chaque jour plus foible.

Revenons à mes ſauvages: les autres hommes parlent de liberté, ceux-ci la poſſedent. Rien n'eſt plus étonnant que de voir un petit village d'environ trente à quarante familles, foibles reſtes de la nation Huronne, échappés aux guerres continuelles qu'elle a eues à ſoutenir contre les Iroquois, conſerver ſon indépendance au milieu d'une colonie Européenne, compoſée de ſoixante mille habitans. Le fait eſt exactement vrai par rapport aux ſauvages de Lorette. Ils ſoutiennent leur indépendance avec une grandeur d'ame tout-à-fait héroïque. Un de nos gens ayant dit en forme de ſuppoſition, devant un Indien, qu'ils étoient ſujets de la France; je vis ſes yeux s'enflammer, il l'arrêta bruſquement, contre leur politeſſe accoutumée, car ils interrompent rarement celui qui parle;

& lui dit: „ Vous vous trompez, frere; nous „ ne ſommes ſujets d'aucun prince; un ſauvage „ eſt libre par tout. " Il diſoit vrai. Ils ne ſont pas ſeulement libres comme nation: chaque individu l'eſt auſſi parfaitement. Maître de lui-même, un ſauvage n'exerce d'empire que ſur lui & ne peut être ſoumis qu'à lui ſeul: il ne reconnoît point de ſupérieur. Cette indépendance a un effet ſingulier ſur ſa façon de penſer & d'agir: il entreroit auſſi librement & auſſi indifféremment dans le palais d'un monarque de l'orient, que dans la chaumiere d'un payſan, ſans être ébloui des honneurs, ni des richeſſes, ni de la puiſſance, diſtinctions inconnues à toute la nation des ſauvages. C'eſt l'eſpece, c'eſt l'homme, c'eſt ſon égal qu'il reſpecte & qu'il aime, ſans faire attention à cet acceſſoire auſſi vain que faſtueux auquel les peuples policés rendent de ſerviles hommages.

J'ai eu la curioſité de m'inſtruire à fond de leur religion actuelle, ainſi que de leur ancienne croyance. Les Miſſionnaires Jéſuites exaltent beaucoup leur converſion; & j'ai trouvé que cette converſion ſe réduiſoit à quelques-unes des vérités les plus ſimples du Chriſtianiſme mêlées à leurs anciennes ſuperſtitions, mêlange monſtrueux qu'on ne peut pas regarder comme un changement réel de croyance. Ils ont adop-

té le baptême, & ſe ſoumettent même à ce qu'ils appellent le joug de la confeſſion. Ils ſuivent le rit de l'Egliſe Romaine, dont la pompe religieuſe eſt fort capable de frapper des eſprits groſſiers peu faits à tant d'éclat. Du reſte, leur croyance n'eſt preſque pas changée: ſeulement les femmes ont beaucoup de dévotion à la Vierge, ſans-doute parce qu'elle flatte leur ſexe. Ils croyoient anciennement en un ſeul Dieu, le créateur & le ſuprême arbitre de toutes choſes: qu'ils nommoient *le Grand Eſprit*, *le Maître de la vie*: ils regardoient le ſoleil comme ſon image, admettoient une infinité de génies inférieurs, & un état futur de récompenſes & de châtimens, ou pour me ſervir de leurs termes, un *ſéjour des ames*. Ils conſervoient du reſpect pour la mémoire de leurs héros, mais il ne paroît pas qu'ils leur aient jamais rendu aucune ſorte de culte religieux. Leur morale étoit plus pure & leurs mœurs plus ſimples que celles des nations policées: il en faut pourtant excepter ce qui regarde le commerce des deux ſexes. Les filles pouvoient ſe livrer à toute ſorte de libertinage, pourvu qu'elles ſauvaſſent les apparences en conſervant un air décent & réſervé. Ils avoient l'adultere en horreur, avec d'autant plus de raiſon qu'ils pouvoient diſſoudre

leurs mariages quand ils le jugeoient à propos, ſans avoir beſoin d'un autre prétexte que de leur propre volonté. On dit que les Miſſionnaires ont eu une peine infinie à leur perſuader de ſe marier pour la vie, & que ç'a été le plus grand obſtacle qui s'eſt oppoſé à leur converſion au Chriſtianiſme. Ils regardoient le ſyſtême chrétien par rapport au mariage, comme contraire aux loix de la nature & de la raiſon. Dans leurs idées, le *Grand Eſprit* nous ayant créés pour être heureux, il étoit contraire à ſa volonté de perſiſter dans un état de contrainte & de chagrin où l'on ſe trouvoit ſi loin du bonheur.

Le ſexe que nous avons ſi injuſtement exclus du gouvernement en Europe, y a beaucoup de part chez les Hurons. Le chef eſt élu, par les matrones, entre les plus proches parens du défunt, du côté des femmes, & eſt ordinairement un de ſes couſins ou de ſes neveux: coutume qui, en l'examinant d'après le principe qu'elle a pour fondement, ſemble contredire un peu ce que je viens de dire de l'extrême chaſteté des femmes mariées.

La puiſſance du chef eſt très-bornée, c'eſt plus un pere ou un ami du peuple, qu'un maître: il donne plutôt des conſeils que des ordres. Cependant, il n'y a point de deſpote

qui ſoit mieux obéi, parce que la raiſon ſeule commande par ſa bouche. Il y a un Conſeil ſuprême des anciens de la nation, dans lequel tout homme a droit d'entrer dès qu'il a atteint un certain âge fixé; & un Conſeil privé, pour aider le chef dans la déciſion des affaires ordinaires, dont les membres ſont élus comme lui par les matrones. Cette forme d'élection me plaît, parce que les femmes ſont les meilleurs juges du mérite des hommes; je ſerois charmé de la voir adoptée en Angleterre. La brigue pour les élections ſeroit aſſurément une choſe fort amuſante, & je ne doute pas que les électrices ne donnaſſent leur ſuffrage par des motifs beaucoup plus généreux que ceux qui nous décident. Ne trouvez-vous pas, ma chere, que nous ſommes les ſauvages dans le vrai ſens du mot, *nous* qui vous privons des droits les plus eſſentiels aux membres de toute ſociété politique, & qui ne vous laiſſons que l'empire dont nous ne pouvons vous frustrer, celui de vos charmes? Auſſi, je ne vous crois pas obligées en conſcience de vous ſoumettre à des loix qui ont été faites ſans votre participation; votre cauſe eſt toute auſſi bonne que celle des Américains, dont on parle tant à-préſent.

Les Hurons n'ont point de loix poſitives; ils

ils n'en ont pas beſoin : le peuple eſt peu nombreux ; les ames ſont dominées par l'honneur ; l'état d'égalité dans les individus n'eſt rien moins que propre à exciter de violentes paſſions : tout cela fait qu'il regne parmi eux un ordre & une harmonie qui ont de quoi ſurprendre un Européen. Le conſeil des anciens a droit de punir les crimes atroces, & il a rarement occaſion de l'exercer.

On m'a dit que chez toutes les nations Indiennes dont le nombre eſt fort multiplié, chaque village a ſon chef, ſon ſénat, & eſt parfaitement indépendant des autres. Mais dans les grandes occaſions, on tient des états généraux, ou chaque village envoie ſes députés.

La langue Huronne eſt ſublime & mélodieuſe ; mais comme ce peuple manque d'idées, ſon idiome ne ſauroit être auſſi abondant que ceux de l'Europe. La prononciation des hommes eſt gutturale ; celle des femmes eſt extrêmement douce & agréable. Sans que j'en comprenne un ſeul mot, le ſon ſeul flatte mon oreille. Leur ſtyle, lors même qu'ils s'expriment en François, eſt hardi & figuré : on le dit même ſublime dans les occaſions importantes. Leur converſation ordinaire ne laiſſe pas d'être métaphorique : je viens d'en

avoir un exemple dans l'inſtant. Une femme ſauvage avoit été bleſſée en défendant une famille Angloiſe contre la rage de quelques Hurons épris de vin. Je lui ai demandé des nouvelles de ſa bleſſure. „ Elle eſt cicatriſée, „ m'a-t-elle répondu; mes ſœurs de Quebec „ (en parlant des Angloiſes) ont eu ſoin de „ moi; & vous ſavez que les piaſtres ſont de „ bonnes emplâtres. ”

Ils n'ont aucune idée de Lettres, ni d'alphabet, & je ne crois pas que leur langue puiſſe être réduite en un ſyſtême de regles. Ils ont ſeulement certaines peintures hiéroglyphiques qui leur ſervent à conſerver la mémoire des faits qui les intéreſſent, & qu'ils veulent tranſmettre à leur poſtérité, comme leurs guerres & les victoires qu'ils ont remportées ſur leurs ennemis.

Ces peintures incorrectes & groſſieres ont une grande reſſemblance avec celles des Chinois, circonſtance d'autant plus frappante que le ſtyle des unes & des autres eſt fort éloigné de la nature. Leurs danſes auſſi, les plus jolies pantomimes que j'ai vues, & en particulier la danſe de la paix, offrent une infinité d'attitudes qui ont beaucoup de rapport avec les poſtures que l'on voit ſur les écrans chinois. Leurs traits & leur complexion n'ont pas moins

de reſſemblance avec les peintures qu'on nous fait des Tartares ; & nous ſavons d'ailleurs qu'avant de ſe faire chrétiens, ils menoient une vie errante comme eux.

Si je croyois néceſſaire de les ſuppoſer venus d'un autre pays dans celui qu'ils occupent aujourd'hui, & l'Amérique peuplée plus tard que les autres parties du monde, je les ferois deſcendre des Tartares ; il leur eut été facile de venir d'Aſie, dont l'Amérique n'eſt probablement ſéparée par aucune mer, ou tout au plus par un très-petit canal. Je laiſſe ce point à décider à des gens plus habiles que moi, confeſſant bonnement mon ignorance en ces matieres.

J'ai déja remarqué qu'ils avoient retenu la plupart de leurs anciennes ſuperſtitions. Leur folle croyance dans les ſonges eſt ſi profondément enracinée dans leur eſprit, que pluſieurs exemples ſenſibles de la vanité & de l'inconſéquence des rêves n'ont pu les en guérir. Ils ont auſſi une confiance ſans bornes dans leurs devins : il y en a toujours un dans chaque village Indien ; il eſt tout à la fois médecin, orateur & devin ; ils le conſultent comme un oracle dans toutes les rencontres un peu critiques, & ſouvent auſſi pour des riens. Un ſauvage me racontoit un ſonge prophétique qu'il

avoit eu de la mort d'un officier Anglois que je ſavois très certainement être encore en vie; je ne pus m'empêcher de rire de ſa ſimplicité; il me répondit avec vivacité: „ Vous „ autres Européens, vous êtes les gens les „ plus déraiſonnables du monde. Vous vous „ moquez de la foi que nous avons dans les „ ſonges, & vous exigez que nous croyions „ des choſes beaucoup moins vraiſemblables."

Leur caractere général eſt difficile à ſaiſir; c'eſt un aſſemblage de qualités contraires qu'eux ſeuls ſont capables d'allier enſemble. Ils ſont pareſſeux, tranquilles & humains dans la paix; actifs, inquiets, cruels & féroces dans la guerre: doux, attentifs, ſécourables & même polis lorſqu'on les traite avec bonté; durs, revêches & vindicatifs lorſqu'on les maltraite. Leur reſſentiment eſt d'autant plus à craindre, qu'ils ſe font un point d'honneur de le diſſimuler juſqu'à ce qu'ils trouvent une occaſion favorable de le ſatisfaire.

Ils ſavent ſupporter le froid & le chaud, la faim & la ſoif. Rien ne leur paroît dur lorſque la néceſſité l'exige. Ils paſſent des jours entiers, ſouvent deux ou trois jours de ſuite enſemble, dans les bois, ſans prendre preſque de nourriture, ſoit pour attendre un ennemi, ou ſeulement pour des parties de chaſſe. D'un

autre côté ils se livrent, dans leurs festins, à tous les excès de l'intempérance. Ils méprisent la mort, & souffrent les plus cruelles tortures non-seulement sans laisser échapper une seule plainte, un seul soupir, mais encore avec un air triomphant, célébrant eux-mêmes leur mort par des chants de victoire, insultant à leurs bourreaux, & les menaçant de la vengeance de leurs amis qui leur survivent. Cependant, il y a de la gloire, selon eux, à fuir devant un ennemi pour peu qu'il soit supérieur en nombre ou en force.

Privés des commodités & des agrémens raffinés de la vie policée, tant à cause de leur ignorance grossiere que par leur indolence extrême que rien ne peut exciter si ce n'est leur ardeur pour la guerre; étrangers aux affections les plus douces, traitant l'amour à peu près comme font les bêtes fauves dans les bois, leur vie est plutôt tranquille qu'heureuse. Ils ont moins de soucis, que nous, ils ont aussi moins de jouissances. On m'a dit pourtant que, quoiqu'insensibles à l'amour, ils n'étoient pas tout-à-fait sans affection, qu'ils connoissoient l'amitié, & avoient un attachement passionné pour leurs enfans.

Ils ont le teint basané, que le rouge chargé de leurs joues rend encore plus desagréa-

ble. Les enfans nouvellement nés ont la peau pale & blanche comme de l'argent: peut-être que leur mauſſade coutume de ſe graiſſer le corps, & leur maniere de vivre toujours expoſés aux rigueurs de l'air dès leur plus tendre enfance, changent ainſi totalement leur complexion; au moins je n'en ſais pas de meilleure raiſon. Ils ont les cheveux noirs & luiſans : les femmes les ont fort longs, partagés ſur le ſommet de la tête, peignés & attachés par derriere, & ſouvent treſſés avec une courroie, ce qu'elles regardent comme un ornement. Leur habillement conſiſte dans une eſpece de cotte fermée qui deſcend juſqu'aux genoux, & des guêtres, le tout d'une étoffe groſſiere bleue; des ſouliers de peau de daim, garnis de piquants de porc-épic, & quelquefois de paillettes d'argent; une ſorte de manteau qui leur couvre les épaules, & s'attache en devant avec une épingle de quelque métal; des coliers & autres ornemens de grains ou de coquilles.

Ils ſont en géneral grands, bien faits & agiles au dernier degré: ils ont une imagination vive, une bonne mémoire, & autant de politique que l'exigent leurs intérêts.

Leur abord eſt froid & réſervé; mais ils traitent les étrangers & les malheureux avec

une douceur infinie, & un esprit d'hospitalité que rien n'égale. Un prêtre, vraiment digne de son caractere, que j'ai vu à Quebec, échoua il y a quelques années sur les sables de l'Ile d'Anticosti, au mois de Décembre. Après avoir souffert tout ce qu'on peut imaginer dans une Ile déserte, au temps le plus rigoureux de l'hyver, sous un ciel encore plus froid que celui du Canada, il prit la résolution, lui & ceux de ses compagnons qui avoient survécu à leurs malheurs, de remonter leur barque au retour du printemps, de ranger la côte, & de chercher quelque secours dans ces parages. Il trouva une cabanne de sauvages à peu de distance de la mer. Le plus ancien le reçut, écouta son histoire, le fit entrer, & lui procura tous les secours nécessaires. „ Approchez, „ mon frere, lui dit-il; les malheureux ont „ droit à notre commisération & à notre assis„ tance; nous sommes hommes, & les mise„ res de l'humanité nous touchent dans les „ autres comme dans nous mêmes. " Ce sentiment ressemble beaucoup à une sentence d'un poëte latin que le sauvage n'avoit certainement pas lu.

Voilà une relation assez longue pour le peu de temps que j'ai passé dans ce village Indien; ayant eu à-peine assez de loisir pour

saisir les premiers traits des objets qui m'ont le plus frappé, je ne suis pas en état de vous en donner une description plus detaillée.

Ce qui cause une de mes grandes surprises, c'est de trouver que leur commerce avec les Européens ait peu altéré leurs mœurs: on disoit qu'ils n'ont rien appris de nous, qu'à boire avec excès.

La situation du village est belle: il s'éleve sur une coline que couvre à quelque distance une belle forêt; une petite riviere en baigne le pied après avoir fait plusieurs détours comme pour fertiliser la campagne des environs: la vue d'un pont, d'un moulin, & d'une petite cascade forment une perspective agréable pour la plupart des maisons qui regardent la riviere. Les terres labourées sont entremêlées de distance en distance de petits bois semés dans le bassin entre Quebec & le village qui n'en est éloigné que de neuf milles.

Quelle lettre, ma chere! C'est un volume. Je laisserai desormais la plume d'Historien à Miss Fermor, votre amie. Les femmes aiment plus à écrire que nous: il seroit peut-être plus vrai de dire qu'elles écrivent mieux que nous.

Adieu, Lucie, adieu!

ED. RIVERS.

LETTRE XII.

A Miſs RIVERS, Clarges-Street.

Quebec, le 12 Septembre.

JE reçus hier matin une lettre du Major Melmoth; Sir George Clayton me la remit. C'étoit une occaſion de faire connoiſſance avec moi. En vérite, il n'avoit pas beſoin de prétexte. Il ſuffit qu'il ſoit cher à la plus aimable des femmes. A ce titre, il a droit à toute la politeſſe, à tous les égards dont je ſuis capable. Nous déjeunâmes hier enſemble: nous fûmes plus de deux heures en tête-à-tête, la converſation ne tarit pas. Nous paſſâmes le reſte du jour fort agréablement dans une partie de campagne.

Il doit aller voir ce ſoir Miſs Fermor, pour qui il a une lettre de la divine Emilie: je l'accompagnerai dans cette viſite.

C'eſt un beau jeune-homme, mais non pas de ce caractere de beauté qui me ſemble mériter ſeul ce nom. Il a un teint gracieux & fleuri, des traits fins, des cheveux blonds, & l'œil clair. Ses manieres ne ſont pas tout-à-fait empeſées; mais, à mon avis, elles ſont

insipides & sans vivacité. Bien fait & avec une figure qui ne manque pas d'agrémens, il n'a point ce ton aisé, cet air du monde que je préfere à des manieres plus symmétrisées. En un mot, il est exactement ce qu'en Angleterre nos Miladys de village appellent un *homme doux*, *un joli homme*. Il s'habille avec élégance, il a de beaux chevaux, & la livrée la plus propre que j'aie vue en Canada. Son abord est honnête & froid, sa conversation froid est celle d'un homme instruit plutôt que spirituel; & il me semble plus fait pour l'estime que pour l'amour. Pardonnez-moi, ma chere, si je vous dis en confidence, qu'il s'offre à mon imagination sous les traits de l'homme que forma Promethée du limon de la terre, avant qu'il eût ravi le feu du ciel pour l'animer.

Vous m'accuserez peut-être, d'être trop sévere dans l'examen de sa personne. J'avois conçu la plus haute idée d'un homme digne de fixer le cœur d'Emilie Montague: il se pourroit bien que cette prévention influe d'une maniere défavorable sur le jugement que je porte de Sir George. Je vous l'avoue franchement, je croyois qu'il n'y avoit que la beauté même qui fût capable de plaire à la beauté; & je n'ai pas encore changé de sentiment. Je trou-

verai quelque feu ſecret, quelqu'étincelle cachée, lorſque je le connoîtrai mieux.

Je veux être dans la plus grande intimité avec Sir George, afin de voir & de lire dans ſon ame. Je ſuis difficile quand il s'agit d'un mari pour mon Emilie. Il doit avoir des graces, de l'eſprit, de la ſenſibilité, ou il ne ſauroit la rendre heureuſe.

Il m'a remercié de mes attentions pour Miſs Montague. Croiriez-vous que ces remercimens m'ont paru ſinguliers? Je les aurois pris volontiers pour de l'impertinence; je ne ſuis pas encore ſûr qu'ils ne ſoient quelque choſe d'approchant, quoique ſon air n'annonçat qu'un excès de politeſſe : au moins elle étoit déplacée.

Il entre : nos chevaux ſont à la porte. Adieu! Tout à vous

EDOUARD RIVERS.

A huit heures du ſoir.

Nous ſommes de retour : à chaque moment il me plaît moins. Miſs Fermor avoit compagnie, des Françoiſes & des Angloiſes; j'ai cru lire dans leurs yeux une extrême envie de fixer l'attention du Baronet. Vous ne ſauriez vous imaginer ce que c'eſt qu'un ti-

tre en Amérique ; vous n'avez pas d'idée de l'effet qu'il produit dans ce nouveau monde. Il faut rendre juſtice à ces dames : elles avoient des attraits capables d'engager un cœur. Le cercle étoit des mieux choiſis. La promenade, & les honnêtetés qu'il a reçues de tant de jolies femmes lui donnoient un éclat extrêmement favorable au deſir qu'il avoit de plaire, deſir qui perçoit au travers de ſa tranquillité naturelle. Il a eſſayé deux ou trois fois d'être gai, il n'a pas reuſſi : ſa vanité tout exaltée qu'elle étoit, n'a pu lui inſpirer de la vivacité. La vanité me ſemble pourtant être ſa paſſion dominante, ſi toutefois une ame ſi froide eſt ſuſceptible de quelque paſſion.

Oh ! ma chere Lucie, que la ſenſibilité a de charmes ! C'eſt un aimant qui attire tout à lui. La vertu ſe fait eſtimer ; le genie & les talens excitent l'admiration ; la beauté inſpire un deſir paſſager ; la ſenſibilité ſeule fait naître l'amour.

Cependant, la tendre & ſenſible Emilie — non, ma chere, je ne puis me le perſuader, cela n'eſt pas poſſible. Elle s'imagine qu'elle l'aime : elle ne l'aime pas. Son cœur la trompe ; il faut que ſa bonté lui peigne ſon amant ſous des traits qu'il n'a pas. L'eſtime qu'il a pour elle, car je ne le crois pas capable d'un ſentiment plus tendre, peut bien l'élever au

dessus de son état naturel de végétation, en présence de son amante; il y retombera, dès qu'elle sera sa femme.

Si j'ai quelque connoissance des hommes, il sera un mari froid, & civil, indifférent & honnête, silentieux & insipide jusqu'au dégoût. J'en juge parce qu'il est aujourd'hui, amant tranquille, sans passion, & presque de glace. Le connoissant insensible, elle ne craindra point de rivales; & pour lui, sa vanité lui donnera toutes les apparences d'un homme heureux. Les amies d'Emilie la féliciteront de son choix: elle sera enviée de tout son sexe. Sir George, sans lui manquer essentiellement, la chagrinera sans cesse parce qu'il est incapable de répondre aux attentions fines, aux égards, aux sentimens exquis d'une ame comme celle d'Emilie. Elle cherchera envain l'amant & l'ami qu'elle se flatte de posséder. Ne sachant néanmoins de quoi se plaindre, elle s'accusera elle-même de caprice, toute étonnée de se trouver malheureuse avec *le meilleur des maris.*

Oui, je tremble pour son bonheur: je sais combien il est rare de rencontrer parmi nous cette précieuse sensibilité qui est le partage de votre sexe, & combien de ceux dans qui elle se trouve, usant leur cœur par une suite de galanteries frivoles, n'ont plus à offrir à une

épouſe que de l'apathie & du dégoût. Je connois peu d'hommes capables de la rendre heureuſe; mais ce Sir George — Lucie, je perds patience.

Vous ai-je dit que Miſs Fermor a autant d'amans qu'il y a d'hommes ici? En revanche elle eſt haïe de toutes les femmes: marque non-équivoque qu'elle plaît à l'autre ſexe.

LETTRE XIII.

A Miſs FERMOR, à Silleri.

Montréal, le 2 Septembre.

MA chere Iſabelle s'imaginera plus aiſément que je ne puis l'exprimer, combien je ſuis charmée d'apprendre qu'elle eſt en Canada. J'ai la plus vive impatience de la voir; mais comme Miſtreſs Melmoth a deſſein d'aller dans quinze jours à Quebec, je l'attendrai. Mon amie voudra bien me pardonner ce délai dont je ſouffre plus qu'elle. Pour moi, j'irai à Silleri. Je languis d'embraſſer ma tendre amie: j'ai mille bagatelles à lui dire, qui n'intéreſſent que l'amitié.

Vous me félicitez, ma chere, de la perſpective agréable qui s'offre devant moi: il eſt vrai,

c'eſt un bonheur précieux que d'épouſer un jeune-homme riche, aimable, amoureux, & du plus beau caractere.

C'eſt à mon oncle que je dois ce bonheur : j'ai reçu cet amant de ſa main. Sir George eſt tel qu'on vous l'a dépeint. Certainement, il faut qu'il m'aime puiſqu'il m'épouſe malgré la diſproportion de fortune. Je ſuis heureuſe ; pourrois-je ne pas l'être.

S'il me reſte quelque choſe à deſirer, c'eſt que ma tendreſſe pour lui ſoit plus vive : peut-être auſſi que ce ſouhait eſt romaneſque. Je le préfere à tous les autres hommes ; cette préférence n'eſt pas auſſi forte, auſſi animée que je voudrois ; au moins, elle me ſemble trop languiſſante, comme ſi c'étoit plutôt de l'amitié que de l'amour. Je le vois avec plaiſir ; & je le quitte ſans regret : cela me chagrine. Il mérite toute mon affection ; & il n'y auroit que le plus étrange caprice qui pût me faire trouver quelque defaut dans lui.

Vous avez raiſon ; le Colonel Rivers eſt très-aimable. Il a paſſé ſix ſemaines avec nous ; & le jour de ſon départ, il nous ſembloit que nous le voyions pour la premiere fois. Sa converſation eſt vive, enjouée & toujours neuve. C'eſt l'homme du monde que l'on deſireroit le plus d'avoir pour ami. Je ſerois diſpoſée dès-à-

préſent à lui faire part des ſentimens les plus ſecrets de mon cœur. J'ai même plus de confiance en lui que dans Sir George que j'aime. Il a un air doux, attentif, inſinuant & tout-à-fait propre à plaire aux femmes. Sans deſſein, ſans prétentions, il gagne le cœur ſous le caractere d'un ami, parce qu'il ne paroît devoir jamais devenir un amant: il prend un ſi vif intérêt à votre bonheur, qu'il acquiert le droit de connoître vos plus intimes penſées. Ne penſez-vous pas, ma chere, que les hommes de ce caractere ſont dangereux. Prenez garde à vous, Iſabelle; le danger eſt d'autant plus proche que l'on s'en défie moins. Pour moi, je trouve ma ſureté dans ma ſituation préſente.

Sir George aura le plaiſir de vous remettre cette lettre: il m'a promis de revenir dans peu de jours. Aimez-le pour l'amour de moi, quoiqu'il mérite d'être aimé pour lui-même; il le mérite, je vous en aſſure.

Adieu, ma très-chere Iſabelle.

Votre très affectionnée

EMILIE MONTAGUE.

LETTRE

LETTRE XIV.

A Mr. JEAN TEMPLE, Ecuyer, Pall-Mall.

Quebec, le 15. Septembre.

CROYEZ-moi, mon ami, vous vous trompez : ce goût errant & libertin, n'étant pas naturel, ne conduit point au bonheur. L'ardeur même avec laquelle vous poursuivez le plaisir, est une marque que vous ne l'atteignez point. L'amour ne donne de véritables délices, que lorsque le cœur commence à être épris; & vous ne donnez pas au vôtre le temps de s'attacher. Telle est la foiblesse humaine, la plus tendre passion peut s'user & faire place à une autre; mais il n'est pas dans la nature d'aimer le changement pour le changement même; ou, si c'est un goût, c'est un goût dépravé. Les jeunes-gens sont volages par air & par vanité; les vieillards sont inconstans par défaut de passion; les hommes, particuliérement les hommes de bon-sens mettent leur bonheur dans un tendre attachement qui ne peut pas avoir plus d'un objet. L'amour est un plaisir intellectuel: les sens ne sont que foiblement affectés, quand le cœur ne dit mot.

Cette vérité ſe trouve confirmée même entre les murs du ſerrail ; dans cette foule de beautés rivales, ſi empreſſées à plaire au Sultan, il y a ordinairement une beauté favorite qui regne ſur ſon cœur. Toutes les autres ſont plus pour la pompe & l'oſtentation que pour le plaiſir : il les voit à peu près du même œil que les vains ornemens de ſon palais dont elles ſont réellement une partie conſidérable & précieuſe.

Avec autant de bien que vous en avez, vous devriez vous marier. J'ai autant à dire que vous contre l'état que je vous propoſe, je veux dire le mariage, ſurtout à préſent. Mais je ſuis ſûr que deux perſonnes délicates & ſenſibles, unies par l'amitié, le goût, la conformité de ſentimens, & cette inclination vive & tendre qui ſeule mérite le nom d'amour, trouveront dans le mariage le bonheur qu'elles chercheroient en vain dans toute autre ſorte d'attachement.

Vous êtes à même de choiſir : vos richeſſes vous mettent au deſſus d'un engagement intéreſſé. Cherchez une compagne, une confidente ; une tendre amie qui ait les graces & l'amabilité d'une maîtreſſe : ſurtout ſoyez ſûr qu'elle vous aime, que vous avez toutes ſes affections, que vous rempliſſez toute ſon ame.

Trouvez une telle femme, mon cher Temple, & vous ne ſauriez unir trop tôt votre ſort au ſien.

J'aurois mille choſes à ajouter ſur ce chapitre; mais je parts dans la minute avec Sir George Clayton, pour aller voir le vice-gouverneur de Montréal. Je ferois cette viſite avec plaiſir, quand même elle ne me fourniroit pas l'occaſion de préſenter mes reſpects à la perſonne de ſon ſexe que j'eſtime le plus. Je ne joindrai pourtant pas l'exemple au conſeil: mon bonheur n'eſt pas aſſez grand pour cela; elle a des engagemens avec le jeune Baronet que j'accompagne. Adieu! Je ſuis

Votre ami

ED. RIVERS.

LETTRE XV.

A Miſs EMILIE MONTAGUE, à Montréal.

Silleri, le 16 Septembre.

PRENEZ garde, ma chere Emilie, de tomber dans un inconvénient aſſez ordinaire aux ames ſenſibles & délicates, qui conſiſte dans un raffinement exceſſif ſur l'article du bonheur.

Sir George eſt beau comme un Adonis, & d'un excellent caractere, vous en convenez: il a du bien, de la jeuneſſe, de la ſanté, de l'éducation, & de l'amour pour vous: vous aurez des robes ſuperbes, des bijoux de prix, une belle maiſon, des meubles magnifiques, & un équipage à ſix chevaux: vous goûterez toutes les douceurs du mariage avec un beau jeune homme qui vous adore, *que vous voyez avec plaiſir & que vous préférez à tous les autres hommes*; & vous n'êtes pas encore contente! Pourquoi? . . parce que vous ne ſentez pas pour lui à vingt-quatre ans, cette paſſion romaneſque qu'on n'éprouve qu'à quinze, ou pour mieux dire cette paſſion idéale qui n'exiſta jamais que dans une imagination échauffée.

Pour être heureux dans ce monde, il ne faut pas porter ſes idées trop haut. Si j'aimois un homme auſſi riche que votre Baronet, ſeulement la moitié autant que vous l'aimez, je n'héſiterois pas un moment à l'épouſer. Contentez-vous de l'aiſance, de l'opulence, & de l'affection d'un homme aimable, ſans vouloir que la vie ſoit, ce qu'elle ne peut pas être, un raviſſement continuel de plaiſir. Je crains, ma chere, que vous n'ayez trop de ſenſibilité pour être heureuſe: ce ſeroit dommage d'être

misérable par la disposition la plus propre au bonheur.

Je me sens d'humeur à moraliser ce matin sur la vanité des souhaits & des espérances, & sur la folie des vaines peintures de félicité que se font les pauvres habitans de ce monde sublunaire... Toute réflexion faite, le sujet est un peu épuisé, & j'ai la manie d'être originale. Les moralistes nous promettent tous de nous montrer la route du vrai bonheur, & ils finissent par nous indiquer celles qui nous en éloignent: conclusion fort consolante, en vérité! Ils nous disent bien ce qu'il n'est pas. Qu'est-il? en quoi consiste-t-il? Cette question les embarrasse autant que nous autres femmes qui ne sommes point auteurs. S'ils étoient de bonne foi avant que de prendre la plume, ils s'épargneroient beaucoup de peine, & à nous de la mauvaise humeur: car je suis en colere contre ces faiseurs de belles promesses, qui n'en peuvent pas tenir une seule. Cette fureur de chercher un trésor que l'on sait introuvable est une imagination plus bizarre qu'ingénieuse, eût-elle l'avantage d'amuser celui qui cherche, & ceux qui ne sont que les spectateurs tranquilles de ses vaines poursuites. Je voudrois qu'on se proposât un but en écrivant, ou qu'on eût la bonté de ne pas écrire.

Je ſuis ſi dégoûtée des livres de morale, que je me mettrai un beau jour à compoſer un ſyſtême *d'étiques*, d'après mes propres idées: il ſera court, clair, ſenſible, plus abondant en penſées qu'en paroles, plus près de l'Epicuréiſme, que de l'hypotheſe Stoïcienne, mais champêtre, plein de ſentiment, & paſſablement épuré; champêtre ſurtout, car qui ne ſait que la vertu eſt une bergere? Toutes les mamans vous diront que c'eſt un être inconnu à la ville.

Que j'aurai de plaiſir à voir ma chere Emilie! Je prévois néanmoins que votre préſence opérera ici d'étranges révolutions dans les cœurs. A préſent tous les hommes ſont à moi, & vous devez ſavoir que je n'aime point un empire diviſé. Ce qui calme mes inquiétudes, c'eſt que le bruit de votre prochain mariage eſt parvenu juſqu'à nous. Venez, Emilie, vous le pouvez, je le deſire; mais amenez Sir George; dans la circonſtance où vous êtes, je crois votre beauté moins formidable.

Quand je vous dis que tous les hommes ſoupirent à mes genoux, *c'eſt la pure vérité.* Il y a pourtant ici des femmes dont je pourrois envier les attraits; mais je flatte, je careſſe; les amoureux n'y réſiſtent pas. Je ſuis bonne, très-bonne avec les femmes; avec les hommes

je ſuis naturellement coquette, oui, coquette, & coquette raffinée, artificieuſe, paſſez-moi cette expreſſion, ma chere. Je ſais rougir à propos, baiſſer les yeux, ſoupirer, jouer la diſtraction, agiter mon évantail, paroître ſi agréablement confuſe —. Vous ne ſauriez croire, ma bonne amie, combien les hommes ſont fous; je tiens toutes leurs ames dans ma main, & je les paîtris à mon gré. Si vous ne m'aviez pas prévenue, j'aurois voulu poſſéder, ſeulement une ſemaine, votre gentil Baronet à blonde chevelure, je lui aurois fait tourner la tête; cependant je ne lui crois pas un cœur fort combuſtible: il eſt plutôt d'un caractere doux, tranquille & compoſé. Il a de la vanité, c'eſt aſſez pour tomber dans mes filets.

Je chargerai, ou votre amant, ou le Colonel Rivers, de vous remettre cette lettre. Vous êtes bien cruelle de nous les enlever tous les deux à la fois. Heureuſement, nous aurons bientôt un ample dédommagement: le Gouverneur nous amene un eſſaim de petits-maîtres.

Ne trouvez-vous pas que le ſoleil a infiniment plus de clarté ici qu'en Angleterre? Le ſoleil de ce pays me plaît beaucoup, ſans parler de la lune, & je vous aſſure que je n'ai vu de beau clair de lune qu'en Amérique.

Mon cher pere vous fait mille complimens & mille félicitations : vous ſavez les careſſes qu'il vous faiſoit lorſque vous n'étiez encore qu'une poupée de ſept ans : il a toujours la même affection pour vous. Le voyage & l'air pur du Canada lui ont rendu la ſanté ; il eſt rajeuni de plus de dix ans ; vous aurez de la peine à le reconnoître.

Adieu ! je vais errer dans le bois, & cueillir des fraiſes avec un petit capitaine, tout-à-fait élégant, qui m'aime à la folie. Le bel amuſement champêtre pour des amans !

Bon jour, ma chere Emilie,

Votre affectionnée,

ISABELLE FERMOR.

LETTRE XVI.

A Miſs RIVERS, Clarges-Street.

Silleri, le 18 Septembre.

VOTRE frere, ma chere amie, eſt allé à Montréal avec Sir George Clayton, dont vous avez ſans-doute entendu parler, & qui eſt ſur le point d'épouſer une de mes amies ; ils vont ſaluer Monſieur le Gouverneur qui y eſt

eſt arrivé. Les hommes du Canada, j'entends les Anglois, aiment à changer de place, quand même ce ne ſeroit pas pour un mieux. Les voyages ſont peu diſpendieux, la route eſt belle, ſemée de points de vue agréables, & le temps fort engageant. D'ailleurs n'y ayant pas à préſent de plaiſirs aſſez vifs pour les fixer ni à Quebec ni à Montréal, ils ſe partagent entre ces deux endroits.

Cette fantaiſie des hommes, qui eſt devenue à la mode, a un avantage pour les femmes: elle produit une circulation agréable de céladons, qui jette une variété infinie dans nos cercles & nos amuſemens; deſorte qu'après tout cette mode a ſon mérite & doit être encouragée.

Lucie, vous exigez trop de votre frere; l'été eſt charmant dans ce pays, plus beau qu'en Angleterre, la différence n'eſt pourtant pas aſſez frappante, pour exciter l'admiration. Si vous avez la curioſité de comparer nos lettres, vous verrez je crois, que nos deſcriptions figurent aſſez bien enſemble, au moins ſi le Colonel me dit la vérité.

En Décembre je vous peindrai notre hyver d'après nature: la ſaiſon actuelle reſſemble à l'automne d'Angleterre dans ſon plus beau. Je dois ajouter que la beauté des ſoirées eſt au

deſſus de toute deſcription: figurez-vous une aurore boréale conſtante, ſans le moindre nuage qui en obſcurciſſe l'éclat, un clair de lune pur & argenté, qui ne permet pas de regretter l'abſence du ſoleil. C'eſt dommage que nous n'ayons pas toujours pleine lune; les nuits ſeroient préférables aux jours. Nos promenades du ſoir ſont délicieuſes; ſurtout à Silleri où l'on goûte un plaiſir divin à s'entendre dire des douceurs, de tendres extravagances, tandis que la lune nous envoye ſa lumiere tremblante au travers des feuilles des arbres.

Les Dames Françoiſes ne ſe promenent qu'à la nuit, ce qui montre leur bon goût; & ſeulement ſur les remparts de Quebec, ce qui eſt une fantaiſie. Leur promenade favorite eſt une batterie particuliere qui forme une eſpece de petit mail. Elles n'ont pas d'idée de nos promenades champêtres, & elles ne ſentent pas la dixieme partie des beautés naturelles que leur offre la campagne des environs de la place; il y en a pluſieurs qui n'ont jamais vu la cascade de Montmorenci, quoiqu'elle ne ſoit guere à plus d'une lieue de la ville. On diroit qu'elles ſont nées ſans le moindre degré de curioſité, ſans aucune idée des plaiſirs de l'imagination, & en vérité, ſans d'autre deſir que celui de plaire. L'amour, ou plutôt la coquetterie, la

parure & la dévotion occupent tous leurs momens. Leur vivacité & leurs charmes excuſent en elles le manque d'inſtruction.

On m'a dit qu'il y avoit dans tout le Canada, deux femmes qui aimoient la lecture: elles font plus d'un ſiécle à elles deux, & paſſent pour des prodiges d'érudition.

A huit heures du ſoir.

Surement, Lucie, j'épouſerai un ſauvage. Je veux être une Princeſſe Indienne. La jolie choſe que la femme d'un Chef de Hurons! Elle mene la vie la plus agréable. On exalte la bonté des maris François. Parlez-moi d'un mari Indien: il laiſſe ſa femme faire un voyage de cinq cens milles, ſans lui demander où elle va.

J'étois aſſiſe après dîner, un livre à la main, dans un bosquet d'aubépine, près du rivage, lorſqu'un éclat de rire qui venoit de la riviere m'a fait tourner les yeux de ce côté; j'ai vu un canot de ſauvages qui abordoit; il y avoit ſix femmes, & deux ou trois enfans, ſans homme. Elles ont pris terre, ont attaché le canot au tronc d'un arbre, & trouvant un ombrage frais elles s'y ſont arrêtées entre les buiſſons qui couvroient le rivage, aſſez près de moi. Elles ont fait du feu, ont grillé quelques poiſſons, & après avoir puiſé de l'eau dans la riviere, elles

ſe ſont aſſiſes ſur le gazon pour y prendre leur frugal repas.

J'ai couru vîte à la maiſon; j'ai dit à un domeſtique de prendre du vin & quelques proviſions froides & de me ſuivre. Revenue auprès de mes Indiennes, je leur ai demandé en François ſi elles étoient de Lorette; elles ont fait ſigne qu'elles ne m'entendoient pas. Je leur ai fait la même queſtion en Anglois; la plus ancienne m'a répondu qu'elles n'étoient point de cette habitation, que leur pays étoit aux extrémités de la Nouvelle-Angleterre; que leurs maris étant allés à une partie de chaſſe de pluſieurs jours dans les bois, la curioſité & le deſir de voir leurs freres les Anglois, qui avoient conquis Quebec, leur avoit fait traverſer le grand fleuve, & qu'elles retourneroient chez elles dès qu'elles auroient vu Montréal. Elle m'a prié poliment de m'aſſeoir & de manger avec elles, ce que j'ai fait d'autant plus volontiers que j'avois apporté de quoi les regaler. Nous ſommes bientôt devenues bonnes amies. Deux bouteilles de vin ont cimenté notre amitié, & les ont tellement égayées qu'elles ont danſé & chanté, m'ont priſe par la main, & ſont devenues ſi folles de moi, que je craignois de ne pouvoir pas m'en défaire aiſément. En effet elles ne vouloient pas me quitter; enfin après trois heures qu'à

duré cette rencontre assez plaisante, je leur ai persuadé, non sans quelques difficultés, de continuer leur voyage: j'ai fait remplir leur canot de nouvelles provisions de viande & de vin, & leur ai donné un mot de recommandation pour le Colonel Rivers, afin qu'elles ne fussent pas étrangeres à Montréal.

Adieu! Mon pere arrive de Quebec, & amene compagnie à souper.

Je suis toute à vous, pour la vie,

ISABELLE FERMOR.

P. S. Ne trouvez-vous pas, ma chere, que nos bonnes sœurs les Indiennes menent une vie à peu-près semblable à celle de nos Bohémiennes. Le parallele m'a frappée, quand je les ai vu danser. Je vous assure qu'il y a aussi beaucoup de ressemblance entre leurs personnes: j'ai vu une jolie Bohémienne d'un âge mûr qui avoit le teint & les traits d'une Indienne. Les unes & les autres portent la marque des enfans du soleil.

LETTRE XVII.

A Miſs RIVERS, Clarges-Street.

Repentigny, le 18 Septembre, à dix heures du ſoir.

J'ÉTUDIE attentivement mon compagnon de voyage. Son caractere n'eſt pas aiſé à définir. Il a le ſentiment dur; rien ne fait impreſſion ſur lui. Ses yeux ont vu indifféremment les beautés variées de la campagne que nous avons traverſée: il ne les a pas plus ſenties que les payſans Canadiens qui l'habitent. J'examinois ſes yeux lorſque nous avions les plus charmants points de vue: je n'y ai pas apperçu la moindre étincelle de plaiſir. Je l'ai préſenté à une dame Françoiſe, auſſi aimable que belle, la femme d'un officier de ma connoiſſance; il ne l'a pas goûtée. Il s'eſt plaint de la fatigue & s'eſt retiré dans ſon appartement dès huit heures. Tout le monde dort à préſent, je veille pour ma chere Lucie, & je lui donnerai encore quelques inſtans avant que de me livrer au ſommeil.

Cet homme eſtime Miſs Montague, parce qu'il la voit eſtimée de tout le monde: mais il

eſt incapable de goûter par lui-même les charmes de ſa divine perſonne; ils ne ſont pas d'un caractere à lui plaire. Je penſe avec chagrin que tant de graces & de perfections ſoient ainſi prodiguées & comme perdues. Il y a tant d'autres *Miſes*, bonnes & indolentes comme lui, qui pourroient lui ſacrifier leur vie & être heureuſes.

La fille d'un riche presbitérien, d'un caractere ſobre, doux & tranquille, élevée à la campagne ſous les yeux d'une tante ou d'une grand'mere, qui ſe contenteroit a végéter avec lui dans une pareſſe faſtueuſe, ſeroit ſon vrai lot: car il aime le paroître, ne ſachant pas ſentir l'être réel. Eſt-ce pour lui que le ciel forma la divine Emilie? Une portion inanimée de terre & d'eau s'unir à un compoſé des élémens les plus actifs!

Adieu! ma chere! Nous partirons de grand matin pour Montréal.

Votre frere & votre ami,

ED. RIVERS.

LETTRE XVIII.

A Miſs RIVERS, Clarges-Street.

Montréal, le 19 Septembre, à onze heures du matin.

NON, Lucie, il n'eſt pas poſſible qu'elle l'aime. Son ame lourde, inſenſible, maniérée, n'eſt pas faite pour celle d'Emilie; eſclave des regles, du cérémoniel, de l'étiquette, il n'a que les idées d'un Ecuyer. Il y a trois heures que nous ſommes en ville, & il ne l'a pas encore vue. Quel empreſſement! Sa parure l'a beaucoup occupé: il veut ſaluer auparavant le Gouverneur qui eſt allé promener à cheval & qu'on attend à tout moment. Pour moi, je ſupporte impatiemment ce délai; mais quoiqu'ami de la maiſon, il ne me conviendroit pas d'aller voir Miſs Montague ſans lui: ce ſeroit un reproche, un affront. Que nos ames ſont différentes! J'auroîs volé à ſes genoux: elle auroit eu la préférence ſur le plus grand prince de l'univers.

Le Gouverneur vient d'arriver. Adieu, juſqu'à ce que nous ayons fait cette viſite. Nous irons delà chez le Major Melmoth qui eſt en

ville avec ſa famille, & demeure à quatre pas d'ici. Ciel! quel feu! quel cœur! quel amant! n'eſt-ce pas profaner ce nom que de le lui donner?

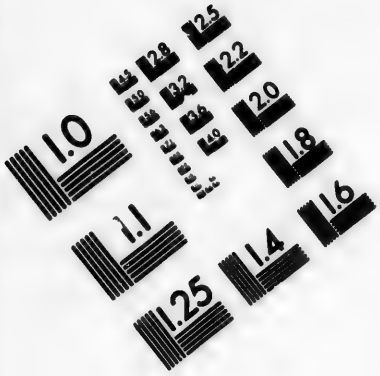
A une heure.

Je me trompois, Lucie, elle l'aime. Cela m'étonne, mais elle l'aime. Ce limon à demi façonné a touché le cœur ſenſible d'Emilie. En vérité! l'amour eſt un enfant plein de caprices. Ce n'eſt pas un effet de la ſympathie; il ne ſauroit y en avoir entre deux ames ſi différentes. Je ſuis choqué: elle ſe dégrade dans mon eſprit: je l'eſtime moins. Je m'attendois qu'elle n'aimeroit qu'un homme ſenſible & tendre comme elle.

Oui, ma chere, je le répete, elle l'aime. J'ai obſervé ſa contenance lorſque nous ſommes entrés. Elle a rougi, pali, tremblé; ſa voix foibliſſoit; chacun de ſes regards annonçoit l'émotion de ſon ame.

Elle eſt plus pâle aujourd'hui qu'elle ne l'étoit la derniere fois que je l'ai vue; elle m'a paru moins belle, & plus touchante que jamais. Il y a dans ſon air une langueur, & dans ſes façons une douceur timide, qui ſont les marques naïves d'un cœur amoureux. Toute la tendreſſe de ſon ame eſt dans ſes yeux.

Vous avouerai-je mon injuſtice? je hais cet



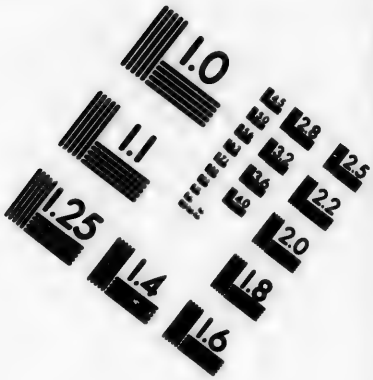
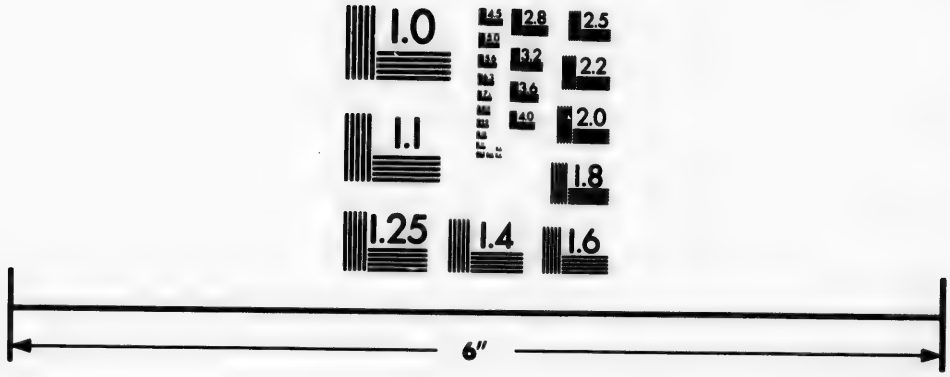
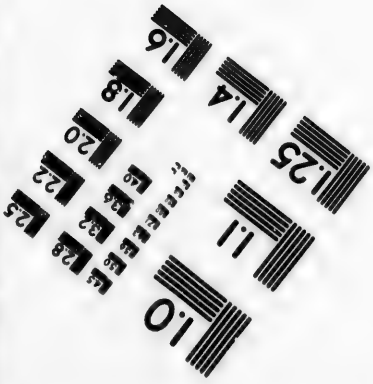


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

homme parce qu'il a le bonheur de lui plaire; ce qui ne m'empêche pourtant pas d'avoir pour lui les égards & la politeſſe que je dois à tout le monde.

Je commence à craindre que ma foibleſſe ne ſoit plus grande que je ne la ſoupçonnois.

Le 22, au ſoir.

Certes, je ſuis fou, Lucie; qu'ai-je à prétendre? — Vous aurez de la peine à vous imaginer l'excès de ma folie. Je ſuis venu après dîner chez le Major Melmoth. Emilie faiſoit un piquet avec Sir George. Croiriez-vous que je me ſuis figuré qu'on manquoit d'égards pour moi? A peine lui ai-je dit quelques mots; & quoique j'euſſe la plus forte envie de paſſer la ſoirée avec elle, je ſuis revenu immédiatement chez moi, agité de diverſes penſées qui n'étoient à l'avantage ni de l'un ni de l'autre. Après avoir fait trois ou quatre tours dans ma chambre, j'ai pris mon chapeau, & ſuis allé chez la plus belle Françoiſe de Montréal. Sa maiſon eſt préciſément vis-à-vis de celle du Major; & ſes fenêtres donnent ſur l'appartement où étoient nos amans. Dans l'excès de mon dépit, je l'ai priée de m'accorder l'honneur de lui donner la main à un petit bal que nous avons demain en ville, & d'y danſer avec elle. Avez-vous ja-

mais vu un enfantillage pareil? A peine ſeroit-il pardonnable à quinze ans.

Adieu! le courier va partir. Je vous écrirai encore dans peu de jours.

Tout à vous,

ED. RIVERS.

P. S. Le Major Melmoth m'a dit que la noce ſe feroit dans un mois à Quebec, où les nouveaux époux s'embarqueront d'abord pour l'Angleterre. Je n'y ſerai pas: je n'aurois pas le cœur de la voir s'immoler elle-même au malheur; elle ſera la plus infortunée des femmes avec cet homme-là, tout baronet qu'il eſt. Je lis dans ſon caractere; ſa vertu conſiſte à n'avoir point de vice eſſentiel: ſes bonnes qualités ſont toutes du genre négatif.

LETTRE XIX.

A Miſs FERMOR, à Silleri.

Montréal, le 24 Septembre.

JE n'ai qu'un moment, ma chere Iſabelle, pour vous dire que j'ai reçu votre derniere lettre; toute cette ſemaine s'eſt paſſée dans un tracas continuel.

Vous vous trompez, ma bonne amie; je ne desire point de ressentir une passion romanesque & puérile, je me contenterois de cette amitié tendre & vive, seule capable de rendre heureuse une union aussi intime que celle du mariage. Je voudrois plus de conformité entre nos caracteres, nos sentimens & nos goûts.

Mais je ne vous dirai plus rien sur cet article, jusqu'à ce que j'aie le plaisir de vous voir à Silleri. Nous allons partir, Mistress Melmoth & moi, sur un vaisseau qui met à la voile dans un ou deux jours, on nous dit que c'est la plus agréable & la plus commode de toutes les manieres de faire le voyage, vu l'état de Mistress. Le Colonel Rivers est si poli, qu'il veut bien différer son départ pour nous accompagner. Le Major avoit demandé cet acte de complaisance à Sir George, qui a préféré le plaisir de briller à Quebec tant par lui-même que par ses chevaux, à celui d'y conduire sa Maîtresse. Je vous avoue que cette indifférence me choque: il pouvoit se dispenser d'augmenter le cortege du Gouverneur; on ne l'y attendoit pas, & du reste la circonstance étoit pour lui une excuse suffisante: tout le monde sait notre futur mariage. Il n'étoit pas décent que deux femmes allassent seules à Quebec; & il ne l'est guere qu'un autre hom-

me que lui m'y accompagne : ma vanité eſt piquée au vif. J'attends de lui mille fois plus d'égards depuis l'augmentation de ſa fortune; il ſemble en avoir moins. Je le vois avec chagrin, & vous le dis l'amertume dans le cœur. Je n'oſe ſuppoſer qu'il ſe prévaut de ſes richeſſes & de ſon titre: il eſt plus porté à ſe prévaloir de l'inclination qu'il me ſuppoſe pour ſon aimable perſonne; cette inclination n'eſt pourtant point aſſez forte pour me faire ſupporter le plus léger manquement de ſa part.

Je ſuis dans une diſpoſition d'eſprit où il aura plus de peine à me plaire que jamais; ſoit que ce changement vienne de lui ou de moi, de ſa conduite ou de mon tempérament. Je ne ſais comment cela ſe fait; je me trouve plus éclairée ſur ſes défauts qu'auparavant: ils me choquent davantage. Sa froideur m'allarme; ma chere amie, elle eſt ſi oppoſée à la ſenſibilité de mon ame! Je commence à douter qu'il ait réellement un auſſi excellent caractere que je le penſois; en un mot, je doute qu'il puiſſe me rendre heureux.

Quand vous devriez m'accuſer d'un excès d'orgueil, je vous dirai que je ſuis moins inclinée à l'épouſer à préſent que lorſque nous étions égaux du côté de la fortune. Je l'aime aſſurément; je ſuis habituée à le regarder com-

me un époux qui m'eſt deſtiné. Avec tout mon amour, je ne veux pas m'impoſer le joug d'une obligation.

Je vous ouvrirai mon cœur, quand nous nous verrons; je ne ſuis pas auſſi heureuſe que vous l'imaginez : ne m'accuſez point de caprice; peut-on prendre trop de précautions lorſqu'il s'agit du bonheur de toute la vie.

Adieu! Je ſuis

Votre fidele

EMILIE MONTAGUE.

LETTRE XX.

A Miſs RIVERS, Clarges-Street.

Silleri, le 24 Septembre.

JE chante la palinodie: je ne veux plus être une princeſſe Indienne. Elles me font pitié, ces bonnes ſauvages : elles exaltent leur liberté, elles ſont eſclaves dans le point le plus eſſentiel. Les meres marient leurs filles ſans conſulter leur inclination, & celles-ci ſont obligées de ſe ſoumettre à cette cruelle tyrannie. Chere Angleterre! où la liberté, n'eſt point, comme parmi ces odieux ſauvages,

auſſi féroce qu'eux, mais douce, aimable, conduite par la main des graces. Il n'y a point de vraie liberté que la nôtre. Elles peuvent vanter le privilege de ſe choiſir un chef; vaut-il celui de ſe donner un mari?

J'ai aſſiſté à un mariage Indien: j'avois des vapeurs à périr; jamais je n'ai vu de couple auſſi mauſſade, ni d'aſſortiment ſi ridicule.

Adieu! Ce ſpectacle m'a donné de l'humeur pour plus d'un mois.

Votre amie

ISABELLE FERMOR.

LETTRE XXI.

A Mr. JEAN TEMPLE, Ecuyer, Pall-Mall.

Montréal, le 24 Septembre.

CE que vous dites, mon cher ami, eſt plus vrai que je ne voudrois: le caractere de nos Angloiſes eſt généralement trop réſervé. Leur abord eſt froid & repouſſant; elles ſe feroient un crime d'être engageantes, elles ont preſque peur de plaire.

C'eſt à cette réſerve mal-entendue que je crois devoir attribuer la groſſiere débauche de

la plupart de nos jeunes hommes. La gravité des femmes vertueuſes les rébute : leurs manieres trop impoſantes les éloignent; & ils ſe livrent à ces filles perdues dont le commerce avilit leurs ames.

Les Angloiſes, avec de la beauté, du bon ſens, de la ſenſibilité & de la douceur, autant pour le moins que les femmes d'aucune autre nation, ſont celles de tout le ſexe qui plaiſent le moins. La confiance qu'elles ont dans les charmes qu'elles tiennent des mains de la nature, & dans ces qualités tout-à-fait aimables que l'envie ne ſauroit leur refuſer, leur fait négliger l'acquiſition de ces petites graces enchantereſſes qui n'ont point de nom, que l'on ne peut définir, qui donnent à la beauté une force irréſiſtible, & peuvent même la ſuppléer.

Elles ſe contentent d'être bonnes & belles, ſans conſidérer que la vertu & la beauté ſans ornemens commandent l'eſtime & n'inſpirent point l'amour. Ces deux ſentimens ſont pourtant néceſſaires en mariage, qui eſt l'état que toute femme honnête ſe propoſe. Les meres, les nourrices, les tantes & les couſines ont beau dire le contraire; je ne changerai de ſentiment que quand j'aurai un autre cœur. Je ſouhaiterois que nos Angloiſes vouluſſent bien

bien réfléchir pour un moment aux graces infinies de la vertu lorſqu'elle ſourit. Celle des femmes devroit avoir la douceur & l'aménité de leur ſexe: qu'il ſeroit doux, qu'il ſeroit aiſé de plaire!

Il y a ici une ſeule perſonne que je ſouhaiterois que vous viſſiez, pour vous faire mieux comprendre tout ce que je penſe au ſujet des femmes. C'eſt bien l'ame la plus pure, l'eſprit le plus agréable, & avec cela la beauté la plus parfaite que je connoiſſe. On ne la voit point impunément. Elle unit aux tendres graces d'une Françoiſe, la pudeur, la délicateſſe & la douceur naïve d'une Angloiſe.

Rien n'eſt plus obligeant & en même temps plus adroit, mon cher Temple, que la maniere dont vous m'offrez, ſous le nom de legs anticipé, votre terre ſituée dans le Comté de Rutland; il m'eſt impoſſible de l'accepter. Mon pere, qui me connoiſſoit naturellement plus prodigue qu'il ne convenoit à ma fortune modique, a pris ſoin d'étouffer cette paſſion par une autre; il m'a inſpiré un tel amour de l'indépendance que je ne puis me déterminer à avoir obligation à qui que ce ſoit, pas même à vous.

D'ailleurs ce legs dont vous parlez ne peut être qu'hypothétique, au cas ſeulement que vous ne vous mariez pas; & moi, qui ſuis perſua-

dé que vous vous marierez, je ne pourrois profiter de votre généroſité, ſans fruſtrer vos enfans d'un bien qui leur appartiendra.

Je ne deſire pas d'être plus riche tant que je reſterai garçon; & la ſeule perſonne que j'ai ſouhaité d'épouſer, celle pour qui je ſens une paſſion véritable, ſera mariée dans trois ſemaines à un autre. Je ne dépenſerai pas ici tout mon revenu; ne ſerai-je pas riche? Pour vous tranquilliſer à cet égard, ſachez que j'ai quatre mille livres ſterlings de bien fonds; & que, par l'égalité établie ici, un enſeigne eſt obligé de faire preſque autant de dépenſe que moi; il ſe ruine infailliblement, & moi j'amaſſe de l'argent.

Vous me faites pitié, mon cher; pouvez-vous parler de bonheur dans le train de vie que vous menez? Trouver un plaiſir réel dans la poſſeſſion d'une beauté vénale? Vous riſquez de vous former une habitude qui corrompra votre goût, & vous rendra incapable de ſentir les douceurs de la tendre amitié pour laquelle la nature a formé un cœur comme le vôtre, & qui ne ſe trouve que dans l'union conjugale: j'entends une union de choix.

On dit que les mariages d'inclination ſont ordinairement malheureux. Rien n'eſt plus faux, ou bien l'inclination qui les forme, n'eſt

qu'un desir sensuel qui s'éteint dès qu'il est satisfait par la jouissance. Mais l'amour, ce tendre enfant de la sympathie & de l'estime, ce pur sentiment du cœur, est un don du ciel, & le seul bonheur digne de nos poursuites: c'est une amitié délicate & vive, animée par le goût, par l'envie de plaire; le temps, au lieu de l'affoiblir, en rend chaque jour le sentiment plus cher & plus intéressant.

Vous seriez tenté de me croire un peu romanesque dans mes idées: écoutez un homme de plaisir sur le même sujet: c'est l'élégant, le voluptueux Saint-Evremond, le Pétrone du dernier siecle, qui parle en ces termes des douceurs de l'amitié conjugale.

„ Je crois que c'est ce mêlange de tendresse, „ ce retour d'estime, ou, si vous voulez, cet„ te ardeur mutuelle à se prévenir par des té„ moignages obligeans, en quoi consiste la dou„ ceur de cette seconde espece d'amitié.

„ Je ne parle point d'autres plaisirs qui ne le „ sont point tant en eux-mêmes, que dans l'as„ surance qu'ils donnent de la parfaite possession „ des gens que l'on aime. Ce qui me semble si „ vrai que je ne crains point de dire que, si „ l'on est assuré de la parfaite tendresse d'une „ femme, on en peut souffrir la privation aisé„ ment; & qu'ils ne doivent entrer dans l'or-

„dre de l'amitié, que comme des marques & „des preuves qu'elle eſt ſans réſerve.

„Il eſt vrai que peu de gens ſont capables „de la pureté de ces ſentimens. Auſſi ne voit-„on guere de parfaite amitié dans les maria-„ges, au moins pour long-temps. L'objet des „paſſions groſſieres ne peut ſoutenir un auſſi „noble commerce que l'amitié."

Vous voyez que les plaiſirs dont vous faites cas ſont les moindres de ceux qu'une véritable tendreſſe procure, au jugement même des partiſans de la volupté.

Mon cher Temple, tout ce que vous connoiſſez de l'Amour, n'eſt rien en comparaiſon de cette douce union des ames, de cette précieuſe ſympathie de deux cœurs épris l'un de l'autre, dont vous n'avez pas ſeulement l'idée.

Vous avez vu la beauté; elle vous a inſpiré une émotion paſſagere; mais vous ignorez encore ce que c'eſt qu'un attachement réel: vous ne connoiſſez point cette tendreſſe irréſiſtible, ce délire de l'ame, cet amour qui acquiert de la force en s'épurant.

Je vous en dis peut-être trop. Excuſez-moi, mon ami; je deſire ardemment votre bonheur; j'en ai d'autant plus de mérite que je n'ai moi-même aucune eſpérance de goûter celui que je deſire.

Je voudrois vous voir ſuivre le plan de vie que je crois le plus propre à me rendre heureux, parce que je ſais que nos deux ames ſont de la même trempe. Vous avez pris une autre route, vous reviendrez ſur vos pas pour rentrer dans la mienne. Senſible aux plaiſirs délicats, je n'ai point de goût pour les autres; ou plutôt, il n'en eſt point d'autres, pour les ames bien nées. La liſte de mes amours, n'eſt pas grande: c'eſt l'effet de la délicateſſe de mon goût, plutôt que la ſévérité de mes mœurs, permettez-moi de parler ainſi à un ami; j'ai rarement aimé, parce que je ne puis aimer ſans eſtimer.

Croyez-moi, le plaiſir d'aimer, même ſans eſpoir de retour, eſt ſupérieur à la volupté des ſens, quand le cœur n'y prend point de part. Un Poëte François a raiſon de dire

——— *Amour,*
Tous les autres plaiſirs ne valent pas tes peines.

Il n'y a point-là d'exagération. Vous direz, ſans-doute que je ſuis fou: je viens de quitter une femme qui ſeroit capable de faire tourner la tête à tout l'univers. Adieu!

ED. RIVERS.

LETTRE XXII.

A Miſs RIVERS, Clarges-Street.

Silleri, le 25. Septembre.

J'AI rodé dans les environs, entrant dans toutes les cabanes de payſan, faiſant partout mille queſtions, pour ſatisfaire la curioſité de mon amie. Quant à mon pere, quoique vos queſtions s'adreſſent proprement à lui, comme il eſt fort affairé, vous voudrez bien, pour cette fois, recevoir ſa réponſe de ma main.

La vie des Canadiens reſſemble en bien des choſes à celle des anciens patriarches. Dans les commencemens, les terres furent partagées entre les troupes, chaque officier devint Seigneur de manoir, & chaque ſoldat ſoumis à ſon commandement prit une certaine quantité de terres pour la cultiver. L'avarice étant naturelle à l'homme, il arriva que les Soldats prirent plus de terres qu'ils n'en pouvoient cultiver, & qu'il n'en falloit pour faire ſubſiſter une famille; d'où vient que l'on trouve aujourd'hui tant de terrein inculte & déſert dans la plus belle partie de la province. Ceux qui eurent des enfans, & en général, ils en eurent

un grand nombre, partagerent entre eux leurs terres à meſure qu'ils ſe marierent, & vécurent ainſi au milieu du petit monde de leurs deſcendans.

Il y a des villages entiers, & même toute une île, celle de Coudre, dont les habitans prétendent venir d'une ſeule paire, en ſuppoſant néanmoins que leurs fils prirent des femmes dans les villages voiſins, car je ne trouve aucune tradition qui diſe que les freres ſe ſoient permis d'épouſer leurs ſœurs.

Le bled eſt ici fort bon, quoique peut-être inférieur au nôtre. La moiſſon ne ſe fait pas la moitié auſſi gaiement qu'en Angleterre. Le payſan pareſſeux laiſſe la plus grande partie de ſes terres ſans culture, ne ſeme que l'eſpece de grain dont il a beſoin pour ſa ſubſiſtance, trop indolent & trop glorieux pour travailler pour de l'argent, deſorte que chaque famille fait ſa récolte en particulier, ce qui fait qu'il n'y regne point cette vive allégreſſe qui anime les travaux des moiſſonneurs attroupés pour récolter enſemble un grand terrein.

La pareſſe eſt la paſſion dominante dans ce pays, depuis le manant juſqu'à ſon ſeigneur. Vous ne voyez point celui-ci ſe proméner à-pied, ni monter à cheval : il ſe fait traîner comme une femme dans une caleche qu'il ne

conduit jamais. Les payſans, j'entends les peres de famille, ſont preſqu'auſſi oiſifs que les ſeigneurs.

Figurez-vous que j'ai vu, dans une ferme voiſine de notre maiſon, deux enfans, un garçon & une fille de dix à onze ans, beaux l'un & l'autre comme deux anges, aſſiſtés par leur grand'mere, faire la récolte d'un champ d'avoine, tandis que leur fainéant de pere, un drole de trente deux ans, robuſte & nerveux, étoit couché ſur le gazon, fumant ſa pipe, à trente toiſes de nos petits moiſſonneurs. Le travail eſt le lot des deux extrémités de la vie: la force de l'âge & de la ſanté eſt livrée au plaiſir: les enfans & les vieillards s'occupent: les autres pareſſent.

A propos de fumer, il n'eſt pas rare de voir ici des marmots de trois ans, ſur la porte de la cabane, la pipe à la bouche, auſſi graves que de petits magots chinois ſur une cheminée.

Pour nos fruits, je vous ai déja dit que nous avions une quantité immenſe de mures toute l'année: dès le printemps, lorſque la neige commence à fondre, on en trouve d'auſſi fraîches & d'auſſi bonnes qu'en automne. Les bois ſont ſemés de fraiſes & de framboiſes; à peine peut-on faire un pas, dans la ſaiſon, ſans marcher ſur des fraiſiers ou fleuris ou en fruit. Nous avons

avons en abondance de petits raiſins de Corinthe, des prunes, des pommes & des poires en abondance; peu de ceriſes & de raiſins, encore le peu qu'il y a n'eſt pas d'un bon acabit; d'excellens melons muſqués, & des melons d'eau en quantité, mais qui ne ſont pas auſſi bons à proportion que les musqués; point de peches ni autres fruits de cette eſpece. C'eſt pourtant moins la faute du climat que celle des habitans: trop pareſſeux pour acheter l'agréable au prix de quelques ſoins, ils ſe contentent abſolument du pur néceſſaire. Ils pourroient avoir tous les fruits d'Europe, excepté des groſeilles, parce que l'été eſt trop chaud; il y a dans les bois des groſeilliers du pays, on en a apporté d'Angleterre, mais le fruit tombe avant qu'il ſoit mûr. Les fruits ſauvages, ſurtout les petits fruits rouges, ſont ici en plus grande variété, & meilleurs qu'en Angleterre.

Puiſque je ſuis ſur le chapitre des productions naturelles du pays, je ne dois pas oublier le chanvre & le houblon qui croiſſent partout dans les bois. Je m'imagine qu'on pourroit cultiver le premier avec ſuccès, ſi ces gens-ci vouloient ſe donner la peine de cultiver quelque choſe.

Quelques grains de chaque eſpece, un peu de foin, un peu de tabac, une demi-douzaine

de pommiers, des choux & des oignons, c'eſt tout ce qui forme une plantation canadienne. A peine y voit-on une fleur, ſi ce n'eſt dans les bois, où il y a une belle variété d'arbriſſeaux fleuris: le cerifier ſauvage qui y abonde, a une fleur auſſi charmante que ſon fruit eſt exquis: il égale, à mon avis, l'arbouſier.

On ſeme ici le froment au printemps; on ne fume point la terre, & on la travaille fort ſuperficiellement; eſt-il ſurprenant qu'il ſoit inférieur au nôtre. Le payſan s'imagine que ſi l'on ſemoit en automne, la gelée détruiroit la ſemence: c'eſt un préjugé démenti par l'expérience. J'ai vu moi-même, dans une ferme qui appartient au Gouverneur, un champ de froment, fumé & enſemencé en automne, & qui eſt auſſi beau qu'on en puiſſe voir en Angleterre.

Telle eſt l'indolence de ces Canadiens, qu'ils ne veulent pas prendre la peine de fumer leurs terres, ni même leurs jardins. Juſqu'à l'arrivée des Anglois, on jettoit tout le fumier de Quebec dans la riviere.

Jugez de la fertilité naturelle d'un ſol qui produit une riche moiſſon ſans engrais, ſans repos, & preſque ſans labourage. Malgré cela, nos écrivains économiques d'Angleterre ne parlent jamais du Canada ſans y joindre l'é-

pithete de *Stérile*. Cette extrême fertilité eſt attribuée aux neiges qui ſéjournent cinq à ſix mois ſur la terre. Les denrées ſont cheres à cauſe du nombre prodigieux de chevaux que l'on entretient: chaque famille a une charrette, même la plus pauvre; & chaque fils de payſan a un cheval pour ſes courſes d'amuſement, indépendamment de ceux qui ſont néceſſaires pour faire valoir la ferme. La guerre auſſi a détruit le bétail; on m'a dit pourtant qu'il commençoit à ſe recruter. Tout ce que je viens de vous dire n'empêche pas qu'on n'ait aſſez récolté de grains dans quelques cantons pour en exporter cette année en Italie & en Eſpagne.

Qu'en dites-vous, ma chere, n'ai-je pas du talent pour être une bonne fermiere? J'ai acquis toutes ces connoiſſances dans un coup d'œil ſur la campagne: il y a des gens qui naiſſent inſtruits. Vous êtes ſurpriſe, ſans-doute, & moi, je m'admire; jamais de ma vie je n'ai été ſi vaine de mes lettres, que de celle-ci.

Je vous donnerai le mot de l'énigme. Je dois tout mon ſavoir à un ancien domeſtique qui a vécu long-temps à la campagne chez mon grand-pere, & qui n'ayant guere d'occupation ici, s'eſt attaché à connoître l'état de l'agriculture dans

un arrondiſſement de cinq à ſix milles aux environs de Quebec.

Adieu! ce ſujet commence à m'ennuyer: il faut réſerver quelque choſe pour une autre fois. Je ſuis

Votre fidele
ISABELLE FERMOR.

P. S. A-préſent que j'y penſe, pourquoi n'avez-vous pas écrit à votre frere? Je vous trouve ſinguliere de m'expoſer à montrer mon ignorance. Le Colonel qui vient former ici un établiſſement fait tout ce que vous demandez. Je vous comprends: ma belle amie: vous avez voulu m'entendre bavarder ſans connoiſſance de cauſe. Vous voilà bien payée. Jean m'a rendu un grand ſervice: graces à ſes obſervations, mon nom peut figurer dans un ouvrage d'agriculture.

LETTRE XXIII.

A Miſs RIVERS, Clarges-Street.

Silleri, le 29 Septembre, à dix heures.

OH! ſoyez en ſure, Lucie; nous ſommes ſouverainement à plaindre: je vous en

fais juge; la cour du Gouverneur eſt déſerte: nous avons diſette d'hommes, pas plus que ſix contre une femme. La proportion eſt honnête, & je voudrois bien quelle durât longtemps ſur ce pied-là. Les dames prennent demain le chocolat chez le Gouverneur qui leur donne un bal jeudi. Vous ne reconnoîtriez pas Quebec. Tout y eſt fête & plaiſir: c'eſt le plus beau ciel du monde, un lieu de délices. Ne comptez plus me revoir en Angleterre; on eſt réellement quelque choſe ici: vingt-ſept cavaliers m'ont demandé la grace de danſer avec moi; j'ai écrit leurs noms ſur mes tablettes, ma mémoire n'y ſuffiroit pas.

Au ſujet de la danſe, je me trouve dans un embarras aſſez ſingulier, vous allez voir. Dans un temps de diſette, lorſque tous nos élégans étoient à Montréal, je voulus bien, pour paſſer le temps, écouter les douceurs que me contoit un petit capitaine d'un ton tout-à-fait gentil: je lui permis de ſoupirer, ne croyant pas qu'il y mît plus de ſérieux que moi. Point du tout; il eſt vraiement amoureux; il a pris tous les airs d'un amant, pour quoi il n'a certainement point de vocation; il ſe formaliſe de ce que je ne veux pas danſer jeudi avec lui. Eh bien, qu'il ſe formaliſe tant qu'il voudra: il ne danſera pas avec moi.

N'eſt-il pas ſingulier que la premiere petite machine qui s'aviſe de nous aimer, prétende qu'on lui doive du retour. Ces têtes folles m'excedent. Lucie, avez-vous plus de patience que moi? —

J'apperçois un vaiſſeau qui deſcend à pleines voiles: ce pourroit être Emilie & ſa compagnie. Tous les pavillons ſont arborés: on plie les voiles, on jette l'ancre vis-à-vis de la maiſon. C'eſt elle; je vole au rivage. De la muſique, comme ſi j'y étois; une tente ſur le pont: votre frere deſcend dans la barque. Adieu pour un moment; je vais les inviter à mettre pied à terre.

A midi.

C'étoit Emilie, & Miſtreſs Melmoth avec deux ou trois jolies Françoiſes. Que votre frere eſt heureux! J'ai trouvé le thé & le caffé qui m'attendoient ſur le tillac; & une table chargée de toutes ſortes de fruits de Montréal qui ſont ſupérieurs aux nôtres. Par parentheſe, le Colonel m'en a apporté une cargaiſon: il eſt galant au poſſible. Nous nous ſommes régalés, puis nous avons pris terre. Ils dînent ici: nous danſons après-dîner, & à la danſe ſuccédera une petite collation dans le bois. Mon pere a envoyé chercher Sir George, le Major Melmoth qui eſt à Quebec, & quelques autres

amis; nous aurons la plus jolie assemblée du monde pour un impromptu. Mon pere est enchanté de sa petite Emilie: il en étoit fou lorsqu'elle étoit enfant. Je ne puis vous exprimer combien je suis heureuse de la revoir: elle est plus belle que jamais; vous savez quel goût j'ai pour la beauté; je n'ai pu de ma vie supporter une femme laide.

Adieu, ma très-chere!

Votre amie

ISABELLE FERMOR.

Votre frere est beau comme un ange, ce matin. Il n'est point paré, il n'est pas non plus tout-à-fait sans parure; un deshabillé décent, élégant & enchanteur; des cheveux sans poudre, flottant au gré du vent, & dans un agréable desordre; un air vif & enjoué, des yeux qui disent mille jolies choses. Je ne lui ai jamais vu tant de gaieté. Il éclipsera aujourd'hui tous les autres hommes: les cœurs seront tous pour lui. J'en deviendrai amoureuse, s'il continue sur ce ton. Non, Lucie, il n'y a pas de risque; je lui ai fait mille agaceries; il ne m'a pas même honoré d'un sourire.

Ma chere, mon cœur est si léger! je suis si contente! J'aime Emilie de toute mon ame. Il y avoit trois ans que je ne l'avois vue; il

m'eſt ſi étrange de la retrouver en Canada. Je ſuis heureuſe au delà de toute expreſſion : il ne me manque plus que vous pour être au comble de la félicité.

A trois heures.

Le meſſager eſt de retour. Sir George eſt au Lac Charles avec des Dames Françoiſes. Emilie a rougi lorſqu'on le lui a dit. Il pouvoit bien ſuppoſer que le vent étant bon, elle ſeroit ici aujourd'hui. Votre frere danſe avec ma belle & tendre amie : elle ne perd rien au change ; elle a pourtant raiſon d'être piquée, un amant doit avoir le don de deviner, Sir George eſt bien mauſſade.

A minuit.

Le Baronet eſt entré lorſque nous étions à ſouper. Il s'eſt plaint le premier, & a bien fait ; il a paru fort fâché qu'on ne lui eût point envoyé un exprès, puiſque l'on ſavoit où il étoit. Cependant il a été plus enjoué qu'à ſon ordinaire ; ſa maîtreſſe a eu lieu d'être contente de ſes petits ſoins. Votre frere a paru chagrin de ſon arrivée ; Emilie, qui s'en eſt apperçue, a redoublé de politeſſe à ſon égard, & lui a rendu ainſi une partie de ſa bonne humeur. Après tout la ſoirée s'eſt paſſée fort agréablement ; nous nous ſerions

encore plus amusés, si Sir George fût venu plutôt, ou point du tout.

Les Dames couchent ici, & nous partons tous ensemble dans la matinée pour Quebec. Les Messieurs prennent congé de la compagnie.

Je me suis échappée un moment pour fermer ma lettre & la donner au Colonel, qui la mettra demain dans son paquet.

LETTRE XXIV.

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

Quebec, le 30 *Septembre.*

AURIEZ-VOUS supposé, ma chere Lucie, que le Baronet Clayton pût refuser d'accompagner Emilie Montague, sa future épouse, de Montréal à Quebec, & me charger, moi le Colonel Rivers, de cette agréable commission? Je ne sais dans quelle vue il l'a fait, quel que puisse être son motif, je lui dois les trois plus beaux jours de ma vie; & j'en suis infiniment reconnoissant, quoiqu'un peu piqué qu'il m'ait choisi pour servir de sigisbée à sa maîtresse. Il me croit peut-être un homme sans conséquence, à qui l'on peut confier sans danger la plus belle femme: il n'y a rien de trop flatteur

dans cet excès de confiance. Qu'il prenne garde à lui; qu'il n'aille pas devenir impertinent, & me donner un défi. Je ne ſuis pas vain; mais, la fortune miſe à part, j'oſe entrer en concurrence avec Sir George Clayton. Je n'ai point de caroſſe à ſix chevaux à donner à Miſs Montague, mais je puis lui offrir un cœur qui ſait apprécier ſes perfections: lequel eſt le plus propre à la rendre heureuſe, avec la ſenſibilité qu'elle a?

L'agréable voyage! Nous avons mis trois jours à venir, parce que nous en avons fait une fête continuelle: le plaiſir ne nous a pas quitté. Nous avions pris de la muſique avec nous; nous avons mis pied à terre une ou deux fois par jour, viſité les familles Françoiſes de notre connoiſſance, couché deux nuits à bord, & danſé joyeuſement à Silleri.

Le canal, de Montréal à Quebec, offre un ſpectacle qui n'a peut-être rien qui lui ſoit comparable dans l'univers: ſes deux bords ſont habités, quoique les établiſſemens ſoient moins nombreux ſur le bord méridional que ſur l'autre. Une aimable confuſion de bois, de montagnes, de prairies, de champs couronnés d'épis, de ruiſſeaux qui vont ſe perdre dans le fleuve Saint-Laurent, d'égliſes & de châteaux que l'on découvre de diſtance en diſtance au

travers des arbres, forme une continuité de payſages que l'œil ne ſe laſſe point d'admirer.

Cette ſcene charmante, un temps ſerein, un vent frais qui ſouffloit à notre gré, la compagnie d'une demi-douzaine de belles femmes, auroient enivré de plaiſir l'homme du monde le plus inſenſible. Miſs Montague étoit l'ame de la partie; elle avoit mille attentions polies, & ſembloit être doublement aiſe du plaiſir que j'avois à l'accompagner dans ce voyage, comme ſi elle eût craint que ce fût dans moi un acte de pure complaiſance.

Je l'aime chaque jour davantage: j'ai beau réfléchir que cet amour eſt inconſidéré, même imprudent, je ne puis combattre une inclination qui me fait goûter un ſi délicieux plaiſir. Je trouve mille charmes dans les moindres bagatelles que je fais pour l'obliger.

Ne raiſonnez point avec moi ſur ce ſujet. Votre morale eſt excellente; connoiſſez-vous ce que c'eſt qu'un amour naiſſant? C'eſt une folie de continuer à la voir, je le ſais, je le ſens. Sa converſation me plait; l'attrait du plaiſir l'emporte ſur tout le reſte; je ne ceſſerai de la voir que quand elle ſera mariée.

Du reſte, plein de reſpect pour ſes engagemens, je ne lui demande que de l'amitié; quant à moi, j'aurai pour elle de l'amour, je

ne puis donner d'autre nom à ma paſſion. Pour vous donner une preuve de ma prudence, j'ai deſſein de danſer jeudi avec la plus belle demoiſelle que nous ayons ici, & de lui témoigner des attentions capables de détruire tous les ſoupçons que l'on pourroit avoir de ma tendreſſe pour Emilie. Je ſuis jaloux de Sir George, je le hais; mais je diſſimule avec plus d'adreſſe que je ne m'en croyois.

Ma chere Lucie, je ne ſuis point heureux; mon eſprit eſt dans un état de trouble que je ne puis décrire: aſſez foible pour nourrir une eſpérance à laquelle je ne vois pas le moindre fondement, j'interprete tout en faveur de mon amour, ſes regards, ſes paroles, ſes moindres marques d'amitié, ce qui n'eſt même qu'un retour de politeſſe dont elle ne peut pas ſe diſpenſer. Je m'imagine que ſes yeux d'intelligence avec les miens ont deviné mon ſecret; & je crains réellement que les ſentimens de mon cœur n'aient trop éclaté.

Je l'aime; oui, Lucie, je l'aime à la folie; ces trois jours —

On vient. Adieu!

Votre frere & votre ami

Ed. Rivers.

P. S. C'eſt le Capitaine Fermor qui veut abſolument me mener dîner à Silleri. Toujours avec cette aimable fille! Ils ont juré, je crois, d'achever de me rendre fou; penſent-ils qu'on ſoit de marbre?

LETTRE XXV.

A Miſs RIVERS, Clarges-Street.

Silleri, le 3 Octobre. à midi.

UN bal charmant! ma chere; la tête m'en a tourné; félicitez votre amie. On m'a plus admirée, plus fêtée que Miſs Montague; je n'en tire pas beaucoup de vanité : je ſais qu'elle ſe contente d'être aimée; le moyen d'exciter l'admiration, ſans un vernis de coquetterie.

Nous étions plus de trois cens perſonnes, dont les trois quarts d'hommes, tous parés galamment, & d'une gaieté à ravir; le ſouper propre & magnifique, une muſique excellente : tout étoit divin.

J'ai preſque envie de me marier. Avec qui? Devinez; avec un homme que je ne connois point, à qui je n'ai jamais parlé qu'une fois, la

nuit derniere, au bal, & qui ne m'a rien témoigné de plus qu'aux autres femmes. Cela n'y fait rien; il me plait plus que tout ce que j'ai vu juſques-ici. Il n'eſt pas beau, mais bien fait, un air noble, un bon caractere, & de plus un riche héritier. Je m'en informerai un peu plus amplement. Il m'eſt aiſé de l'avoir, ſi je veux: je n'ai qu'à ſeulement dire à quelqu'un de ſes amis que je trouve le capitaine Fitzgerald l'homme le plus agréable qu'il y ait ici; il ſera tout étonné de n'avoir pas remarqué plutôt que je ſuis la plus belle qui ait paru au bal. Je traiterai cette affaire ſérieuſement. Il faut ſe marier, c'eſt la mode: tout le monde ſe marie: pourquoi ne vous mariez-vous pas, ma chere? marions-nous.

Votre frere eſt toujours ici; je ſuis ſurpriſe que Sir George n'en ſoit pas jaloux; car, comme il n'a pour moi aucune attention marquée, on voit bien qui l'amene. J'oſe dire que je ne le verrai point la ſemaine prochaine: Emilie doit retourner auprès de Miſtreſs Melmoth où elle reſtera huit jours; elle part auſſi-tôt après dîner.

Adieu! je ſuis excédée de fatigue; nous avons danſé juſqu'au jour; je me ſuis levée à midi pour vous.

Votre fidele amie
ISABELLE FERMOR.

P. S. Votre frere a danſé avec Mademoiſelle Clairaut; ſavez-vous que j'étois piquée qu'il ne me donnât pas la préférence, puiſque ſa chere Emilie danſoit avec ſon amant. Ce n'eſt pas que je n'euſſe un danſeur fort aimable, je ſuis contente, je l'avois choiſi. Encore un mot: on m'a dit que les diſpoſitions du contrat de mariage devoient être arrangées la ſemaine prochaine; mon pere eſt dans la confidence, je n'y ſuis pas. Emilie n'eſt pas bien ce matin; elle n'étoit point gaie au bal. Je ne ſais pourquoi, mais elle n'eſt pas contente. Que penſer? Je m'imagine —— ce n'eſt qu'une imagination.

Adieu! ma chere fille, je n'en puis plus. Adieu!

LETTRE XXVI.

A Miſs RIVERS, Clarges-Street.

Quebec, le 6. Octobre.

Je vais, ma Lucie, — Où? je n'en ſais rien; ce que je ſais, c'eſt que je ne veux pas être témoin de ce mariage. L'auriez-vous cru poſſible? — Quelle folie! Ne ſavois-je

pas dès le commencement, qu'elle avoit promis ſa main? Pouvois-je ſuppoſer qu'elle romproit un engagement de pluſieurs années avec un homme qui lui donne une preuve ſi évidente qu'il la préfere à toutes les autres femmes, pour ſatisfaire la fantaiſie d'un inconnu qui ne lui a pas ſeulement dit qu'il l'aimoit?

Le capitaine Fermor m'a dit que tout étoit réglé au jour près, & qu'elle avoit promis de le fixer demain.

Je ſortirai de Quebec la nuit prochaine; perſonne ne ſaura la route que je prendrai; je n'en ſais encore rien moi-même. Je paſſerai la pointe de Levi, avec mon valet de chambre, & puis je m'abandonnerai au hazard. Je ne veux pas même ſavoir le jour; je n'y ſurvivrois pas. Je ſuis fortement tenté de lui écrire; que lui dire? Je trahirois malgré moi ma tendreſſe, & ſa compaſſion troubleroit peut-être ſon bonheur. N'eſt-ce pas aſſez d'être malheureux, ſans accabler les autres de ſes maux? Quand il ſeroit poſſible qu'elle me préférât à Sir George, elle eſt trop avancée pour reculer.

Ma très-chere Lucie, je n'ai ſenti qu'à ce moment l'excès de mon amour.

Adieu! Je ſerai quinze jours abſent. Alors elle

elle ſera embarquée pour l'Angleterre. Je ne ſaurois la voir entre les bras d'un autre. Ne vous allarmez point ſur le compte du pauvre Colonel; plaignez-le, c'eſt aſſez. La raiſon & l'impoſſibilité du ſuccès triompheront de ma paſſion pour cette beauté angélique; j'ai eu tort de me permettre de la voir ſi ſouvent. Adieu!

L'amant infortuné de Miſs Montague; que dis-je? Adieu!

Le malheureux rival de Sir George Clayton; je ſuis fou! Adieu!

ED. RIVERS.

LETTRE XXVII.

A Miſs RIVERS, Clarges-Street.

Beaumont, le 7 Octobre.

IL me ſemble que je reſpire plus librement depuis que j'ai quitté Quebec. Sir George étoit toujours dans mon chemin; je ne puis le ſouffrir; ſon air triomphant n'eſt pas ſupportable. Il a, ou je lui prête toute l'inſolence d'un rival heureux: il auroit tort, aſſurément. Peut-être auſſi que toute l'injuſtice eſt de mon côté; je le hais cordialement: cela eſt plus fort que moi. Je le regarde comme un raviſſeur qui me

prive d'un bien auquel je m'imagine follement avoir des prétentions.

Juſques-ici ma conduite a été de la derniere foibleſſe; j'eſpere devenir plus raiſonnable à préſent que je ne verrai plus les yeux qui m'enſorceloient. Il y a long-temps que j'aurois du prendre ce parti. Il faudroit auſſi n'y plus penſer; l'un amenera l'autre. C'eſt toujours quelque choſe, que d'avoir pu quitter les lieux qui poſſedent ſes charmes.

J'ai trouvé ici un excellent prétexte à mon abſence; on m'a dit qu'il y avoit un bien à vendre au deſſous du fleuve, & que l'acquiſition en ſeroit moins coûteuſe que le défrichement des terres que j'avois deſſein de prendre pour mon établiſſement. J'irai le voir, cette diſtraction m'amuſera.

Mon valet de chambre retourne à Quebec: mon abſence ſubite auroit l'air d'une évaſion; mes amis la trouveroient extraordinaire; j'en cacherai le motif réel ſous le prétexte que je viens de vous dire. En conſéquence j'ai écrit à Miſs Fermor que j'étois en marché pour une acquiſition; que cette affaire me retiendroit long temps; je l'ai priée de faire agréer à ſon aimable amie les vœux tendres & ardens que je fais pour ſon bonheur auquel je m'intéreſſe auſſi vivement que perſonne au monde; j'ai ajouté

que j'enviois trop le sort de Sir George, pour la féliciter de bon cœur.

Adieu! Mon domestique attend ma lettre. Je vous ferai part de mes avantures dès que je serai de retour à Quebec.

Tout à vous,

EDWARD RIVERS.

LETTRE XXVIII.

A Miss FERMOR, à Silleri.

Quebec, le 7. Octobre, à midi.

IL faut que je vous voie ce soir, ma chere; mon esprit est dans une agitation que je ne conçois pas, & que je puis encore moins exprimer. Quelques-heures vont décider du bonheur ou du malheur de ma vie. Je suis fâchée contre le Capitaine Fermor; pourquoi me tant presser sur une affaire qui exige tant de précautions?

J'ai mille choses à vous dire, que je ne puis confier qu'à vous.

Soyez chez vous, soyez y seule. Je viendrai dès que j'aurai dîné.

Adieu!

Votre affectionnée

EMILIE MONTAGUE.

LETTRE XXIX.

A Miſs MONTAGUE, à Quebec.

Silleri, le 7 Octobre.
à une heure.

JE ſerai à la maiſon, ma chere; & je n'y ſerai que pour vous. Venez.

Je vous plains, ma bonne amie; mais ſuis-je capable de vous donner un conſeil que vous puiſſiez ſuivre dans cette circonſtance critique?

Le monde ſera étonné que vous héſitiez un moment.

Votre fidele

ISABELLE FERMOR.

LETTRE XXX.

A Miſs FERMOR, à Silleri.

Quebec, le 7 Octobre,
à trois heures.

UN événement inattendu m'empêche de vous aller voir. Sir George a reçu dans le moment une lettre de ſa mere qui deſire inſtamment qu'il differe ſon mariage juſqu'au

printemps pour des raiſons de conſéquence, relatives à ſa fortune, qu'elle promet de lui communiquer par le premier courier.

Il m'a fait part de cette nouvelle avec un ton de dignité & une tranquillité admirables; moi, j'en ai reſſenti une vive joie que j'ai eu de la peine à tenir ſecrette.

A préſent il m'eſt permis de conſulter mon cœur & ma raiſon à loiſir, & de rompre par degrés cet engagement, ſi l'un & l'autre l'exigent.

Je l'ai échappé belle! Je n'avois que vingt-quatre heures pour me déterminer ou à épouſer un homme avec qui j'ai peu d'eſpérance de vivre heureuſe, ou à rompre avec lui d'une maniere qui eût expoſé l'un, ou l'autre, ou tous les deux, à la critique d'un monde impertinent & malin, que l'eſprit le plus ſage eſt quelquefois obligé de reſpecter.

Vous avouerai-je, ma chere Iſabelle, que j'ai chaque jour moins de goût pour ce mariage, que je le redoute, que je l'ai toujours craint; que je trouve mon amant changé avec ſa fortune. Le Capitaine Clayton, avec ſes appointemens & un revenu très modique, étoit modeſte, doux, affable envers ſes inférieurs, poli à l'égard de tout le monde; je lui ſuppoſois plus de bienveillance & de généroſité que la modicité

de ſa fortune ne lui permettoit d'en montrer. Je vois avec peine que Sir George, devenu riche, eſt avare, intéreſſé, orgueilleux, vain & prodigue; eſclave de tous les caprices de ſa vanité faſtueuſe, il n'épargne rien pour les ſatisfaire; indifférent ſur les beſoins réels des autres, il n'a jamais de quoi les ſecourir.

Eſt-ce-là un caractere propre à faire le bonheur de votre Emilie ? Nous ne ſommes pas faits l'un pour l'autre; nos ames ne ſympathiſent point. Mon bonheur eſt dans l'amitié, dans les tendres affections du cœur, dans les douceurs de la vie domeſtique; il met le ſien dans l'amour du faſte, dans la parure, dans ſes équipages, ſes chevaux, ſes gens, & tout ce vain éclat qui, en excitant l'envie, annonce trop ſouvent un mauvais cœur.

Vous dirai-je tout ce que je penſe ? En mariage la diſproportion de fortune s'oppoſe au bonheur mutuel. L'amour met tout au niveau; l'hymen remet les choſes dans leur premier état. Dès qu'un homme, qui aime les richeſſes & la ſplendeur, a changé ſa qualité d'amant pour celle de mari, il perd bientôt ſes premiers ſentimens, il ſonge qu'il pouvoit prétendre à une fortune égale ou ſupérieure à la ſienne; il prête ſes idées intéreſſées à ſa maîtreſſe, & croit qu'elle ne l'a point épouſé pour lui-mê-

me mais pour ſon bien. De-là naiſſent les ſoupçons, la froideur, le manque mutuel d'eſtime & de confiance.

Si vous venez ce ſoir en ville, je retournerai avec vous à Silleri. Je ne ſuis bien qu'avec vous. Miſtreſs Melmoth eſt enthouſiaſmée de Sir George ; ce ſont des éloges qui ne finiſſent point. Ce délai la déſole, ce qui la déſole encore davantage, c'eſt l'air ouvert & triomphant avec lequel j'en ai appris la nouvelle. Je lui ai dit qu'il falloit prendre ſon parti de bonne grace, comme Sir George; que la tranquillité de mon amant, loin de m'avoir donné de l'humeur, étoit un exemple que je vouloïs ſurpaſſer.

Venez directement chez nous, ma chere Iſabelle, prendre part à la joie de votre fidele.

EMILIE MONTAGUE.

LETTRE XXXI.

A Miſs MONTAGUE à Quebec.

JE vous félicite, ma chere; vous ſerez encore cinq à ſix mois votre maîtreſſe : c'eſt un plaiſir qui mérite conſidération, quand on n'eſt pas plus amoureuſe que vous ne le paroiſſez. Ce

répit vous donnera le temps de chercher ailleurs un objet qui vous charme davantage, ſans perdre vos droits ſur celui-là.

Renvoyez-le à ſon régiment à Montréal avec les Melmoth; paſſez l'hyver avec moi; faites un nouvel amant pour éprouver la force de votre paſſion; ſi elle tient contre ſix mois d'abſence, & les attentions d'un galant-homme, vous pouvez vous marier en toute ſureté.

A propos de galant-homme, avez-vous vu le Colonel Rivers? Il y a deux jours qu'il n'a paru ici. Je commence à être jalouſe de cette petite Demoiſelle Clairaut: je la trouve bien impertinente. Adieu!

ISABELLE FERMOR.

P. S. Rivers eſt abſurde: il m'a écrit la lettre la plus folle; il court la campagne, cherchant un établiſſement à acheter. Il eût mieux fait de reſter avec nous, à faire le fou. Je le lui dirois à lui-même, ſi je ſavois où lui écrire. Il eſt allé Dieu ſait où, au deſſous du fleuve, loin de la vue des hommes. Sa lettre contient mille choſes gracieuſes pour vous; je vous la porterai pour m'épargner la peine de les répéter.

Il me vient une eſpece d'idée qui ne ſeroit pas

pas malheureuſe dans la circonſtance; je voudrois la lui communiquer. Le fou! Pourquoi ne me pas donner une adreſſe. Adieu! ma très-chere.

LETTRE XXXII.

A Miſs RIVERS, Clarges-Street.

Kamaraskas, le 10 *Octobre.*

Je vous écris, ma chere de la région la plus ſauvage de la terre, ſans en excepter les déſerts inhabités, errant dans une vaſte forêt de pluſieurs lieues, rencontrant quelquefois une chaumiere du côté du fleuve. Ce bois ſauvage n'a rien qui m'effraie; toute terre m'eſt égale où Emilie n'eſt pas.

Je cherche en vain de la diſtraction; ſon image me ſuit. Toujours préſente à ma penſée, elle ſemble m'inviter à revenir à Quebec. La laiſſerai-je quitter ce pays, ſans lui dire adieu? Cette idée me tourmente, que riſqué-je à la voir pour une derniere fois? Elle partira pour toujours.

Le 11 *Octobre.*

Le bien dont on m'avoit parlé appartient à une dame, qui veut le vendre, je ſuis à-pré-

ſent chez elle. Elle eſt fort aimable, une veuve de trente ans, d'une figure intéreſſante, beaucoup de vivacité, un jugement ſolide cultivé par la lecture, ſon unique reſſource dans ſa ſolitude, un abord ouvert & gracieux, une converſation attachante, une candeur & une ingénuité dont j'aurois été enchanté ſi quelque objet pouvoit me charmer dans l'état où je ſuis. La diſpoſition mélancolique de mon ame a percé au travers des égards & des attentions que la politeſſe & le motif de ma viſite m'obligeoient d'avoir pour cette aimable veuve. Elle s'en eſt apperçue, je le ſoupçonne aux différentes parties qu'elle m'a propoſées, comme ſi elle eût ſenti que j'avois beſoin d'amuſement.

Le 12 Octobre.

Madame Des Roches eſt tout-à-fait honnête. Trop pénétrante pour ne pas voir mon chagrin, trop bonne pour n'y pas compatir, elle prend tous les moyens de le diſtraire. Elle m'a offert ſa chaloupe pour aller voir le dernier établiſſement qui ſoit ſur le fleuve, vis-à-vis de l'Ile Barnabé. Elle me fait l'honneur de m'y accompagner avec un Monſieur & une Dame de ſa connoiſſance, qui demeurent à un mille d'ici.

De l'Ile Barnabé, le 13 Octobre.

La ſinguliere viſite! Je viens de voir un hermite qui a vécu ſoixante ans ſeul dans cette île. Je l'ai abordé avec une forte prévention contre ſa perſonne & ſon genre de vie: cet état, le plus contraire à la nature, ſelon moi, eſt ſi éloigné de mes idées qui ſe rapportent toutes à la ſociété, que je n'avois pas grande opinion d'un hermite. Si j'étois un tyran & que je vouluſſe punir quelqu'un qui m'eût déplu, je ne trouverois rien de plus cruel que de le priver des douceurs de la ſociété & de lui interdire tout commerce avec ſes ſemblables.

Je ſuis ſûr que je ne vivrois pas un an ſeul: je ſouffre même de ce degré de ſolitude qu'on éprouve ſur mer, dans un vaiſſeau. Le premier plaiſir que je reſſentis en arrivant en Amérique, fut d'appercevoir des traces d'habitation humaine; le premier homme, la premiere maiſon, le premier feu Indien dont je vis la fumée s'élever au deſſus des arbres, me tranſporterent de joie: je ſentis alors toute la force de ces liens qui nous uniſſent les uns aux autres, de cette ſociabilité à laquelle nous devons notre bonheur ſur la terre.

Revenons à mon hermite: ſon air m'a d'abord réconcilié avec lui; c'eſt un vieillard d'une taille avantageuſe, quoiqu'il ſoit un peu voû-

té, avec une barbe & des cheveux blancs comme neige; ſon regard annonce un homme qui a connu un ſort plus doux, & toute ſa perſonne reſpire la bienveillance. Il m'a reçu avec cordialité, m'offrant les fruits qu'il avoit, du lait frais, & de l'eau qu'il a puiſée lui-même à une petite ſource auprès de ſa maiſon.

Après quelques momens d'entretien, je lui ai témoigné combien j'étois ſurpris qu'un homme d'un naturel doux & humain, dont il venoit de me donner des preuves, mît ſon bonheur à fuir les hommes; & ſans attendre ſa réponſe je lui ai parlé ſur ce ſujet avec une effuſion de cœur qu'il a ſupportée avec une attention & une douceur angéliques.

„ Vous avez raiſon, m'a-t-il dit poliment; „ vous me ſemblez avoir un cœur ſenſible aux „ malheurs d'autrui. Mon hiſtoire eſt courte & „ ſimple: j'aimai la plus aimable des femmes, „ j'étois aimé. L'avarice de nos parens qui a„ voient ſur nous des vues intéreſſées, s'oppoſa „ à une union d'où dépendoit notre bonheur. „ Louiſe, ma chere Louiſe, vivement ſollicitée „ d'épouſer un homme qu'elle déteſtoit, me „ propoſa de nous ſouſtraire à cette tyrannie; „ elle avoit un oncle à Quebec, auquel elle é„ toit chere. Les déſerts du Canada, me dit-elle, „ nous offrent un azile que notre patrie nous

„ refuſe. Nous nous mariâmes ſecrétement &
„ nous partîmes. Notre voyage ne fut point
„ heureux; je fus obligé de relâcher ſur la rive
„ oppoſée pour aller chercher des rafraîchiſſe-
„ mens pour ma chere Louiſe, qui ſouffroit; je
„ revenois plein de la penſée conſolante d'obli-
„ ger ce qu'on aime, lorſqu'une tempête, qui
„ s'éleva tout-à-coup, me força de chercher un
„ abri dans cette baie. La tempête augmenta,
„ j'étois dans des tranſes inexprimables. Le
„ vaiſſeau, que je n'avois pas perdu de vue,
„ ſecoué par les flots, étoit incapable de réſiſ-
„ ter à leur violence. L'équipage ſe jetta dans
„ la chaloupe; ils eurent l'humanité de pren-
„ dre avec eux l'aimable objet de ma tendreſſe.
„ Ils faiſoient force de rames pour atteindre l'a-
„ bri que j'avois gagné, chaque flot qui les arrê-
„ toit étoit un trait qui me perçoit le cœur. J'é-
„ tois ſur la derniere verge d'eau, les yeux fi-
„ xés ſur eux, les bras étendus pour les rece-
„ voir, j'adreſſois au ciel les vœux les plus ar-
„ dens, lorſqu'une vague immenſe couvre la
„ chaloupe; j'entends un cri général, je m'ima-
„ gine même avoir diſtingué la voix de Louiſe.
„ La barque reparoît, ils redoublent d'activité,
„ une ſeconde vague — je ne les vois plus.

„ Jamais ce terrible ſpectable ne s'effacera
„ de ma mémoire. Je tombai immobile ſur le

„rivage, dans la plus cruelle agonie. Rendu à „la vie, le premier objet qui s'offrit à mes „yeux, fut le corps inanimé de Louiſe que la „mer avoit jetté ſur le ſable pour me donner „la triſte conſolation de lui rendre les der„niers devoirs. Ce tombeau renferme tout mon „bonheur, & m'attache à cette terre ſauvage; „plein de ma douleur je fis vœu d'y attendre „le moment qui me rejoindroit à celle que j'ai„mai. Tous les matins près de ſa cendre froi„de, je plains ſon ſort, & conjure le ciel de „hâter l'inſtant de notre réunion. Je ſens que „nous ne ſerons plus long-temps ſéparés; bien„tôt je la retrouverai pour ne la plus quitter.“

En prononçant ces derniers mots, ſans faire attention qu'il n'étoit pas ſeul, il s'eſt avancé précipitamment vers un petit oratoire qu'il avoit élevé ſur le rivage près du tombeau de ſon épouſe; là je l'ai vu ſe jetter à genoux, & reſpectant ſa douleur je me ſuis retiré.

A ſept heures du ſoir.

Je penſe encore à ce pauvre hermite; j'ai fait ſeul cette triſte viſite, Madame Des Roches & ſa compagnie ne ſe ſont pas ſouciés de m'y accompagner. Je ne ſaurois approuver ſon vœu, ni ſa fidélité à le ſuivre; cependant le motif l'excuſe & le rend même précieux à mes

yeux. La dévotion ſeule eſt capable de répandre un baume ſalutaire ſur les plaies que l'amour à faites. L'ame affoiblie, conſumée par les feux de la tendreſſe, n'eſt pas ſuſceptible de guériſon par les remedes ordinaires.

La converſation de ce vieillard n'étoit point celle d'un ſolitaire; je lui ai trouvé les graces d'un eſprit cultivé dans la ſociété. Il a paru charmé de l'intérêt que j'ai pris à ſon ſort: je voulois lui faire un préſent, mais il ne reçoit rien.

Un vaiſſeau fait voile pour l'Angleterre; Madame Des Roches a la bonté d'y envoyer cette lettre. Nous retournons demain chez elle.

Adieu! Lucie; tout à vous,

ED. RIVERS.

LETTRE XXXIII.

A Miſs RIVERS, Clarges-Street.

Quebec, le 12 Octobre.

LE Colonel m'impatiente; ce fou eſt allé errer dans les bois, tandis que nous avons beſoin de lui. Il y a tous les jeudis aſſemblée chez le Gouverneur: il nous a donné un ſecond

bal depuis l'abſence de votre frere. Je ſens qu'il me manque par-tout où je ſuis. Ce ne ſont que bals, fêtes, jeux, parties de plaiſir; mais tout cela n'eſt rien ſans mon petit Rivers.

J'ai fait les trois religions ce matin, & comme je ſuis naturellement conſtante, j'en ai mille fois plus d'attachement pour la mienne. J'ai été à la meſſe, au prêche, & à l'aſſemblée presbytérienne. Cette derniere m'a fait faire une réflexion au ſujet de la pompe religieuſe. L'égliſe Romaine reſſemble à la femme d'un riche particulier, elle eſt ſurchargée de parure & de bijoux; la presbytérienne eſt une villageoiſe ſans graces comme ſans ornemens. L'égliſe Anglicane eſt une femme de qualité, miſe avec goût & dignité, riche par ſon élégante propreté, comme dit Horace, mon auteur favori. Il y a une noble & agréable ſimplicité dans le culte & les cérémonies de l'égliſe Anglicane, qui, indépendamment de la pureté de ſa doctrine, me préviendroit fortement en ſa faveur.

Sir Georges part ce ſoir pour Montréal, ainſi que la famille Melmoth. J'ai obtenu d'Émilie qu'elle reſteroit un ou deux mois avec moi. Je ne ſuis pas fâchée que le Baronet s'en aille; cet homme me donne des vapeurs avec ſon rire éternel, avec ſon air toujours prêt à parler

& qui ne dit jamais mot: il y a de quoi périr. Je ne ſais ſi je permettrai qu'Emilie lui donne ſa main: je veux que mon amie ait un mari qui me plaiſe. La pauvre créature mourroit en moins d'une ſemaine, non de maladie, mais d'ennui.

La compagnie dîne avec nous. On m'appelle; adieu!

Is. FERMOR.

A huit heures du ſoir.

Graces au Ciel, le voilà parti, le tendre amant! La ſéparation s'eſt faite avec une philoſophie vraiment Stoïque de part & d'autre: la belle tranquillité! la douceur eſt une excellente vertu! C'eſt la plus jolie paire d'amoureux que je verrai de ma vie.

Le valet de chambre de votre frere eſt venu pour me dire qu'il alloit rejoindre ſon maître. J'ai une violente envie de répondre à ſa lettre, & de lui ordonner de revenir. Puiſqu'il eſt parti ſans me le dire, il peut bien revenir ſans que je le rappelle. Je lui écrirai pourtant.

LETTRE XXXIV.

A Miſs RIVERS, Clarges-Street.

Le 12 Octobre.

J'AI parcouru la terre que Madame Des Roches a deſſein de vendre: elle eſt toute auſſi ſauvage que mon établiſſement de Colonel. J'eſpérois que ce voyage m'amuſeroit, rien ne m'amuſe, rien ne m'affecte, rien ne m'intéreſſe; je ſuis comme un homme ſans idée, & privé de ſentiment. Cette charmante créature me ſuit par-tout. J'erre comme le premier homme chaſſé du paradis terreſtre, me flattant vainement que le changement de place adoucira l'amertume de mon chagrin.

Madame Des Roches ſourit & me dit que je ſuis amoureux; c'eſt un ſourire tendre & compatiſſant. Votre ſexe a beaucoup de pénétration pour tout ce qui regarde le cœur.

Le 13 Octobre.

Lucie, une lettre de Miſs Fermor qui me preſſe de revenir à Quebec; le mariage d'Emilie eſt remis au printemps. Ma chere, que le cœur de l'homme eſt foible! Malgré moi, un

rayon d'eſpérance. — Je parts, je vole: je ne puis cacher ma joie.

ED. RIVERS.

LETTRE XXXV.

Au Colonel RIVERS, à Quebec.

Londres, le 23 Juillet.

Vous ne ſauriez vous imaginer, mon cher Edouard, combien nos douairieres ſe plaignent de votre abſence: cela me prouve l'étendue de votre charité pour elles.

Ce ſeroit une douce ſatisfaction pour vous de les entendre ſe plaindre langoureuſement de la perte irréparable de cet homme charmant, de cet homme à ſentimens, de cet homme d'un goût ſolide, qui aime la beauté mûre, qui ne penſe pas qu'une femme ſoit digne de lui avant vingt-cinq ans. Elles ont raiſon, mon cher; la perte eſt irréparable; votre goût eſt trop ſingulier.

J'ai vu votre derniere favorite, Lady H. —, qui m'a aſſuré ſur ſon honneur, que vous ſeriez reſté ſept ans à Londres ſans qu'elle eût eu la moindre penſée de changer d'inclination; mais, comme elle l'a fort bien obſervé, un amant ab-

ſent n'eſt pas, à proprement parler, un amant. „Rappellez au Colonel Rivers, m'a-t-elle dit, „cet adieu d'une dame Françoiſe à un Evêque „de ſa connoiſſance : *Que votre abſence ſoit „courte, Monſeigneur; ſouvenez vous qu'une „maîtreſſe eſt un bénéfice qui oblige à réſidence.*"

En effet il n'y avoit pas huit jours que vous étiez parti, lorſque Willmott eut l'honneur d'eſſuyer les larmes de la belle veuve.

Je vais ce ſoir à Vauxhall, & demain je partirai pour ma maiſon de Rutland, d'où je vous écrirai.

Adieu! je n'ai jamais écrit de lettre ſi longue à Londres. J'oubliois de vous dire que j'ai vu Mistreſs Rivers, & Miſs votre ſœur. Mistreſs ſe porte bien & deſire impatiemment de vous revoir en Angleterre; Miſs devient ſi belle que je ne veux pas la voir ſouvent. Adieu!

Votre ami

J. TEMPLE.

LETTRE XXXVI.

A Mr. JEAN TEMPLE, Ecuyer, Pall-Mall.

Quebec, le 14 Octobre.

JE reviens d'une courſe que j'ai faite au deſſous du fleuve, & je profite d'un vaiſſeau qui met à la voile, pour vous accuſer la reception de votre derniere.

Vous me faites plaiſir de me dire que ma chere Lady H. — a donné la place que j'occupai dans ſon cœur, à l'honnête Mr. Willmott. Je voudrois que toutes les femmes choiſiſſent auſſi bien leurs favoris.

Il ſeroit fort déraiſonnable, même ridicule à moi, d'exiger de la conſtance à tant de milles de diſtance, ſurtout lorſque mon retour eſt ſi incertain.

Mon voyage doit être regardé comme une abdication abſolue, j'ai perdu mes droits & mes prétentions en qualité d'amant. Tous les cœurs où j'ai régné ont droit de ſe déclarer vacans; & l'on peut procéder à une nouvelle élection.

Je demande ſeulement un peu d'eſtime & quelque ſouvenir, bien perſuadé que Lady H— en particulier ne me refuſera pas cette grace.

Je ſuis trop ſincere pour nier que j'aie paſſé de bons momens avec nos douairieres. Obſervez pourtant que c'étoit moins par goût que par délicateſſe: j'ai toujours eu pour principe de faire le moindre mal poſſible dans le monde de la galanterie, & c'eſt ce que j'appelle faire l'amour ſans crime. Nous ſommes foibles & ſenſibles; nous ſommes obligés d'avoir de l'indulgence pour notre cœur, & pour nos ſens. Je ne veux pas auſſi que l'indulgence ſoit exceſſive ni indiſcrete dans ſon objet. Les femmes mariées ſont du fruit défendu, dans mes principes; j'ai en horreur la ſéduction de l'innocence; je ſuis trop délicat & trop vain, avec toute ma modeſtie, pour payer le plaiſir, & une beauté venale ne ſauroit m'en procurer; que faire donc avec un cœur dont l'activité ne pouvoit reſter en repos, & dont la ſenſibilité ſe ſeroit émouſſée ſi elle n'avoit point eu d'objet propre à l'exercer? J'ai tourné mes vues du côté des veuves, leur ſuppoſant aſſez d'expérience pour ſe tenir ſur leurs gardes.

Je vous dis que les femmes mariées ſont, dans mes principes, du fruit défendu; je penſois ainſi en Angleterre; car mes idées ſe ſont trouvé renverſées en arrivant à Calais.

Etrange force du préjugé local! je ne me rappelle pas d'avoir aimé une Angloiſe mariée,

ni une Françoiſe non-mariée. En France les mariages ſe concluent entre les parens, ordinairement ſans conſulter l'inclination des jeunes-gens; on ſe marie donc ſans s'aimer, parce que la galanterie eſt une condition tacite du contrat.

Pour revenir à mon plan, il me paroit excellent, & je le conſeille à tous nos jeunes Anglois qui, comme moi, ont un cœur ſenſible, actif, néceſſité à aimer, juſqu'à ce qu'ils trouvent un objet capable de les fixer pour la vie.

Je le crois bien, vraiment; les veuves ſont obligées de m'élever une ſtatue; c'eſt une reconnoiſſance due aux efforts que j'ai faits pour montrer par mon exemple & dans mes diſcours, que, par amour pour la décence, les mœurs & le bon ordre, tous les hommes doivent être pour elles.

Votre lettre datée du Comté de Rutland eſt ſous mes yeux. Savez-vous qu'elle me met preſque en colere contre vous? Vos idées ſur l'amour me ſemblent petites & pédanteſques. La coutume n'a-t-elle pas fait aſſez pour dégrader la plus belle moitié de l'eſpece? Vous voudriez la réduire à un état d'inſipidité & d'aviliſſement, mille fois au deſſous de celui où notre tyrannie l'a réduite.

Où eſt la raiſon, de limiter le plaiſir d'ai-

mer & d'être aimé, & le talent précieux de plaire, à trois ou quatre années de la vie d'un ſexe formé pour la tendreſſe. Les femmes naiſſent avec des affections plus vives que les hommes : cette ſenſibilité eſt encore exaltée par l'éducation. Leur refuſer le privilege d'être aimables tant qu'elles le ſont réellement, c'eſt une cruauté, un faux raffinement dont je ne vous aurois jamais ſoupçonné, malgré votre paſſion pour les beautés à demi-formées. Et que leur reſtera-t-il, ſi on leur ôte encore ce droit qu'elles tiennent de la nature?

Quant à moi, je perſiſte à croire que les femmes ſont plus charmantes quand elles joignent l'attrait du ſentiment aux graces de la beauté, quand elles éprouvent la paſſion qu'elles inſpirent; peuvent-elles même charmer ſans cela?

Une fille dans la fleur de l'âge reſſemble à un arbre en fleur ; une beauté mûre eſt un fruit bon à cueillir. Mais une femme qui conſerve les graces de la jeuneſſe dans l'âge parfait de la raiſon, reſſemble à ces arbres qui, dans des climats heureux, portent en même temps des fleurs & des fruits.

Me croirez-vous, mon cher Temple, ſi je vous dis que je viens de paſſer une ſemaine tête-à-tête, au milieu d'un bois, avec une femme

me telle que je la peins, une veuve de mon goût, une beauté mûre, cinq à ſix ans de plus que je ne veux, ſelon vous, mais vive, ſenſible, belle, ſans lui dire un ſeul mot de tendreſſe? Cependant, rien n'eſt plus vrai.

Je pourrois vous rendre un bon compte de mon inſenſibilité; mais vous êtes un traître à l'amour; ſes ſecrets ne ſont pas pour vous.

J'excuſerois vos viſites à ma ſœur, ſi je vous aimois moins; j'ai mille raiſons pour deſirer qu'elle ne faſſe pas connoiſſance avec vous.

Ce que vous me dites de ma mere me fait de la peine. Jamais je ne reprendrai cette bagatelle qu'elle a bien voulu accepter. Je ne pourrois pas vivre en Angleterre avec tout mon revenu; & avec une partie, je vis en prince en Canada.

Adieu! Le temps me manque. J'ai dérobé cette demi-heure à mon cœur. Je devrois être auprès de la plus aimable perſonne que l'on puiſſe voir. Vous devez m'avoir une obligation infinie de ce ſacrifice; pas tant néanmoins, car ma caleche n'eſt pas encore à la porte. Je l'entends: adieu!

Votre ami

ED. RIVERS.

LETTRE XXXVII.

A Miſs RIVERS, Clarges-Street.

Sillery, le 15 Octobre.

ENFIN, il eſt de retour, je croyois l'avoir perdu. Il a rapporté toute ſa gaieté. Nous l'avons poſſédé hier toute la journée; il ſembloit plutôt nous poſſéder; nous nous ſommes promenés à trois dans le bois avec une folie ſans égale. Le trio joyeux a paſſé le jour le plus agréable; c'eſt le plus beau de ma vie. Je ſuis naturellement folle, & d'un enjouement qui n'eſt pas toujours de miſe ici: vous ſavez que votre frere s'en acquitte aſſez bien dans l'occaſion: Emilie étoit d'une joie angélique. Nous avions un temps *ſuperbe & magnifique*; c'eſt l'épithete à la mode en Canada; comme on m'aſſure que nous n'aurons pas deſormais beaucoup de ces jours *magnifiques*, il falloit en profiter: nous avons pris votre frere, & nous nous ſommes promenés depuis le matin juſqu'au ſoir.

Le cher Colonel étoit enchanté de nous revoir; nous partagions ſa joie, quoique Miſs Montague affectât une tranquillité que ſes yeux

démentoient par intervalles. Je n'ai jamais vu deux figures auſſi contentes, & en même temps ſi attentives à cacher l'excès de leur ſatisfaction.

Savez-vous que Fitzgérald eſt un homme réellement aimable? J'ai un inſtinct admirable: j'ai jugé de ſon mérite, à ſon nez aquilin & à ſes yeux perçans, deux indices qui ne m'ont jamais trompée. Des idées de fortune & de grandeur me paſſent par la tête. Peut-être lui permettrai-je de faire la partie quarrée avec nous. Je lui ai dit comment j'étois devenue amoureuſe de lui, & le tour original dont je m'étois ſervi pour le lui faire ſavoir; il en a été infiniment flatté; je le crois bien, vraiment. Il me paroît avoir de la diſpoſition à être fou; en ce cas, c'eſt fait de moi: s'il joint cette qualité à tout le mérite que je lui connois, je ſuis une fille perdue.

Il a un excellent eſprit, un caractere encore meilleur, des manieres de prince, ou même d'un Lord Irlandois. Il ſe ruinera ici; ce ſont ſes affaires, & non les miennes. Il a changé de quartiers avec un officier qui eſt à-préſent à Montréal, & comme ils étoient convenus, pour plus de commodité, de laiſſer leurs appartemens garnis, il a laiſſé ſes caves pleines de vin.

Sa perſonne eſt agréable : il a de beaux yeux, de belles dents, deux points qui me touchent beaucoup; il eſt un peu marqué de petite vérole: je trouve que cela donne aux hommes un air intéreſſant; du reſte, une contenance martiale, & le ton du beau monde.

Il vient, le conquérant, il vient.

Je le vois à travers les arbres —. A préſent je le vois en plein, à deux cens pas de la maiſon. Qu'il a bonne mine à cheval! marque certaine d'une bonne éducation. C'eſt un jeune-homme bien né, qui a de ſaines idées des choſes; il a fait ma conquête, je l'admets au nombre de mes adorateurs. Qu'en penſez-vous, Lucie, ne le mérite-t-il pas?

Emilie s'étonne que je n'aie jamais aimé; la raiſon en eſt claire: en m'amuſant avec vingt amans à la fois, j'ai prévenu tout attachement ſérieux; il n'y a pas de meilleure recette contre l'amour. Je crois auſſi, ma très-chere, que vous avez fait divorce avec le petit Dieu: notre heure n'eſt pas encore venue. Adieu! Je laiſſe trop languir Fitzgérald. Adieu!

Votre affectionnée

ISABELLE FERMOR.

LETTRE XXXVIII.

A Miſs RIVERS, Clarges-Street.

Quebec, le 15 Octobre. après midi.

J'ARRIVAI ici hier matin, ma chere Lucie; je n'y ai point trouvé de vos lettres, ni de vous, ni de ma mere; ſeulement Mr. Temple me mande que vous vous portez bien l'un & l'autre, ce qui me fait un vrai plaiſir.

Permettez-moi de vous le dire, ma très-chere Lucie; l'amitié m'en fait un devoir, & j'eſpere que vous me pardonnerez cette franchiſe. Mr. Temple eſt un homme que je vous conſeille de voir rarement & ſeulement autant que la politeſſe l'exigera. C'eſt un très-aimable homme, peut-être trop aimable, il a mille bonnes qualités. C'eſt l'homme du monde que j'aime le plus; un homme ſans reproche, ſi l'on en excepte l'article des femmes. Sa maniere de vivre eſt extrêmement libertine; il a ſur ce point des idées indignes du reſte de ſon caractere. Il ne ſait point apprécier les perfections de votre ſexe qui lui font le plus d'honneur; il ne croit point à la vertu des femmes; en un mot, il eſt incapa-

ble, au moins je le crains, de cette tendre affection qui ſeule peut faire le bonheur d'une femme aimable & vertueuſe. Avec tout cela, il eſt poli, attentif, prévenant; & tout propre à perſuader aux femmes, contre ſon intention, qu'il a pour elles un attachement réel, quoiqu'il n'en ſoit rien. Il a de plus ces vertus d'éclat qui gagnent l'eſtime & l'admiration; noble, généreux, desintéreſſé, ouvert, brave, c'eſt le caractere le plus dangereux pour une femme d'honneur qui ignore l'artifice des hommes.

Ne donnez pourtant pas plus d'étendue à mes paroles qu'elles n'en ont. Mr. Temple eſt auſſi incapable de chercher à vous ſéduire, quand même vous ne feriez pas la ſœur de ſon ami, que vous l'êtes vous-même de l'écouter s'il formoit des deſſeins. C'eſt pour votre cœur ſeul que je ſuis allarmé. Il eſt fait pour plaire, vous êtes jeune & ſans expérience, vous n'avez point encore aimé, un cœur neuf ne connoît point les pieges de l'amour. Ma crainte eſt que vous n'aimiez un homme dont les idées l'éloignent du mariage, & par conſéquent incapable de répondre, comme il convient, à la tendreſſe d'une fille vertueuſe. L'intérêt que je prends à votre tranquillité m'engage à vous parler ſi librement.

J'ai vu ma divine Emilie. Sa politeſſe m'a

flatté; je ne puis douter de ſon amitié pour moi, je ne ſuis pas encore abſolument content. La tranquillité avec laquelle elle ſupporte le délai de ſon mariage, me montre aſſez qu'elle n'aime pas le Baronet; ſurement elle eſt victime de ſa complaiſance, & de l'avarice de ſes parens. J'eſpere — qu'ai-je à eſpérer? Si j'avois le bonheur de lui plaire, ſi elle n'avoit pas d'engagemens pris avec Sir George, la modicité de ma fortune ne ſeroit point une raiſon pour qu'elle me refuſât ſa main. Avec de l'économie nous ne craindrions pas l'indigence; peut-être encore ne ſerions-nous pas obligés de reſter exilés en Canada. Je n'oſe me demander à moi-même ce que je deſire, ce que je prétends. En dépit de tous les obſtacles, je veux jouir du plaiſir de la voir & de converſer avec elle, au moins tant qu'elle ſera libre.

Qu'ai-je beſoin de ſonger à l'avenir? Je jouirai du plaiſir préſent de me croire un des premiers dans ſon eſtime & ſon amitié, & de lui témoigner ces petits ſoins, ces tendres égards ſi chers à un cœur ſenſible; quand je n'aurois que l'avantage de la dédommager de la froideur de ſon amant, je ſerois content. Ce Sir George eſt un étrange amoureux; il ſe divertit à Montréal, on m'a dit qu'il étoit parti fort gai, quoiqu'il laiſſât ici ſa maîtreſſe.

J'ai passé deux jours très agréables à Silleri, avec Miss Montague & votre amie Isabelle Fermor. Je les verrai demain chez le Gouverneur où il y a une brillante assemblée tous les Jeudis. Adieu!

Votre &c.
ED. RIVERS.

P. S. Je vous écrirai encore par un vaisseau qui partira la semaine prochaine.

LETTRE XXXIX.

A Mr. JEAN TEMPLE, Ecuyer, Pall-Mall.

Quebec, le 18. Octobre.

JE reçois dans le moment une lettre de Madame Des Roches, chez qui j'ai passé une semaine, & à qui j'ai des obligations. Je suis assez heureux pour avoir l'occasion de lui rendre service, & je vous prie de vous y intéresser.

Il s'agit de quelques terres qui lui appartiennent, & qui n'étant pas encore entiérement défrichées, se trouvent à la bienséance de quelques personnes qui en ont fait demander la propriété en Angleterre. Je vous envoie les papiers & les éclaircissemens qui prouvent son

ſon droit. Ne perdez pas un inſtant, faites mettre empêchement à leur requête, & prévenez une injuſtice manifeſte. La guerre & les incurſions des Indiens nos alliés ſont cauſe qu'elle a négligé juſques-ici de les faire défricher: Madame Des Roches eſt actuellement en traité avec quelques Acadiens pour cet effet. Employez tous vos amis & les miens, s'il le faut; mon avocat vous dira ce qu'il convient de faire, & fera les avances des frais. Adieu!

Tout à vous,

ED. RIVERS.

LETTRE XL.

A Miſs RIVERS, Clarges-Street.

Silleri, le 20 Octobre.

J'AI danſé juſqu'à quatre heures du matin, ſans la moindre fatigue. Le petit Fitzgérald me donnoit la main: il fait un furieux progrès dans mon eſprit: il a un certain art d'être tour-à-tour attentif & négligent, empreſſé & indifférent, qui fait ſur moi une prodigieuſe impreſſion. Rien n'attache plus une femme de mon humeur, qu'un amant qui la fait paſſer de l'eſ-

pérance à la crainte, & il a l'eſprit de la choſe.

Votre frere & Miſs Montague ont danſé enſemble : je ne leur ai jamais vu tant de graces à tous les deux. Emilie a été infiniment plus goûtée à ce bal qu'au premier; c'eſt qu'elle étoit infiniment plus belle, infiniment plus charmante. Votre frere eſt un homme admirable, beau comme un chérubin : c'eſt le favori du beau ſexe, & l'enfant gâté de la belle nature. Il a cette attention générale qui ne peut manquer de charmer les femmes, & le talent encore plus exquis de marquer de la prédilection pour une ſeule ſans choquer les autres. Fût-il dans un cercle de vingt beautés, dont ſa maîtreſſe ſeroit du nombre, chacune des autres ſe croiroit la ſeconde dans ſon eſtime, & ſe perſuaderoit que, ſi ſon cœur n'eût pas été engagé, elle ſeroit devenue l'objet de ſa tendreſſe.

Ses yeux lui ſont d'un merveilleux uſage; ſes regards ſont expreſſifs au poſſible, & ſon air gracieux dit tout ce qu'il veut. Fût-il muet, ſa contenance parleroit pour lui; je n'ai point vu d'homme qui eût moins beſoin de mots pour dire tant de choſes.

Fitzgérald a auſſi des yeux, & des yeux qui ſavent parler, je vous en aſſure; il a un regard étourdi, inattentif, indifférent, auquel on ne réſiſte pas.

Nous avons eu déja beaucoup de neige, elle commence à fondre; nous avons une belle journée, un mêlange bisarre d'hyver & d'été, un ambigu plaisant: dans quelques endroits vous voyez un pied de neige, dans d'autres la poussiere vous incommode.

Adieu! ma cour s'assemble: déja une douzaine d'élégans dans le sallon.

Votre affectionnée
ISABELLE FERMOR.

LETTRE XLI.

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

Le 10 Novembre.

LES sauvages nous assurent sur la foi des castors, que nous aurons un hyver fort doux! Ces animaux ont fait moins de provisions qu'à l'ordinaire. Ma chere Lucie, je suis piquée que des castors aient plus de connoissance que nous; ils seroient capables de me faire rougir de mon espece.

Nous menons un petit train de vie doux & tranquille. Sir George écrit des lettres qui nous divertissent, pleines de sentiment & d'un tendre bavardage; c'est dommage qu'elles ne

ſoient pas plus fréquentes ; une tous les quinze jours. Emilie répond exactement, dans un ſtyle entortillé, mais avec la régularité d'une correſpondance de marchand. Le Baronet parle de venir après Noël ; nous l'attendons ſans impatience; pour nous préparer à ſon arrivée, nous nous amuſons autant que nous pouvons, avec un homme qui nous dédommage de ſon abſence par des attentions que nous lui rendons bien, peut-être avec uſure.

Avec le reſpect du à Meſſieurs les caſtors, il me ſemble que le temps eſt fort froid ; la terre eſt couverte de neige, pour conſolation on me dit que ce n'eſt rien en comparaiſon de ce que nous aurons. On calfeutre les fénêtres & les portes de mon apartement, de façon à n'y pas laiſſer entrer le moindre air; ces précautions me font friſſonner d'avance.

J'aime extrêmement les voitures d'hyver. La cariole ouverte eſt une eſpece de cabriolet, & la cariole couverte un caroſſe coupé, mis ſur un traîneau propre à gliſſer ſur la neige. Il n'a pas encore aſſez neigé pour qu'on s'en ſerve, mais le coup d'œil m'en plaît exceſſivement. La cariole couverte me paroît admirable pour un entretien amoureux, on y tire les rideaux des portieres. J'en aurai trois à ma diſpoſition : celles de mon pere, de Rivers, & de mon petit

Fitzgérald. Les deux dernieres ſont l'élégance même, & entiérement au ſervice des dames, pour moi ſpécialement. Votre frere & Fitzgérald ſe disputent l'avantage de ſe ruiner le premier pour l'honneur de leur patrie; je gagerois trois contre un pour l'Irlande. Ils donnent tous les jours des parties de plaiſir, & font les plus jolis préſens du monde aux dames.

Adieu! ma très-chere; mon amitié ne ſe reſſent point des glaces de ce pays.

Votre fidele
ISABELLE FERMOR.

LETTRE XLII.

A Miſs RIVERS, Clarges-Street.

Quebec, le 14 Novembre.

JE ne pourrai plus vous écrire qu'une fois, ma chere, par les vaiſſeaux; après quoi je n'aurai d'autre occaſion que le paquet-bot qui part une fois le mois.

Mon Emilie eſt chaque jour plus aimable; je la vois ſouvent, & toujours je lui trouve de nouveaux charmes. Elle a un excellent eſprit, orné de toutes les connoiſſances qui conviennent à ſon ſexe; une ame douée de cette fineſſe

de ſentimens, de cette tendre douceur qui ſont l'expreſſion naïve de la bonté même. Elle eſt belle; ne le fût-elle pas, elle plairoit encore à tout homme ſenſible. La figure ſeule ne rend point aimable ſans la douceur, la ſenſibilité, la délicateſſe; & avec elles une figure ordinaire devient touchante. Cette douceur & cette délicate ſenſibilité ſont dans les yeux, ſur les levres, ſur toute la perſonne d'Emilie.

Je ne puis vous entretenir d'autre choſe; ma chere, ſi vous la voyiez, vous me pardonneriez. On attend ma lettre. Adieu!

ED. RIVERS.

P. S. Miſs Fermor répondra à vos queſtions: elle vous fera des portraits d'après-nature avec des couleurs plus vives que les miennes.

LETTRE XLIII.

A Miſs MONTAGUE, à Silleri.

Montréal, le 14 Novembre.

NOUS comptions, Mr. Melmoth & moi, vous revoir à Montréal au commencement

de ce mois. Votre abſence, ma chere Emilie, nous paroît bien longue. J'accorde quelque choſe à votre amitié pour Miſs Fermor. Vous vous devez auſſi à celle que nous avons pour vous, & dont nous n'avons ceſſé de vous donner des marques depuis la mort de votre oncle qui vous a confiée à nos ſoins.

J'ajouterois que Sir George mérite des égards, ſi vous ne m'aviez pas déja paru mécontente de ce que je vous ai dit à ce ſujet.

Eſt-il beſoin de vous dire que dans huit jours le chemin d'ici à Quebec ne ſera pas praticable? ce qui durera un mois, juſqu'à ce qu'il ait aſſez fortement gelé pour que la riviere porte les voitures.

Votre attachement pour Miſs Fermor me donne de la jalouſie, je vous l'avoue; quoiqu'elle puiſſe être plus aimable que moi, elle ne ſauroit vous aimer davantage.

Si vous ne venez pas cette ſemaine, je ſuis d'avis que vous attendiez Sir George; il ira à Quebec, & vous prendra en revenant. Si je me croyois aſſez bien dans les bonnes graces de Miſs Fermor pour me flatter de l'attirer ici, je la prierois de vous accompagner; nous ferons l'impoſſible pour lui rendre le ſéjour de Montréal auſſi agréable que celui de Sillery l'eſt pour vous. Nous eſpérons qu'elle ſera

quelque choſe en faveur de Miſs Montague.

J'ai eu quelques reſſentimens de fievre, à préſent je me trouve parfaitement rétablie. Sir George & Mr. Melmoth ſe portent bien, & ſont très impatiens de vous voir.

Adieu, ma chere!

Votre affectionnée

E. MELMOTH.

LETTRE XLIV.

A Mistreſs MELMOTH, à Montréal.

Silleri, le 20 Novembre.

J'AI mille raiſons, Madame, pour m'excuſer auprès de vous d'avoir prolongé mon ſéjour à Silleri. Je ſuis pénétrée de la plus ſincere eſtime pour Sir George Clayton, je ſens toute la force de nos engagemens; je ne la crois pourtant pas une raiſon pour moi d'aller où il eſt. L'eſpece de ſuſpenſion, pour ne rien dire de plus, de notre mariage, exige une délicateſſe dans ma conduite à ſon égard, qu'il me ſeroit difficile d'obſerver ſans y mettre de l'affectation, & ſon abſence m'épargne une contrainte pénible. C'eſt pourquoi il m'eſt impos-

ſible de venir avec lui; je ne ſais même ſi je viendrois du tout, quand Miſs Fermor m'accompagneroit.

Un moment d'attention vous convaincra, Madame, de la néceſſité de mon ſéjour ici juſqu'à ce qu'il plaiſe à la mere de Sir George d'approuver de nouveau ſon choix, ou juſqu'à ce que le public ſache que nos engagemens ſont rompus. Miſtreſs Clayton eſt une femme du monde, une femme prudente & à réflexions; la fortune de ſon fils ayant changé depuis qu'elle a donné ſon conſentement, elle peut bien avoir à préſent d'autres vues.

Sans être capricieuſe, je vous avouerai que mon eſtime pour Sir George a diminué depuis ſon retour de la Nouvelle-York. Il ſe trompe extrêmement à mon ſujet, s'il ſuppoſe que l'augmentation de ſa fortune ſoit un nouveau mérite à mes yeux. Au contraire, je vois dans lui des défauts que ſon état de médiocrité m'avoit cachés auparavant, & qui ne ſont rien moins que propres à rendre heureux un cœur comme le mien, un cœur qui ne ſe ſent point de goût pour un vain éclat, mais qui réſerve toute ſa ſenſibilité pour les pures délices de l'amitié, & le calme de la félicité domeſtique.

Agréez mes félicitations ſinceres ſur votre

convaleſcence, & croyez que je ſuis pour la vie,

Madame,

Votre obligée & affectionnée

EMILIE MONTAGUE.

LETTRE XLV.

A Miſs RIVERS, Clarges-Street.

Silleri, le 23 Novembre.

J'AI vu le dernier navire ſortir du port, ma chere Lucie; triſte ſpectacle, en vérité! Nous voilà abandonnées à nous mêmes, & ſéqueſtrées du reſte du monde pour tout l'hyver; l'idée en eſt inſupportable: il me ſemble que l'Angleterre eſt perdue pour moi, avec ce que j'y ai de plus cher: mille ſoupirs, mille tendres vœux pour ma chere patrie que je n'aimai jamais tant qu'à cette heure.

Croiriez-vous, ma bonne amie, que je pleurerois comme un enfant, ſi la honte ne retenoit mes larmes prêtes à couler? Iſabelle ne ſera pas gaie de toute la ſemaine.

Voilà le premier chagrin que j'aie eu depuis que je ſuis en Canada; mes yeux ont ſuivi le

navire jusqu'à la pointe de Levi où je l'ai perdu de vue: on eût dit qu'il emportoit ce que j'ai de plus précieux au monde. Cette situation d'esprit ne m'est point particuliere; j'ai vu la même tristesse peinte sur tous les visages. Je suis allée à l'église, toutes les figures sembloient sortir du tombeau, tant elles étoient mornes & mélancoliques.

Adieu! au moins pour quelque temps; je ne pourrai vous envoyer cette lettre avant quinze jours: autre circonstance qui me désole! Plût au ciel que je fusse en Angleterre, dussé-je changer le beau soleil du Canada pour un brouillard!

Le 1 Décembre.

Une semaine de neiges sans interruption! Heureusement pour nous, Rivers & Fitzgérald sont ici: ils hyverneront à Silleri, il n'y a pas moyen de se mettre en chemin par le temps qu'il fait.

Nous nous sommes amusés dans la maison, car il est impossible de faire un pas dehors. Nous avons joué aux cartes, à collin-maillard: nous avons fait les fous, les amoureux, les moralistes; cela nous a fait passer agréablement le temps: chaque saison a ses plaisirs.

La neige couvre nos fenêtres quand nous

nous éveillons ; nous ſommes exactement enfouis ſous la neige chaque matin.

Pour Quebec, je deſeſpere de le revoir; ce qui me conſole c'eſt que perſonne n'y peut aller voir même ſes voiſins ; & je me flatte qu'il y a peu de maiſons où l'on s'amuſe auſſi bien que nous.

Nous nous ferons des affaires ſérieuſes, j'en ſuis ſûre, pour retenir ainſi l'élite des beaux garçons toute une ſemaine & celle qui ſuivra; c'eſt la faute du temps. Toutes les femmes nous en veulent pour leur avoir enlevé Rivers & Fitzgérald, & nombre d'élégans qui compoſent notre cour: nous ne ſortons jamais ſans un cortege d'une douzaine au moins. Aucune autre femme n'en a le quart, j'en excepte pourtant une jolie Françoiſe, vive comme le ſalpêtre, & tendre comme l'amour, la bonne amie de mon pere, que j'appellerai certainement maman.

Quand nous ſommes à l'aſſemblée des Jeudis chez le Gouverneur, nous y avons un cercle d'admirateurs, qui fixe tous les regards ſur nous. Le reſte eſt derriere, les Miſſes tournent la tête, rougiſſent, jouent de l'éventail; & votre petite Iſabelle eſt aſſiſe d'un air triomphant comme une reine d'Orient au milieu de ſes eſclaves : je crois même avoir le regard

plus fin & plus assuré, les femmes en crevent de dépit. Emilie n'a pas cet air coquet : sa contenance douce & sans prétention semble les supplier décemment de lui pardonner d'avoir plus de charmes qu'elles, comme si c'étoit un crime. Je ne sais ce que son petit cœur pense; pour moi je ne me sens point disposée à rougir d'être aimable.

L'idée que vous vous êtes formée de Quebec est très-juste : c'est à-peu-près comme une ville de la troisieme ou quatrieme classe en Angleterre; beaucoup d'hospitalité, petite société, du jeu, des intrigues, de la danse, & de la bonne-chere : toutes choses excellentes pour passer une soirée d'hyver, & justement instituées, m'a-t-on dit, à dessein de tempérer les rigueurs du climat qui commencent à se faire sentir d'une maniere assez dure.

Les femmes me détestent cordialement, suivant ce qui m'est revenu de plusieurs endroits. Je le crois bien, je dois leur paroître une petite impertinente qui les nargue. Que me font leurs propos, pourvu que je sois contente de moi-même? du reste, elles ont beau crier, le son n'en vient pas jusqu'à Silleri.

J'apprends qu'il y a beaucoup de fermentation dans les esprits à Quebec; je ne vous en dirai rien, parce que j'en ignore le sujet : peut-

être quelque reſte des anciennes diſputes, qui n'eſt pas encore entiérement réglé. Les nouveaux venus n'ont rien à démêler dans ces affaires, & nous ſommes heureux d'être tranquilles à Silleri dans ce temps de trouble.

Mon pere dit que la politique du Canada eſt auſſi compliquée & auſſi difficile à comprendre que le ſyſtême germanique.

Moi, qui n'entends que la politique de la petite république des femmes, je m'y borne, & tant que je conſerverai mon empire ſur les cœurs, les hommes peuvent ſe diſputer tout le reſte, je les laiſſerai faire.

J'obſerve la plus exacte neutralité, pour avoir des admirateurs dans les deux partis. Adieu! le paquet-bot va partir.

Votre fidele

ISABELLE FERMOR.

LETTRE XLVI.

A Miſs MONTAGUE, à Silleri.

Montréal, le 18 Décembre.

IL y a du vrai, ma chere Emilie, dans ce que vous dites de la délicateſſe de votre ſi-

tuation; mais n'en mettez-vous pas trop d'un côté, & trop peu de l'autre?

Sans vouloir vous rien dire de déſobligeant, je penſe entre nous que Miſs Fermor eſt trop jeune & trop gaie pour vous ſervir de ſurveillante —. S'il eſt une maiſon en Canada qui vous convienne juſqu'à la concluſion entiere de votre mariage, c'eſt aſſurément celle de Mr. Melmoth; vous avez trop de jugement pour ne le pas ſentir.

Vous faites tort à Sir George Clayton en le ſuppoſant capable de manquer à ſes engagemens, & je vois avec peine que vous êtes plus clairvoyante ſur de légers manquemens, de pures bagatelles, qu'il ne convient à la tendreſſe qu'il a droit (paſſez-moi le terme) d'attendre de vous. Il eſt comme les autres hommes de ſon âge qui aiment à ſe faire honneur de leur bien: il eſt celui qui vous parut ſi aimable, & dont vous ne pouvez ſoupçonner les ſentimens à votre égard, ſans la plus noire injuſtice.

Quoique j'approuve votre mépris pour le faſte & le vain éclat du monde, je le trouve pourtant un peu étrange à votre âge; ſi je ne vous connoiſſois pas, tant de philoſophie dans une jeune fille me paroîtroit auſſi ſuſpecte que déplacée. Les plaiſirs de l'opulence ſont trop grands, & trop vifs, pour ne pas flatter la jeu-

neſſe, à moins que le cœur ne ſoit dominé par une paſſion plus vive.

Prenez garde, ma chere Emilie; je connois la bonté de votre cœur, je connois auſſi ſon extrême ſenſibilité. Si votre ſituation exige beaucoup de circonſpection dans votre conduite à l'égard de Sir George, elle en demande beaucoup plus envers tout autre. C'eſt un point plus délicat que le mariage.

Je vous attends, vous & Miſs Fermor, dès que le temps vous permettra de voyager commodément; puiſque vous avez quelque peine à permettre que Sir George vous accompagne, j'engagerai le Capitaine Fermor à prendre ſa place.

Je ſuis, ma chere,

Votre très-affectionnée

E. MELMOTH.

LETTRE XLVII.

A Miſtreſs MELMOTH, à Montréal.

Silleri, le 26 Décembre.

SOYEZ perſuadée, Madame, que je vois mes engagemens avec Sir George, dans le jour le plus avantageux qu'il m'eſt poſſible; je ne

ne cherche point à m'aveugler, rendez-moi cette juſtice. Mon changement à ſon égard vient de celui que j'ai cru remarquer dans ſa conduite, dont je puis ſeule juger convenablement. Quant au mépris que je fais du faſte & de l'éclat, qu'il ſoit commun à tout mon ſexe ou non, il eſt dans mon caractere.

Si vos ſoupçons cruels avoient quelque fondement, Sir George ſeroit le premier à qui je confierois le ſecret de mon cœur; je puis d'ailleurs eſtimer le mérite, ſans violer le plus ſacré des engagemens.

La perſonne qui doit vous remettre cette lettre, attend & m'empêche de la faire plus longue. Je n'ai que le temps de vous dire que Miſs Fermor, très ſenſible à votre invitation obligeante, promet de m'accompagner auſſi-tot que les glaces pourront nous porter à Montréal, la route de terre étant trop incommode & dangereuſe dans cette ſaiſon.

Je ſuis, Madame,

Votre fidele & obligée

EMILIE MONTAGUE.

LETTRE XLVIII.

A Miſs RIVERS, Clarges-Street.

Silleri, le 27 Décembre.

APRÈS quinze jours de neiges nous jouiſſons d'un rayon de ſoleil avec un ciel clair & azuré. Il y a ſix pieds de neige ſur la terre, de ſorte que nous marchons réellement ſur notre tête; c'eſt-à-dire, pour parler en philoſophe, que nous occupons l'eſpace que nous euſſions occupé en été ſi nous avions marché ſur notre tête; ou bien, pour vous expliquer plus clairement notre ſituation, nous avons les pieds où nous devrions avoir la tête. Vous arrangerez cela, car je ne ſuis pas une grande phyſicienne.

La ſcene eſt un peu changée; le beau payſage n'eſt plus qu'une vaſte plaine couverte de neiges; ſeulement quelques bouquets d'arbres toujours verts s'élevent ſur ce tapis blanc pour fixer la vue, encore leurs branches ſont-elles chargées de glace. Le joli ſentier qui tourne la montagne voiſine de notre ferme, où nous avions le plaiſir de voir nos amoureux roder & ſoupirer en attendant l'honneur d'être admis à nous faire la cour, eſt devenu un préci-

pice affreux, gliſſant, eſcarpé, dont l'idée a de quoi faire frémir.

Il n'y a de plaiſant que la rapidité des traîneaux qui font vingt milles dans une heure. Il faut avoir la tête auſſi bonne que je l'ai pour n'être pas ſuffoquée de cette vîteſſe inconcevable.

On porte envie à notre petite coterie. Nous vivons à notre guiſe, ſans ſonger aux autres. S'il n'y a pas de prudence dans notre conduite, il y a de l'agrément, & le plaiſir vaut mieux que la ſageſſe.

Emilie, qui eſt la politeſſe même, veut ſacrifier ſon plaiſir à la crainte de choquer les autres; elle me preſſe, toutes les fois que nous faiſons des parties de traîneau, d'y inviter les demoiſelles de Quebec; elle eſt fâchée que nous ſoyons heureuſes ſans elles. Moi, qui ne ſuis point contrariante, je perſiſte dans le plan que je me ſuis formé, perſuadée avec raiſon que, ſi nous devons des égards aux autres, nous en devons auſſi à nous-mêmes, & que dans la concurrence nous méritons la préférence.

Il faut aller voir ſes connoiſſances; mais ne ſeroit-il pas abſurde de ne pouvoir faire une partie ſans demander à mille gens que l'on connoît à peine, s'ils veulent en être? C'eſt

pourtant le ton de ce pays ; tant pis pour le pays : mauvais ton, que celui de ne vouloir point être heureux, ni permettre que les autres le ſoient. Adieu!

Le 29. Décembre.

Je ne croirai jamais plus aux préſages des caſtors; le froid n'eſt pas ſupportable; les Canadiens diſent eux-mêmes que depuis dix-ſept ans on n'a point eu de ſaiſon auſſi rude. Meſſieurs les Caſtors, je vous croyois des gens d'honneur & de parole; je vois bien que vous reſſemblez aux aſtrologues humains.

Adieu! ma chere; je n'en puis plus; l'encre gele, quoiqu'auprès d'un poële ardent & dans une chambre bien cloſe. N'attendez pas que je vous écrive avant le mois de Mai : tous nos ſens vont être gelés cet hyver. Adieu, pour long-tems!

ISABELLE FERMOR.

LETTRE XLIX.

A Miſs RIVERS, Clarges-Street.

Silleri, le 1 Janvier 1767.

JE reſpire à peine, ma chere; le froid eſt ſi excéſſivement rude qu'il arrête preſque tou-

talement la reſpiration. J'ai des affaires à Quebec, des affaires de plaiſir; mais je n'ai pas le courage de quitter le poële.

Nous avons eu cinq jours d'un froid ſi terrible que perſonne d'ici ne ſe ſouvient d'avoir jamais rien ſenti de pareil: on aſſure qu'il eſt au delà de tous les degrés des thermométres faits pour ce climat.

Le vin le plus fort gele dans les chambres où il y a un poële; l'eau de vie prend la conſiſtence de l'huile; & le plus grand feu de bois dans les cheminées ouvertes, ne répand pas ſa chaleur au delà d'un pied.

Il faut pourtant ou que j'aille demain à Quebec, ou que j'aie compagnie à Silleri; les amuſemens ſont ici néceſſaires à la vie; il faut être gai, autrement le ſang géleroit dans les veines.

Je ne ſuis plus étonnée que les arts élégans ſoient inconnus à ce pays. La rigueur du climat ſuſpend les facultés de l'entendement, comme il arrête le cours du fleuve. Que doit devenir l'imagination? Il faudroit n'avoir pas la moindre expérience pour eſpérer de trouver une nouvelle Athenes ſi près du pole. Le génie peut-il s'élever, lorſque les ames ſont engourdies pendant la moitié de l'année?

Tout ce que peut faire l'eſprit le plus vif, c'eſt de ſonger aux moyens de conſerver ſon

existence; encore y a-t-il des momens où on ne la sent guere: le froid nous rend quelquefois semblables à des statues.

Malgré les glaces & les frimats, nous eûmes hier un million de petits-maîtres. Le style canadien veut qu'au nouvel an on aille voir toutes les dames de sa connoissance, qui font ce jour-là une grande toilette pour recevoir des baisers. C'est bien choisir son temps, comme vous voyez. Ces baisers ne les ont point réchauffés: un petit doigt de liqueur a eu plus d'effet.

Vous mourriez de peur en voyant les hommes dans leurs carioles ouvertes, ce sont de vrais ours, fourrés depuis les pieds jusqu'à la tête, & vous ne voyez de toute la forme humaine, que le bout du nez.

Ils ont des habits de peau de castor, tel que celui de Robinson Crusoë, & portent des casques semblables à ceux des chevaliers errans; rien n'est plus horrible que ces figures. Sans cet habillement, il ne seroit pas possible de faire un pas hors de chez soi.

Les femmes se couvrent avec un soin pareil, quoique plus décemment: elles ont un long manteau à chaperon détaché, doublé d'une fourrure telle qu'on la juge convenable; c'est une sorte de cape telle qu'en portent les femmes qui fréquentent les marchés dans le nord de l'An-

gleterre. J'en ai un couleur de roſe, le chaperon eſt doublé de martre; c'eſt le plus joli qu'il y ait ici; je ſuis perſuadée que je vous plairois dans cet ajuſtement. Les hommes me trouvent charmante à croquer : on m'appelle, le *petit chaperon roſe*, nom qui me va auſſi bien que le chaperon même.

Les Canadiennes portent en été des robes de ſoie des Indes, flottantes au gré du vent, ce qui leur donne une grace infinie.

Outre nos longues peliſſes de traîneau nous avons ſous nos pieds, quand nous ſortons, une vaſte peau de buffle qui nous enveloppe le corps presque juſqu'aux épaules, de ſorte que, dans cet état, nous ſommes auſſi bien gardées des attaques du vent que des entrepriſes des hommes.

Nos traîneaux couverts ont au lieu de glaces qui ne ſont pas de miſe, parce qu'on eſt ſujet à verſer, non ſeulement des rideaux de gaſe ou de taffetas, en dehors, mais de bonnes couvertures de drap en dedans, qui ne laiſſent pas entrer le moindre vent; & de plus la rapidité de ces chars qui égale celle de l'éclair, ſert à nous réchauffer en excitant la circulation du ſang.

Fitzgérald me fait pitié; j'ai le cœur plus dur qu'un tigre par ce temps ci; le petit Dieu a pris-

la fuite comme une hirondelle; je ne dis pas que la cruauté ne devienne une vertu en Canada, au moins dans cette saiſon: j'en amenerai la mode.

Je ſuppoſe que la ſtatue de Pygmalion étoit une Canadienne gelée qu'un rayon de ſoleil ranima. J'aime à expliquer les anciennes fables; & l'explication de celle-ci me paroît aſſez naturelle.

Voulez-vous ſavoir ce qui me rend ſi babillarde ce matin? Papa m'a fait prendre une goutte d'une excellente liqueur: c'eſt le reveil-matin des dames en Canada; voilà ce qui nous rend coquettes & enjouées. Certainement, la liqueur donne de l'eſprit, un eſprit d'ange. Adieu!

Votre amie

ISABELLE FERMOR.

LETTRE L.

A Miſs RIVERS, Clarges-Street.

Silleri, le 4 Janvier.

Vous me permettrez, ma chere, de n'être pas tout-à-fait de votre ſentiment au ſujet du Colonel Rivers; je ne lui trouve pas la moin-

moindre nuance de cette fauſſe & ſotte modeſtie qui ſied toujours mal à un homme.

Il eſt d'une diſcrétion extrême, réſervé, honnête, modeſte; c'eſt-à-dire qu'il n'eſt ni fat ni avantageux; mais il a toute la confiance néceſſaire pour faire briller ſes bonnes qualités; une bonne preuve de cela c'eſt que, par-tout où il paroît, il fixe l'attention ſans la ſolliciter.

Je ſuis très prévenue en ſa faveur, folle de lui, ſi vous voulez, quoique jamais il ne m'ait dit un mot de tendreſſe, en quoi il y a peut-être quelque choſe d'étrange vu l'intimité de notre connoiſſance: notre amitié eſt toute platonique, au moins de ſon côté, j'en ſuis ſûre, quand même je n'en pourrois pas dire autant de moi. Je me ſouviens qu'un jour d'été nous nous promenions tête-à-tête ſur le chemin du Cap Rouge; nous prîmes un ſentier détourné & il m'entraînoit pour ainſi dire dans un petit bosquet agréable propre aux myſteres de l'amour. „ Vraiment, Colonel, lui dis-je, vous „plaiſantez, je n'oſerois jamais m'égarer dans „ce bois avec vous " — „ Avez-vous peur de „moi, belle Belle? " — Non, Rivers, je me „défie plutôt de moi-même. " Nous rentrâmes tranquillement dans le grand chemin.

Je l'aime ſurtout depuis une petite ſcene qui ſe paſſa il y a trois ou quatre mois. On vint

nous raconter un malheur arrivé à une pauvre famille de notre voiſinage: le Colonel Rivers & Sir George étoient préſens. Celui-ci conſerva ſon flegme philoſophique, & avec un ton de dignité qui lui eſt naturel, il dit froidement *cela eſt malheureux*, & changea de converſation. Le Colonel changea de couleur; ſes yeux annonçoient ce qui ſe paſſoit dans ſon ame; au bout de quelques minutes, il trouva un prétexte de ſortir: il alla directement trouver ces pauvres gens, les conſola, leur donna tout l'argent qu'il avoit ſur lui, & revint ſans que l'on pût ſe douter de rien. Je n'ai appris ce trait que plus d'un mois après; il avoit recommandé le ſecret.

Le temps, quoique plus froid que vous ne pouvez vous l'imaginer en Angleterre, eſt pourtant radouci. Nous en profitons pour aller à l'Egliſe à Quebec.

A deux heures après midi.

Nous avons parlé religion, Emilie & moi, tout le long du chemin. Nous ſommes deux bonnes filles, d'excellentes filles, auſſi bonnes qu'il puiſſe y en avoir dans ces jours de corruption; ſurement, nos grand' meres — mais c'eſt une ſottiſe que de parler du temps paſſé.

Nous diſions donc, ma chere Lucie, que les

disputes en fait de religion étoient la chose du monde la plus étrange, la plus absurde, puisque nous entendons tous la même chose par ce mot. N'est-il pas vrai que tous les bons esprits cherchent à plaire à l'Etre Suprême, & qu'ils ne different que dans les moyens qu'ils prennent pour parvenir à ce but, chacun suivant les coutumes du pays où il est né, & les préjugés dont il a été imbu? Cette réflexion est bien propre à nous inspirer de la douceur & de l'indulgence les uns pour les autres.

Si nous examinons avec candeur les sentimens de chaque contrée, de chaque société, de chaque individu, nous trouverons qu'ils different moins qu'on ne pense, dans les points essentiels, tel que l'existence d'une Divinité, puisque tous reconnoissent plus ou moins explicitement, un grand Etre, sage, puissant, infiniment bon, qui a tout créé & qui gouverne tout. Lucie, voilà, je crois, un dimanche bien employé, dans la priere & de pieux entretiens.

Sachez, ma bonne amie, que je suis extrêmement dévote, par la raison entr'autres que l'incrédulité me semble un vice contraire à la douceur naturelle des femmes; je douterois presque du sexe d'une incrédule en cornette.

Les femmes ont de la religion à proportion de leur vertu, moins par des principes raison-

nés & une conviction éclairée, que par délicateſſe de tempérament, par un goût moral né avec elles, par une perception vive du beau & de l'honnête en toutes choſes.

Cet inſtinct, car c'en eſt un, eſt au deſſus de tous les raiſonnemens des hommes; précieuſe prérogative que vous devez reconnoître & cultiver avec moi.

Le Lundi, 5 Janvier.

J'ai couru aujourd'hui en traîneau ouvert, pour la premiere fois de ma vie; Emilie a eu le même courage. Elle étoit dans le char de Fitzgérald, & moi dans celui de votre frere. C'étoit une courſe dans les formes: la neige ſe déroboit ſous les pas de nos courſiers rivaux l'un de l'autre. Nous avons remporté la palme, par la complaiſance de Fitzgérald pour Emilie. J'aimerai ſupérieurement ces ſortes de courſes, pourvu que je ſois bien enveloppée; j'avois mis un maſque ſur mon viſage pour me garantir du froid, en trois minutes mon haleine avoit formé un glaçon autour de la bouche. Cependant cela s'appelle un jour paſſablement doux, & le ſoleil brille de tout ſon éclat.

Le Jeudi, 8 Janvier,
à minuit.

Nous venons de l'assemblée du Gouverneur: grande compagnie, souper magnifique, danse jusqu'à ce moment; car je crois que nous n'avons pas mis une minute à faire ces quatre milles.

Fitzgérald est un modele de politesse; il ne se sert point de sa cariole pour lui-même, elle est consacrée au service des dames. Elle est à la porte de l'hôtel du gouvernement tout le temps de l'assemblée; & si par hazard quelque dame se retire avant que sa propre voiture soit venue, les laquais crient d'eux-mêmes. *Ici la cariole du Capitaine Fitzgérald pour une dame.* Le Colonel n'est pas moins galant, mais j'ai mis un embargo général sur la sienne. Outre leur cariole fermée, ils ont chacun un traîneau ouvert des plus élégans pour eux-mêmes, ou pour faire prendre l'air du matin à quelque beauté lorsque le temps le permet, & qu'elle veut bien leur accorder cette faveur.

Bon soir! J'ai sommeil.

Votre bonne amie

ISABELLE FERMOR.

LETTRE LI.

A Mr. JEAN TEMPLE, Ecuyer, Pall-Mall.

Quebec, le 9 Janvier.

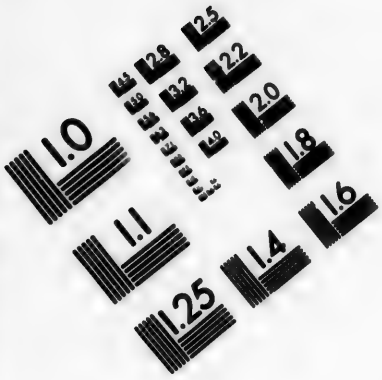
Vous vous trompez à mon égard, mon cher Temple; ce qui vous arrive preſque toujours. Où avez-vous pris que je renonce au mariage, moi qui regarde cet état comme le ſeul propre au bonheur, quoique je ſois convaincu qu'il y a plus de mariages malheureux que de fortunés? Tout pauvre que je ſuis, je n'héſiterois pas à en courir les riſques dès demain, ſi je trouvois une perſonne de mon goût, ſans engagement, dont les idées ſur la vie domeſtique fuſſent conformes aux miennes, qui, je l'avoue, s'éloignent un peu des principes ordinaires; mais je voudrois être ſûr que ces idées fuſſent à elle & non calquées ſur les miennes par une vaine complaiſance. Pour m'en aſſurer, je me garderois bien de faire connoître à mon amante ma façon de penſer; je chercherois d'abord à pénétrer la ſienne. Ce ſeroit par où je débuterois ſans lui laiſſer preſſentir mes vues.

Il faut auſſi que je ſois convaincu de ſa ten-

dreſſe avant que de lui déclarer la mienne: je veux qu'elle m'aime non par retour, mais par eſtime, parce qu'elle me croit digne de ſa main; ces paſſions factices auxquelles la vanité donne l'apparence de l'amour ne ſuffiſent point à mon cœur. Les yeux, l'air, la voix d'une femme que j'aime, mille petits riens, mille petites indiscrétions qui échappent, des bagatelles que le cœur ſent vivement doivent me faire croire que je ſuis aimé, avant que je me déclare.

Sans méconnoître les avantages des richeſſes, je puis être heureux ſans elles. Si j'étois aſſez riche pour vivre dans le monde, j'y vivrois avec goût; ſinon, j'aurois autant de ſatisfaction à paſſer mes jours à la campagne, au ſein de la médiocrité avec une compagne de mon choix: nous ſommes malheureux, ſi nous ne ſavons pas nous contenter du ſort que le ciel nous deſtine.

Vous me demandez ce que je penſe de l'hyver dans ce climat: il n'eſt pas ſans agrémens pour quiconque peut ſupporter un degré de froid dont on n'a point d'idée en Europe. C'eſt une gelée conſtante, & un azur toujours pur. La façon de voyager en hyver y eſt ſinguliérement agréable: les voitures ſont légeres & volent ſur la glace avec une rapidité étonnante, quoique tirées par un ſeul cheval.



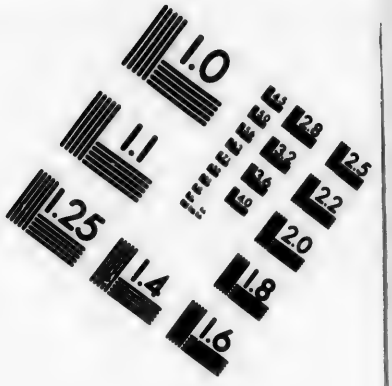
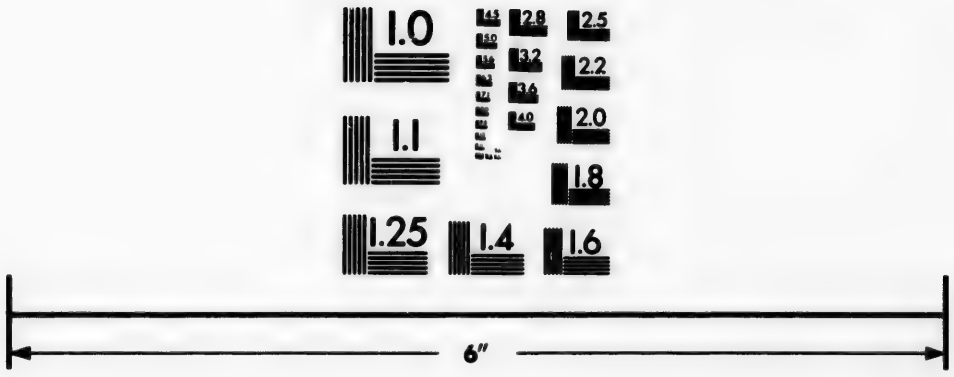


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

La campagne couverte de neige fatigueroit l'œil & l'imagination par ſon uniformité, ſi elle n'étoit pas diverſifiée par les bois qui forment d'agréables points de vue, & par les têtes vertes des avenues de pins qui en indiquant les routes d'un village à l'autre, contraſtent merveilleuſement avec la blancheur de la plaine, dont le ſoleil rend l'éclat inſupportable aux yeux les plus forts.

Si les chemins n'étoient pas ainſi tracés par ces grands arbres, il ſeroit impoſſible qu'il y eût aucune ſorte de communication d'une habitation à l'autre: il faut avouer auſſi que l'uniformité de ces longues avenues a quelque choſe d'ennuyant lorſqu'on va un peu loin.

Nous avons paſſé gaiement les deux derniers mois, dans une petite ſociété que j'aime infiniment. Je ſuis ſi attaché à ce petit cercle d'amis, que je n'ai plus de plaiſir dans aucune autre compagnie; je regarde comme perdu le temps que la politeſſe m'oblige de paſſer ailleurs. Cette ſociété finira trop tôt. Puiſſe l'hyver durer toujours! je crains que le printemps ne nous diſperſe.

Adieu! Croyez-moi tout à vous, pour la vie.

ED. RIVERS.

LETTRE. LII.

A Miſs RIVERS, Clarges-Street.

Silleri, le 9 Janvier.

JE commence à me reconcilier avec l'hyver de ce climat; je m'accoutume au froid, je ne le ſens plus ſi vivement. Comme cette ſaiſon ſuſpend tout commerce, toute affaire, c'eſt un temps de diſſipation générale; l'amuſement eſt l'unique devoir, & les peines que l'on prend pour ſe divertir, contribuent au plaiſir; je ne ſais même ſi cette ſaiſon n'eſt pas plus agréable ici qu'en Angleterre.

Des maiſons & des voitures où le froid ne pénetre point, un air pur, un temps ſec, un ciel ſerein, étoilé quand le ſoleil a disparu, du jeu, de la danſe, des tables bien ſervies, des courſes de traîneaux ſur la glace, une affluence de ſpectateurs, car chacun a ſa cariole, la variété d'objets, la nouveauté de quelques-uns pour des yeux Européens, tiennent les eſprits dans un enchantement continuel qui fait que le temps coule auſſi rapidement & auſſi agréablement que nos chars ſur le fleuve.

Sir George a écrit une lettre tendre à ſon E-

milie; l'auriez-vous cru? Oui, une lettre très-tendre, paſſionnée, pleine de ſentiment & d'impatience. Mistreſs Melmoth l'a dictée, je le gagerois; elle n'eſt point du tout dans le ſtyle doux & compoſé du Baronet. Il parle de venir dans peu de jours. J'ai une forte notion qu'il viendra, après deux ans d'un ſiége ennuyeux, enlever la place par une attaque brusque & précipitée; ſurement il prépare un coup de main. Il a raiſon, les femmes n'aiment point une attaque réguliere.

Adieu pour le préſent!

Le Lundi, 12 Janvier.

Nous ſoupons ce ſoir chez le Colonel Rivers, avec tout le beau monde de Quebec: nous ſerons ſuperbement régalés de toutes manieres. Je ſuis aſſez méchante pour ſouhaiter que Sir George arrive au milieu de la fête, parce que cela le mortifieroit: je ne ſais pas pourquoi je fais ce ſouhait. Adieu!

ISABELLE FERMOR.

LETTRE LIII.

A Miſs RIVERS, Clarges-Street.

Le 13 Janvier, à onze heures du matin.

L'AGRÉABLE ſoirée que nous avons paſſée chez votre frere! quoique ce ne ſoit pas l'ordinaire dans une ſi nombreuſe compagnie; un ſouper délicieux, du vin des dieux, un deſſert élégant de fruits conſervés, & une gaieté univerſelle dont le colonel étoit l'ame.

Que Rivers ſait bien faire les honneurs d'une grande table! C'eſt un talent qu'il poſſede à un degré ſupérieur, & que je n'avois pas encore eu une auſſi belle occaſion d'admirer en lui. Il étoit enchanté de voir des convives ſi contens. On eſt reſté juſqu'à quatre heures du matin; & tout le monde ſe plaignoit aujourd'hui de s'être retiré trop tôt.

Il eſt inutile de vous dire que nous avions des violons, car en Canada il n'y a point de grand ſoupé ſans bal; jamais je ne vis tant de danſeurs.

A une heure après midi.

Le cher homme eſt arrivé dans un équipage

qui feroit honte aux traîneaux de l'Impératrice de Ruſſie. L'Amérique n'a jamais rien vu d'auſſi brillant. Tous les autres doivent baiſſer pavilion devant celui-ci: il brille comme la lune entre les moindres feux de la nuit; les chars de Rivers & de Fitzgérald n'oſeront plus ſe montrer.

A ſept heures.

Emilie a paſſé l'après dinée en pleurs dans ſa chambre: une lettre de Miſtreſs Melmoth, a eu ce bel effet; quelques ſages conſeils, je le ſuppoſe. Ciel! combien je déteſte les donneurs d'avis! Lucie, ne les déteſtez-vous pas auſſi?

La préſence de cet amant ne me plaît point; il eſt déja auſſi mauſſade qu'un mari. Je crains qu'il ne vienne déranger notre coterie; nous étions ſi contentes! je ne le puis ſouffrir.

Bon ſoir, ma chere!

ISABELLE FERMOR.

LETTRE LIV.

A Miſs RIVERS, Clarges-Street.

Silleri, le 14 Janvier.

NOUS avons paſſé une triſte journée ; Sir George eſt poli, attentif & point amuſant ; Emilie penſive, rêveuſe & ſilentieuſe ; & mon petit individu plus acariâtre qu'une vieille fille : perſonne ne nous vient voir, pas même votre frere, parce qu'on nous ſuppoſe occupés à arranger les préliminaires ; car vous ſaurez que Sir George a changé de ſentiment : la lettre de ſa mere n'étant pas venue, il condeſcend généreuſement à épouſer Miſs Montague quand elle le voudra, ſans attendre des avis ultérieurs, il l'a dit à vingt perſonnes à Quebec depuis ſon retour ; qu'il eſt obligeant ! Les Melmoth lui auront inſpiré cet empreſſement.

A une heure après-midi.

Emilie eſt extrêmement réſervée à mon égard ; elle évite de ſe trouver ſeule avec moi, & ſi nous ſommes une minute tête-à-tête elle parle du temps. Papa eſt dans la confidence ;

il eſt auſſi porté que Miſtreſs Melmoth, pour le baronet à blonde chevelure.

A dix heures du ſoir.

C'en eſt fait, Lucie; c'eſt-à-dire que tout eſt réglé: l'on ſe marie lundi prochain à l'égliſe des Recollets, & l'on part pour Montréal immédiatement après la benédiction nuptiale. Mon pere m'a communiqué le plan d'opérations. Nous allons avec eux; nous paſſerons quinze jours chez Mr. Melmoth, d'où nous reviendrons tous ici pour y reſter juſqu'à l'été, & nos heureux époux s'embarqueront ſur le premier vaiſſeau qui fera voile pour l'Angleterre.

Emilie eſt réellement ce qu'on appelle une fille prudente; je ne l'en aurois pas ſoupçonnée; elle a raiſon, on riſque à différer, il faut battre le fer tant qu'il eſt chaud, elle a cent proverbes pour elle. Voilà où aboutit ordinairement cet appareil de beaux ſentimens; elle devoit attendre au moins le conſentement de la maman: cette précipitation ne s'accorde pas avec l'extrême délicateſſe dont elle ſe pique, & ſemble dire qu'elle a peur de le perdre.

Je ne l'aime pas la moitié tant depuis trois jours; je hais ces filles diſcretes qui ſe marient

pour le bien. Fi donc! donnez-moi un homme agréable, un homme de mérite. Je ne demanderai pas combien il a.

Le pauvre Rivers! que deviendra-t-il quand nous ſerons parties? il a négligé tout le monde pour nous.

Comme elle aime le plaiſir de la converſation, elle trouvera de quoi s'amuſer ſupérieurement dans la compagnie du tendre objet dont ſon cœur a fait choix. La belle tranquillité! Lucie, il eſt amuſant au poſſible! trois mots dans une heure.

Adieu! Je perds patience.

Toute à vous

ISABELLE FERMOR.

P. S. Après tout, je ſuis bien ſinguliere; pourquoi trouver mauvais qu'Emilie faſſe un mariage avantageux avec un homme pour qui elle ne ſe ſent point une antipathie marquée, ce qui ſuffit au jugement des bonnes mamans? Eſt-ce parce que ce mariage va diſperſer une agréable ſociété d'amis qui me rendoit heureuſe? O amour-propre! Oui: je voudrois que notre petite coterie durât deux ou trois mois de plus, quand même Emilie devroit riſ-

quer de perdre la brillante fortune & le caroſſe à ſix chevaux qui l'attendent : pourquoi auſſi ſacrifier ſes amis à un vil métal ? Adieu ! Je vous écrirai dès que nous ſerons mariés. Ma premiere lettre ſera datée, je crois, de Montréal. Je meurs d'envie de voir le Colonel & le petit Fitz. Cet homme-là me donne des vapeurs. Ciel ! Lucie, qu'il y a de différence entre les hommes !

Fin de la premiere Partie.